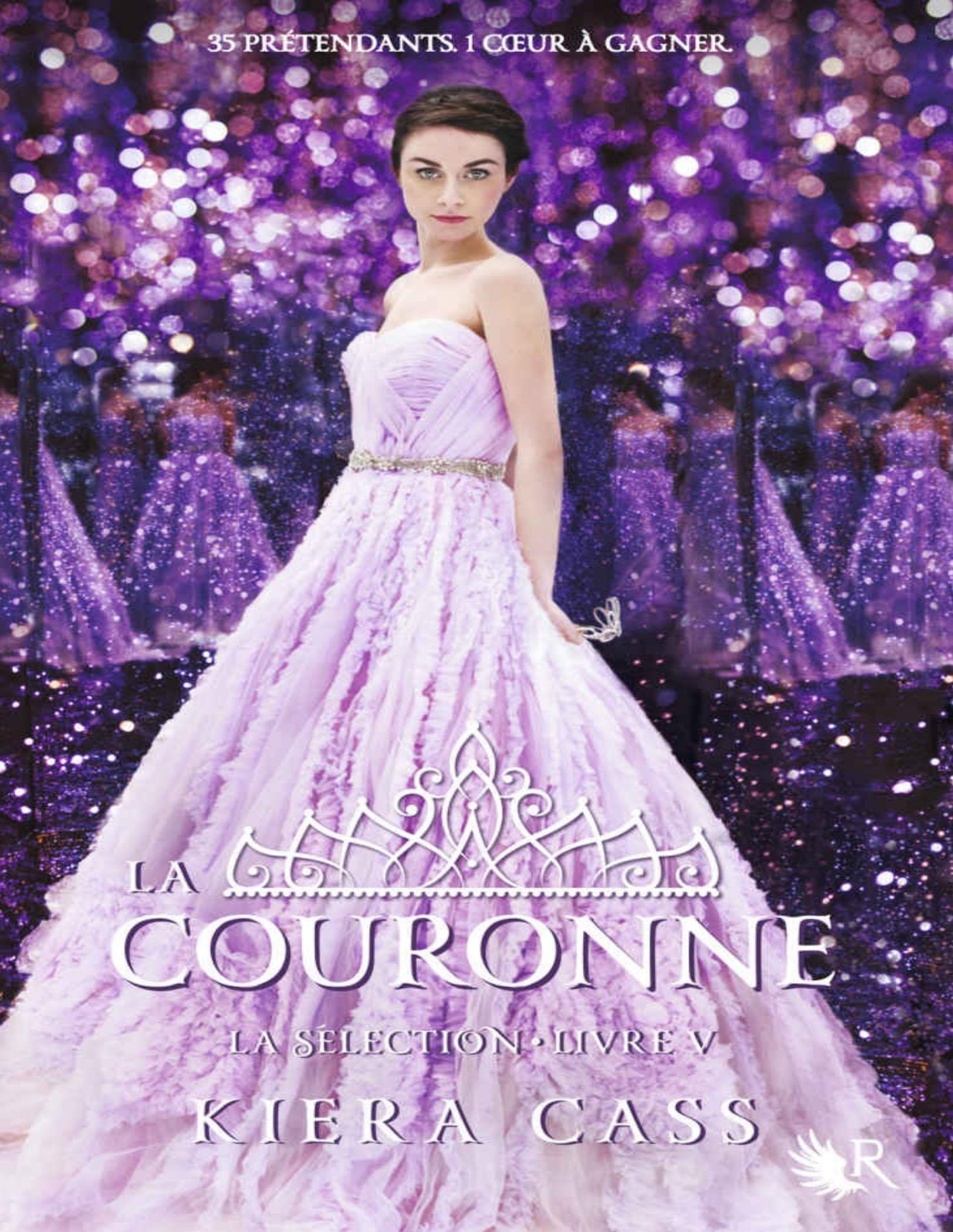


35 PRÉTENDANTS. 1 CŒUR À GAGNER.



LA  
  
COURONNE

LA SÉLECTION - LIVRE V

KIERA CASS





*Collection dirigée par Glenn Tavenec*

## L'AUTEUR

Née en 1981 en Caroline du Sud, Kiera Cass est une auteure comblée. Grande fan de littérature pour jeunes adultes, elle vit un réel conte de fées depuis que son éditrice chez HarperCollins est tombée amoureuse de sa série dystopique, *La Sélection*.

**La série *La Sélection* :** Tome 1 : *La Sélection*

Tome 2 : *L'Élite*

Tome 3 : *L'Élue*

Tome 4 : *L'Héritière*

Hors-série :

*La Sélection, Histoires secrètes : Le Prince & Le Garde La Sélection, Histoires secrètes : La Reine & La Préférée La Sélection, mon carnet*

Retrouvez tout l'univers de

# LA COURONNE

sur la page Facebook de la collection R : [www.facebook.com/collectionr](http://www.facebook.com/collectionr)

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e) des prochaines parutions de la collection R  
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante, en nous indiquant votre adresse e-mail : [servicepresse@robert-laffont.fr](mailto:servicepresse@robert-laffont.fr)

KIERA CASS

LA   
COURONNE

LIVRE V

*traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabienne Vidallet*

*roman*



« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : THE CROWN

© Kiera Cass, 2016

Traduction : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2016

En Couverture : Illustration © Gustavo Marx / Mergeleft Repts, INC., 2016. Design Erin Fitzsimmons EAN 978-2-221-19348-8

ISSN 2258-2932

(édition originale : ISBN : 978-006-2392176, HarperCollins Children’s Books,  
a division of HarperCollins Publishers Ltd., New York) *Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur  
[www.laffont.fr](http://www.laffont.fr)



*Pour Guyden et Zuzu,  
les meilleurs petits personnages  
que j'aie jamais inventés.*

1.

— Je suis désolée, dis-je en me préparant à l'inévitable réaction qui ne manquerait pas de suivre.

En commençant la Sélection, j'avais imaginé que ça pouvait finir ainsi, que je pourrais être amenée à me débarrasser de la majorité des prétendants d'un coup, alors que la plupart d'entre eux souhaitaient encore être sous le feu des projecteurs. Mais après avoir passé ces dernières semaines à leurs côtés et découvert à quel point la plupart étaient attentionnés, intelligents et généreux, cette élimination massive me fendait le cœur.

Ils avaient fait preuve de loyauté à mon égard, et voilà que j'étais obligée de me montrer injuste envers eux.

— Je sais que je vous l'annonce sans ménagement, mais depuis que ma mère est dans un état critique, mon père m'a demandé de prendre davantage de responsabilités, ce qui m'oblige, malheureusement, à réduire le nombre de participants.

— Comment va la reine ? demanda Ivan en déglutissant.

— Elle..., elle ne va pas bien du tout, répondis-je dans un murmure.

Papa s'était montré réticent quand j'avais exigé de la voir, mais il avait fini par céder. J'ai compris son attitude dès que je l'ai vue, inconsciente, son pouls répercuté avec régularité par les machines. Elle venait juste de sortir du bloc, où les chirurgiens avaient dû remplacer la veine défectueuse dans son cœur par une autre prélevée dans une de ses jambes.

Un des médecins avait expliqué que son cœur s'était arrêté de battre pendant près d'une minute avant qu'ils ne parviennent à la ranimer. Je m'étais assise près de son lit et avais pris sa main dans la mienne. C'est idiot, mais je m'étais avachie exprès dans mon fauteuil, en espérant qu'elle se réveillerait pour m'ordonner de me tenir correctement. Peine perdue.

— Elle est en vie, c'est déjà ça. Quant à mon père... il...

Raoul posa une main rassurante sur mon épaule.

— Pas besoin d'en dire plus, Votre Altesse. Nous comprenons tous très bien.

J'ai fixé le visage de mes prétendants un par un l'espace d'un instant afin de graver leurs traits dans

ma mémoire.

— Je tiens à dire que j’avais très peur de vous, avouai-je. (Quelques rires retentirent.) Merci infiniment d’avoir tenté l’aventure et d’avoir été aimables avec moi.

Un garde entra et toussota pour manifester sa présence.

— Veuillez m’excuser, madame. Il est presque l’heure de l’enregistrement. L’équipe voudrait vérifier, euh... (il fit un geste vague de la main) votre coiffure et le reste.

J’acquiesçai.

— Merci. Je serai là dans un petit moment.

Après son départ, je reportai mon attention sur les garçons.

— J’espère que vous me pardonneriez cet adieu collectif. Je vous souhaite le meilleur.

Je m’éloignai sous un chœur d’au revoir murmurés. Une fois sortie du Fumoir, j’inspirai profondément pour affronter ce qui allait suivre. *Tu es Eadlyn Schreave et personne – absolument personne – n’est aussi puissant que toi.*

Le palais paraissait étrangement silencieux sans ma mère et ses dames de compagnie bourdonnant autour d’elle, et sans le rire d’Ahren résonnant dans les couloirs. Rien ne vous rend plus sensible à la présence de quelqu’un que son absence.

Je me redressai et gagnai le studio.

Quand je franchis le seuil, plusieurs personnes me firent la révérence en me saluant :

— Votre Majesté.

Elles s’écartèrent de mon chemin tout en évitant de croiser mon regard. Impossible de savoir si c’était par compassion ou parce qu’elles savaient déjà ce qui allait suivre.

— Oh, constatai-je en me regardant dans un miroir. Je brille un peu. Pourriez-vous... ?

— Bien sûr, Votre Altesse.

Une jeune fille me tamponna la peau avec habileté, recouvrant mon visage de poudre.

Je rajustai le haut col en dentelle de ma robe. Quand j’avais choisi ma tenue ce matin, le noir m’avait paru approprié, étant donné l’atmosphère qui régnait au château, mais je n’étais plus aussi sûre de moi à présent.

— Je fais trop sérieuse, commentai-je à haute voix. Ça ne me donne pas l’air respectable mais inquiet. Ça ne va pas du tout.

— Vous êtes très belle, madame, commenta la maquilleuse en étalant du rouge sur mes lèvres. Comme votre mère.

— Oh, non, me lamentai-je. Je n’ai ni ses cheveux, ni sa peau, ni ses yeux.

— Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire. (La jeune fille était chaleureuse et un peu ronde, ses cheveux bouclés retombaient sur son front. Debout derrière moi, elle me regardait dans le miroir.) Vous voyez, là, dit-elle en désignant mes yeux. Pas la même couleur mais la même détermination. Et vous avez le même sourire optimiste. Vous avez beau avoir le teint de votre grand-mère, vous êtes la fille de votre mère à cent pour cent.

Je me dévisageai. J’avais l’impression de comprendre ce qu’elle voulait dire. Et je me sentis

soudain moins seule.

— Merci. Ça me touche beaucoup.

— Nous prions tous pour elle, madame. Elle est très forte.

Je gloussai malgré mon humeur sombre.

— Elle l'est, sans aucun doute.

— Deux minutes ! cria alors le directeur du plateau.

Je me dirigeai vers le décor moqueté tout en lissant ma robe et en rajustant ma coiffure. Malgré les projecteurs, il faisait plus froid que d'habitude dans le studio ; en prenant place derrière le pupitre, mes bras se hérissèrent de chair de poule.

Gavril, un peu moins bien habillé que d'habitude mais toujours élégant, s'approcha de moi, un sourire compatissant aux lèvres.

— Vous voulez vraiment vous en charger ? Je peux le faire à votre place.

— Merci, mais il est de mon devoir de le faire.

— Comme vous voudrez. Comment va-t-elle ?

— Il y a une heure, ça allait. Les médecins l'ont plongée dans un coma artificiel afin qu'elle se remette plus vite, mais elle a très mauvaise mine. (Je fermai les yeux un instant pour me ressaisir.) Pardonnez-moi. Je suis un peu à cran. Mais moins que mon père.

Il secoua la tête.

— Nul ne peut être plus touché que lui. Depuis qu'il l'a rencontrée, toute son existence tourne autour d'elle.

Je songeai à la nuit précédente, au mur de leur chambre recouvert de photos et aux détails de leur rencontre qu'ils avaient divulgués récemment. J'avais beau tourner le problème dans tous les sens, je ne comprenais pas quel était l'intérêt de surmonter autant d'obstacles par amour si c'était pour qu'il vous laisse aussi désemparé au final.

— Vous étiez là, Gavril. Vous avez assisté à leur Sélection. (Je déglutis, hésitante.) Est-ce que ça marche vraiment ? Comment ?

Il haussa les épaules.

— La vôtre est la troisième que je vis, mais je ne peux pas vous dire comment ça fonctionne ni comment une loterie permet de trouver l'âme sœur. Laissez-moi vous confesser quelque chose cependant : je n'avais que peu de respect pour votre grand-père, mais il traitait sa femme comme si c'était la personne la plus importante du monde. Il était dur avec tous mais généreux avec elle. Il lui donnait le meilleur de lui-même, soit bien davantage que pour... Bref, disons qu'il avait trouvé la bonne personne.

Je plissai les yeux, curieuse de savoir ce qu'il dissimulait. Je savais que mon grand-père avait été un roi sévère, mais guère plus. Papa n'en parlait jamais comme d'un mari ou d'un père et j'avais toujours trouvé ma grand-mère beaucoup plus intéressante.

— Quant à votre père, je pense qu'il ne savait absolument pas ce qu'il cherchait. Votre mère non plus, à la vérité. Mais elle était faite pour lui. Les gens de la cour s'en sont rendu compte bien avant eux.

— Vraiment ? Ils ne savaient pas ce qu'ils cherchaient ?

Il grimacha.

— En toute honnêteté, c'est surtout votre mère qui n'en avait aucune idée, répondit-il en me lançant un regard entendu. Il faut croire que c'est de famille.

— Gavril, vous êtes l'une des rares personnes à qui je peux faire cet aveu : ce n'est pas que je ne sais pas ce que je cherche, c'est que je n'étais pas prête à ouvrir les yeux.

— Ah. Je me posais la question.

— Mais je suis là.

— Et toute seule, je le crains. Si vous décidez d'aller jusqu'au bout – et après les événements d'hier, nul ne vous reprocherait de ne pas le faire – il n'y a que vous qui puissiez faire ce choix.

Je hochai la tête.

— Je sais. C'est pour ça que j'ai si peur.

— Dix secondes, annonça le directeur du plateau.

Gavril me tapota l'épaule.

— Vous pouvez compter sur moi, Votre Altesse.

— Merci.

Je redressai les épaules devant la caméra en tâchant de paraître sereine. La lumière passa au rouge.

— Bonjour, peuple d'Illeá. Moi, princesse Eadlyn, suis là pour vous parler des événements récents concernant la famille royale. Je vais commencer par les bonnes nouvelles.

J'essayai de sourire de toutes mes forces, mais je me sentais seule et abandonnée.

— Mon frère bien-aimé, le prince Ahren Schreave, a épousé la princesse française Camille de Sauveterre. Même si ce mariage nous a un peu pris de court, nous sommes très heureux pour eux. J'espère que vous vous joindrez à moi pour leur souhaiter un mariage plein de bonheur.

Une pause. *Tu peux le faire, Eadlyn.*

— C'est avec tristesse que je dois vous annoncer que ma mère, America Schreave, reine d'Illeá, a été victime hier d'un sévère infarctus.

Un silence. Les mots semblaient avoir bâti un barrage dans ma gorge, et j'avais de plus en plus de difficulté à articuler.

— Elle se trouve dans un état critique et sous constante vigilance médicale. S'il vous plaît, pri...

Je posai la main sur mes lèvres. J'étais sur le point de me mettre à pleurer. J'allais éclater en sanglots à la télévision. Je ne voulais pas ajouter la faiblesse à la longue liste de défauts qu'Ahren avait énumérée.

Je baissais les yeux. Ma mère avait besoin de moi. Mon père aussi. Le pays aussi, peut-être. Je ne pouvais pas les décevoir. Je ravalai mes larmes et repris la parole.

— S'il vous plaît, priez pour qu'elle se rétablisse rapidement. Nous l'aimons tous profondément et avons besoin de ses conseils.

J'inspirai. C'était la seule façon de m'en sortir. Inspirer, expirer.

— Ma mère a un grand respect pour la Sélection, qui, vous le savez, a permis à mes parents de rester mariés et heureux longtemps. J'ai donc décidé d'honorer leur vœu le plus cher et de poursuivre ma

propre Sélection. Cependant, étant donné l'angoisse qui s'est abattue sur notre maisonnée ces dernières vingt-quatre heures, je crois qu'il est plus sage de réduire le nombre de mes prétendants et de former tout de suite l'Élite. Mon père avait réduit ses prétendantes au nombre de six à cause des circonstances et j'ai décidé de suivre son exemple. Les six gentlemen suivants sont donc invités à poursuivre l'aventure : Sir Gunner Croft, Sir Kile Woodwork, Sir Ean Cabel, Sir Hale Garner, Sir Fox Wesley et Sir Henri Jaakoppi.

Ces noms étaient étrangement réconfortants : je devinais la fierté qu'ils devaient éprouver en les entendant et elle me réchauffait le cœur, même à distance.

J'en avais presque terminé. J'avais annoncé qu'Ahren était parti, que ma mère risquait de mourir et que la Sélection se poursuivait. Je devais à présent annoncer une nouvelle dont je craignais les répercussions. Grâce à la lettre d'Ahren, je savais à présent ce que les gens pensaient de moi. Comment allaient-ils réagir ?

— Étant donné l'état de santé préoccupant de ma mère, mon père, le roi Maxon Schreave, a décidé de rester à ses côtés. *(Et voilà.)* C'est pourquoi il m'a nommée régente, jusqu'à ce qu'il se sente de nouveau en mesure de recoiffer la couronne. À compter de maintenant, je m'occuperai des décisions ayant trait au royaume. C'est le cœur lourd que j'endosse cette responsabilité, tout en étant bien sûr heureuse de pouvoir alléger le fardeau de mes parents. Nous vous tiendrons au courant de l'évolution des différentes situations au fur et à mesure. Merci de votre attention. Bonne journée.

Les caméras ont cessé de tourner. Je suis descendue de la scène et me suis effondrée dans l'un des fauteuils réservés aux membres de ma famille. J'avais la nausée. Je serais bien restée assise là pendant des heures pour reprendre mes esprits, mais je savais bien que c'était chose impossible. J'avais trop à faire : passer voir mes parents en premier lieu, puis me mettre sérieusement au travail. Il faudrait aussi que je voie les membres de l'Élite à un moment ou un autre.

Je me suis arrêtée net en sortant du studio : plusieurs jeunes gens me barraient la route. C'est le visage de Hale que je reconnus en premier. Il me tendit une fleur, rayonnant.

— C'est pour vous.

Je baissai les yeux vers le petit groupe et vis qu'ils avaient tous des fleurs à la main, certaines encore encombrées de leurs racines. Je devinais qu'en entendant leurs noms à la télé, ils s'étaient précipités dans le jardin avant de descendre au studio.

— Espèce d'idiots..., soupirai-je. Merci.

Je pris la fleur des mains de Hale et le serrai contre moi.

— Je n'ai pas oublié vous avoir dit que je ferais quelque chose tous les jours, a-t-il murmuré, mais dites-moi si vous voulez que je passe à deux, d'accord ?

Je le serrai un peu plus fort dans mes bras.

— Merci.

Le suivant était Ean. Même si je ne l'avais jamais touché que pendant les photos mises en scène de notre rendez-vous, je ne pus m'empêcher de l'étreindre aussi.

— J'ai l'impression qu'on vous a entraîné malgré vous dans cette histoire, murmurai-je.

— J’ai volé la mienne dans un vase du couloir. Ne me dénoncez pas.

Je lui tapotai le dos et il fit de même.

— Elle va s’en sortir, promit-il. Tout va s’arranger.

Kile s’était entaillé le doigt sur une épine et il éloigna sa main avec maladresse pour ne pas tacher mes vêtements quand je l’enlaçai à son tour. Je ris, c’était génial.

— Pour sourire, dit Henri quand j’ajoutai sa fleur à mon bouquet.

— Bien, bien, répondis-je, et il se mit à rire.

Même Erik avait cueilli une fleur. Je la reçus avec un sourire un peu narquois.

— C’est un pissenlit, remarquai-je.

Il haussa les épaules.

— Je sais. Pour certains, c’est une graine, pour d’autres une fleur. Tout est une question de perspective.

Je le pris dans mes bras et le sentis lancer un regard à la dérobée aux autres, gêné de recevoir le même traitement que les prétendants.

Gunner se contenta de déglutir sans prononcer un mot, mais il me serra gentiment contre lui.

Fox tenait trois fleurs.

— Je n’ai pas réussi à choisir.

Je souris.

— Elles sont toutes magnifiques. Merci.

Il s’agrippa à moi plus fort que les autres, comme s’il avait davantage besoin de soutien. Je l’enlaçai tout en contemplant mon Élite.

Ce processus était absurde, certes, mais je comprenais comment ça arrivait, comment le cœur se retrouvait chaviré dans l’aventure. Je l’espérais très fort à présent : que le devoir et l’amour se mêlent et que, prise entre les deux, je trouve le bonheur.

2.

Les mains de ma mère étaient douces, presque parcheminées. En les touchant, je songeai à la façon dont l'eau émousse les arêtes d'une pierre. Je souris à cette idée : ma mère avait dû être un caillou très dur dans sa jeunesse.

— Est-ce que parfois tu t'es trompée ? demandai-je. Est-ce qu'il t'est arrivé de dire et de faire ce qu'il ne fallait pas ?

Seuls le bourdonnement des machines et la pulsation du moniteur me répondirent.

— Papa et toi vous disputiez sans arrêt, donc tu avais certainement tort parfois.

Je serrai sa main plus fort pour tenter de la réchauffer.

— J'ai tout dit. Tout le monde est à présent au courant qu'Ahren s'est marié et que tu es un peu... indisposée. J'ai éliminé des prétendants pour n'en garder que six. Je sais que ça fait beaucoup de départs d'un coup, mais papa a dit que ce n'était pas grave, qu'il l'avait fait lui aussi en son temps et que personne n'y trouverait à redire. (Je soupirai.) De toute façon, j'ai la désagréable impression que les gens trouveront toujours quelque chose à me reprocher.

Je refoulai mes larmes de peur qu'elle ne devine à quel point j'étais terrifiée. Les médecins mettaient son attaque sur le compte du choc provoqué par le départ d'Ahren, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander si je n'avais pas contribué à son stress quotidien, à la manière de ces doses de poison si infimes que la personne qui les ingère ne se rend compte qu'elle avale quelque chose de dangereux que lorsqu'il est trop tard.

— Enfin bref, dès que papa sera de retour, je filerai diriger mon premier Conseil. Papa dit que ce ne sera pas trop difficile. Je pense sincèrement que le général Leger a eu la plus lourde tâche à accomplir aujourd'hui en obligeant papa à aller manger : il s'est battu pour rester à tes côtés. Le général s'est montré très insistant et papa a fini par céder. Je suis contente qu'il soit là. Le général. C'est comme si j'avais un parent de secours.

Je pressai sa main et me penchai vers elle pour lui murmurer à l'oreille :

— Ne m'oblige pas à avoir besoin d'un parent de secours, s'il te plaît. J'ai besoin de toi. Papa...

papa va s'effondrer si tu pars. Quand les médecins te réveilleront, il faudra que tu reviennes, d'accord ?

J'attendis, dans l'espoir que ses lèvres frémissent ou que ses doigts s'agitent. N'importe quoi prouvant qu'elle m'avait entendue. Peine perdue.

C'est alors que papa fit irruption dans la pièce, le général Leger sur les talons. Je m'essayai furtivement les yeux en espérant que personne ne le remarquerait.

— Vous voyez, commenta le général. Son état est stable. Les médecins nous auraient alertés s'il s'était passé quoi que ce soit.

— Ça m'est égal. Je préfère rester là, rétorqua sèchement mon père.

— Papa, tu t'es absenté à peine dix minutes. Tu as mangé, au moins ?

— Oui. Dites-le-lui, Aspen.

Le général Leger soupira.

— On va dire ça comme ça.

Papa lui lança un regard que d'aucuns auraient trouvé menaçant, mais qui le fit sourire.

— Je vais essayer de vous apporter de la nourriture en douce pour que vous n'ayez pas besoin de quitter son chevet.

Mon père acquiesça.

— Prenez soin de ma fille.

— Bien sûr.

Le général Leger me décocha un clin d'œil. Je me levai et le suivis hors de la pièce, non sans m'être retournée vers ma mère, au cas où.

Elle n'avait pas bougé.

Dans le couloir, il me présenta son bras.

— Êtes-vous prête, ma presque-reine ?

Je lui pris le bras en souriant.

— Non. Allons-y.

Nous nous dirigeâmes vers la salle du Conseil et je faillis demander au général s'il ne voulait pas me faire faire encore le tour de la pièce. Cette journée m'avait déjà épuisée ; je n'étais pas certaine de pouvoir affronter la suite.

*Tu es ridicule, m'admonestai-je. Tu as assisté à des dizaines de Conseils. Tu pensais toujours la même chose que ton père. C'est la première fois que tu vas en diriger un, c'est vrai, mais tu savais bien que ça allait arriver. Et personne ne sera dur avec toi aujourd'hui, bon sang : ta mère vient de faire un infarctus.*

J'ouvris la porte avec détermination, le général Leger sur mes talons. Je pris soin de saluer de la tête tous les hommes présents en passant devant eux. Sir Andrews, Sir Coddly, M. Rasmus et une poignée d'autres que je connaissais depuis des années étaient assis et préparaient papier et stylos. Lady Brice me regarda avec fierté rejoindre la place occupée habituellement par mon père, comme le général, qui s'assit à côté d'elle.

— Bonjour.

Je m'installai en bout de table et baissai les yeux sur le dossier peu épais posé devant moi : l'ordre du jour semblait peu chargé, heureusement.

— Comment se porte votre mère ? demanda Lady Brice d'un air grave.

J'aurais dû écrire la réponse sur une pancarte afin de la brandir chaque fois qu'on me poserait la question.

— Elle est toujours inconsciente. Je ne sais pas dans quel état elle se trouve réellement mais mon père est à son chevet et nous serons tenus au courant s'il y a du changement.

Lady Brice afficha un sourire triste.

— Je suis certaine qu'elle s'en sortira. Elle est très forte.

Je tentai de dissimuler ma surprise : je ne pensais pas que Lady Brice connaissait bien ma mère. Pour être tout à fait honnête, je ne savais pas grand-chose de Lady Brice, mais son ton était tellement sincère que j'étais contente de l'avoir à mes côtés.

Je hochai la tête.

— Mettons-nous au travail afin que je puisse dire que mon premier jour de régence a été un minimum productif.

Ma remarque déclencha quelques rires étouffés, mais mon sourire s'effaça net lorsque je lus le premier point à l'ordre du jour.

— J'espère que c'est une plaisanterie, dis-je sèchement.

— Non, Votre Altesse.

Je me tournai vers Sir Coddly.

— Nous pensons qu'il s'agissait d'une volonté délibérée d'affaiblir Illeá et, comme ni le roi ni la reine n'ont donné leur consentement, nous considérons que la France a enlevé votre frère. Ce mariage est une trahison, nous n'avons donc pas le choix : il faut déclarer la guerre.

— Je peux vous assurer qu'il ne s'agit en rien d'une trahison. Camille est une jeune fille raisonnable, admis-je à regret en levant les yeux au ciel. C'est Ahren le romantique et je suis certaine que c'était son idée à lui, pas à elle.

Je froissai la déclaration de guerre, bien résolue à ne lui accorder aucune importance.

— Vous ne pouvez pas faire ça, madame, insista Sir Andrews. Les relations entre la France et Illeá sont tendues depuis des années.

— Davantage pour des raisons personnelles que politiques, intervint Lady Brice.

Sir Coddly agita la main.

— C'est pire. La reine Daphné est responsable de la souffrance de notre famille royale et elle est persuadée que nous ne riposterons pas. Mais cette fois-ci, elle est allée trop loin. Dites-le-lui, général !

Lady Brice secoua la tête, agacée. Le général prit à son tour la parole.

— Tout ce que j'ai à dire, Votre Majesté, c'est que je peux déployer mes hommes dans le ciel et sur terre en moins de vingt-quatre heures si vous me l'ordonnez. Cependant, je ne vous conseille absolument pas de le faire.

Andrews émit un petit bruit de colère.

— Leger, expliquez-lui quels dangers menacent notre royaume.

Il haussa les épaules.

— Je n'en vois aucun. Son frère s'est marié.

— De toute façon, dis-je, un mariage est censé rapprocher nos pays, non ? N'est-ce pas dans ce but que les princesses se marient ?

— Uniquement si les mariages sont arrangés, lâcha Coddly sur un ton qui laissait penser qu'il me trouvait bien naïve pour ce genre de conversation.

— Celui-ci l'a été, rétorquai-je. Nous savions tous qu'Ahren et Camille finiraient par se marier. C'est juste arrivé plus tôt que prévu.

— Elle ne comprend pas, murmura Coddly à l'intention d'Andrews.

Ce dernier secoua la tête dans ma direction.

— Il s'agit d'une trahison, Votre Majesté.

— Il s'agit d'amour, monsieur.

Coddly frappa du poing sur la table.

— Personne ne vous prendra au sérieux si vous ne réagissez pas fermement.

Un silence suivit sa déclaration et toute l'assemblée se figea, tétanisée.

— Parfait, répliquai-je calmement. Vous êtes viré.

Coddly se mit à rire en regardant les autres membres du Conseil.

— Vous ne pouvez pas me virer, Votre Majesté.

Je penchai la tête en le fixant droit dans les yeux.

— Je peux vous assurer que si. C'est moi qui dirige et vous êtes facilement remplaçable.

Lady Brice pinça les lèvres dans un effort notable pour ne pas éclater de rire. J'avais en elle une alliée, aucun doute possible.

— Vous devez déclarer la guerre ! insista Coddly.

— Non, répondis-je sans ciller. Une guerre ne ferait qu'ajouter une pression inutile à des circonstances déjà difficiles et provoquerait un bouleversement entre nos deux pays désormais liés par ce mariage. Nous ne nous battons pas.

Coddly baissa le menton et plissa les yeux.

— N'êtes-vous pas un peu trop sensible dans cette histoire ?

Je me levai, ma chaise raclant le sol.

— Je vais partir du principe que vous n'avez pas employé le mot « sensible » pour signifier que je me comporte un peu trop comme une femme. Parce que figurez-vous que oui, je suis sensible.

Je contournai la table sans le lâcher du regard.

— Ma mère est alitée et intubée, mon frère jumeau est sur un autre continent et mon père est à deux doigts de craquer.

Je m'arrêtai devant lui.

— Par-dessus le marché, je dois m'occuper de mes deux jeunes frères, diriger le pays et choisir lequel des six prétendants restants je veux épouser.

Coddly avala péniblement sa salive et j'en éprouvai de la satisfaction, mâtinée d'un soupçon de culpabilité.

— Alors, oui, je suis un peu sensible en ce moment. N'importe qui le serait à ma place. Quant à vous, monsieur, vous êtes un idiot. Comment osez-vous me forcer la main afin d'obtenir une guerre pour un motif aussi futile ? Je vous rappelle que je suis la reine et que vous ne me contraindrez jamais à rien.

Je regagnai ma place en bout de table.

— Général Leger ?

— Votre Altesse ?

— Y a-t-il quelque chose à l'ordre du jour qui ne puisse pas attendre demain ?

— Non, Votre Altesse.

— Bien. Le Conseil est terminé. Et je vous suggère de bien vous rappeler qui dirige avant la prochaine réunion.

À l'exception du général et de Lady Brice, tout le monde se leva et s'inclina – très profondément.

— Vous avez été fabuleuse, Votre Altesse, dit Lady Brice dès que nous fûmes seuls.

— Vraiment ? Regardez ma main, répondis-je en la lui tendant.

— Vous tremblez.

Je serrai le poing pour réprimer ces tressaillements.

— Tout ce que j'ai dit est vrai, n'est-ce pas ? Personne ne peut me forcer à signer une déclaration de guerre ?

— Non, me conforta le général. Comme vous le savez, certains membres du Conseil pensent depuis longtemps que nous devrions annexer l'Europe. Je suppose qu'ils ont vu là l'occasion de profiter de votre manque d'expérience, mais vous avez parfaitement réagi.

— Mon père ne voudrait pas que nous fassions la guerre. La devise de son règne est la paix.

— Absolument, affirma le général Leger avec un sourire. Il serait très fier de la manière dont vous avez défendu votre opinion. Je vais d'ailleurs aller le lui raconter de ce pas.

— Dois-je le faire moi aussi ? demandai-je, soudain animée par le désir désespéré d'entendre la pulsation du cœur de ma mère m'assurant qu'elle était toujours là et qu'elle se battait.

— Vous avez un royaume à diriger. Je vous tiendrai informée dès que je le pourrai.

— Merci, dis-je tandis qu'il quittait la pièce.

Lady Brice croisa les bras sur la table.

— Vous vous sentez mieux ?

Je secouai la tête.

— Je savais que régner était difficile. J'ai déjà fait beaucoup et vu mon père en faire dix fois plus. Mais j'aurais dû avoir plus de temps pour me préparer à ça. Prendre le pouvoir maintenant, tout ça parce que ma mère va peut-être mourir, c'est trop dur. Et alors que je ne règne que depuis cinq minutes, me voilà à devoir décider si oui ou non je déclare une guerre ? Je ne suis pas prête.

— Bien sûr... Alors, reprenons les choses dans l'ordre : vous n'avez pas besoin d'être parfaite tout de suite. Ce n'est que temporaire. Votre mère va s'en sortir, votre père va revenir aux responsabilités et

vous continuerez votre apprentissage en étant beaucoup plus expérimentée. Dites-vous que ce qui vous arrive est une grande chance.

J'expirai longuement. Temporaire. Chance. D'accord.

— De plus, vous n'êtes pas seule. C'est pour ça que vous avez des conseillers. Je reconnais qu'ils n'ont pas été d'une grande aide aujourd'hui, mais nous sommes là pour vous éviter de naviguer à vue.

Je me mordis la lèvre, songeuse.

— Bon, et qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Commencez par mettre vos décisions en œuvre en virant Coddly. Ça montrera aux autres que vous êtes ferme. J'ai un peu de peine pour lui mais je pense que votre père ne le gardait que parce qu'il se faisait toujours l'avocat du diable, et que ça lui permettait d'envisager les problèmes sous toutes leurs coutures. Croyez-moi, personne ne le regrettera, me confia-t-elle. Considérez ensuite que cette régence est un entraînement pour votre futur règne. Entourez-vous de gens en qui vous avez confiance.

Je lâchai un soupir.

— J'ai l'impression qu'ils m'ont tous abandonnée.

Lady Brice fit un signe de dénégation.

— Réfléchissez bien. Vous avez certainement des amis à des endroits inattendus.

Je la découvrais sous un jour nouveau. Elle siégeait au Conseil depuis plus longtemps que quiconque, elle savait anticiper la plupart des réactions de mon père, et c'était une femme.

Lady Brice plongea son regard dans le mien, me forçant à me concentrer.

— Qui est toujours honnête avec vous ? Qui sera toujours à vos côtés, non pas parce que vous régnez mais parce que vous êtes vous ?

Je ne pus réprimer un sourire : je savais où j'allais me rendre en sortant de cette pièce.

### 3.

— **M**oi ?  
— Toi.

— Vous êtes sûre ?

J'attrapai Neena par les épaules.

— Tu me dis toujours la vérité, même quand elle ne me plaît pas. Tu as supporté mes pires travers, et tu es bien trop intelligente pour passer tes journées à plier mes vêtements.

Elle rayonnait tout en luttant contre les larmes qui montaient.

— Une demoiselle d'honneur... ça veut dire quoi au juste ?

— C'est à la fois une dame de compagnie, ce que tu es déjà, et une assistante qui doit m'aider à gérer la partie moins glamour de mon travail, comme tenir mon agenda et s'assurer que je n'oublie pas de manger.

— Je pense que c'est à ma portée, répondit-elle en souriant.

— Oh, oh, oh, et... (je levai les mains pour la préparer à entendre le meilleur) plus besoin d'uniforme ! Va te changer.

Neena poussa un petit gloussement excité.

— Je ne suis pas sûre d'avoir une tenue adaptée. Mais j'en trouverai une d'ici demain.

— C'est ridicule. Choisis quelque chose dans ma penderie.

Elle lâcha un nouveau petit cri, de stupéfaction cette fois.

— Impossible.

— Mmmm. Non seulement c'est possible, mais c'est même obligatoire, rétorquai-je en désignant les larges portes de mon dressing. Habille-toi, rejoins-moi dans mon bureau et nous affronterons les problèmes un par un.

Elle opina du chef et me serra dans ses bras, comme si nous l'avions déjà fait mille fois.

— Merci.

— Merci à toi, insistai-je.

— Je ne vous laisserai pas tomber.

Je reculai un peu sans la quitter des yeux.

— Je sais. Au fait, ta première tâche est de me trouver une nouvelle chambrière.

— Facile.

— Excellent. À très vite.

Je quittai la chambre d'un pas vif, rassurée de savoir que j'avais des gens de mon côté. Le général Leger me servirait de messenger auprès de mes parents, Lady Brice serait ma conseillère en chef et Neena m'aiderait à surmonter la masse de travail qui m'attendait.

Je régnais depuis moins d'une journée et je comprenais déjà pourquoi maman disait qu'il me fallait un partenaire. J'avais toujours l'intention d'en trouver un. J'avais juste besoin d'un peu de temps pour déterminer comment m'y prendre.

Cet après-midi-là, je fis les cent pas, inquiète, en attendant Kile devant le Fumoir. De tous les prétendants, c'était celui avec lequel j'avais la relation la plus compliquée. Il me paraissait pourtant évident de commencer par lui.

— Hé, dit-il en s'approchant pour me serrer dans ses bras. (Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que s'il avait fait ça un mois plus tôt, j'aurais alerté la garde.) Comment vas-tu ?

Je laissai s'écouler quelques secondes avant de répondre.

— C'est marrant – tu es le seul à m'avoir posé la question... Bien, je suppose. Du moins tant que je m'occupe. Dès que je n'ai plus rien à faire, je redeviens à cran. Mon père est accablé. Et je suis minée par le fait qu'Ahren ne soit pas revenu. Je pensais qu'il le ferait pour maman, mais il n'a même pas téléphoné. Tu ne crois pas qu'il aurait pu au moins passer un coup de fil ?

Je me forçais à respirer, consciente du fait que je m'énervais trop.

Kile s'empara de ma main.

— D'accord. Réfléchissons deux minutes. Il a pris un vol pour la France et s'est marié, le tout dans la même journée. Il doit avoir des tonnes de paperasse à remplir et de trucs officiels à faire. Et il n'est peut-être même pas au courant de ce qui s'est passé.

Je hochai la tête.

— Tu as raison. Je sais qu'il ne s'en fiche pas. Il m'a laissé une lettre et elle est bien trop sincère pour que je remette en question son amour filial.

— Tu vois. Quant à ton père, j'ai bien cru hier soir qu'il allait être lui aussi admis à l'infirmerie. Je pense qu'en restant auprès de ta mère pour la surveiller, il a l'impression de contrôler un peu une situation qui le dépasse complètement. Le pire est derrière elle et c'est une battante. Tu te rappelles quand cet ambassadeur est venu ?

Je m'esclaffai à l'évocation de ce souvenir.

— Celui de l'Union Paraguay-Argentine ?

— Oui ! s'exclama-t-il. Je me rappelle la scène comme si c'était hier. Il était désagréable avec tout le monde et saoul dès midi deux jours d'affilée. Ta mère l'a attrapé par l'oreille et fichu à la porte.

— Je m'en souviens. De ça et des interminables coups de fil après coup avec leur président, pour essayer de rattraper les choses.

Kile balaya ce détail d'un geste de la main.

— Oublie ça. Rappelle-toi juste que ta mère n'est pas une victime. Quand quelque chose ou quelqu'un tente de lui gâcher la vie, elle le fout à la porte.

— C'est vrai, répondis-je rassérénée.

Nous restâmes immobiles et silencieux un instant et je savourai cette parenthèse très agréable. Je ne m'étais jamais sentie aussi reconnaissante de toute ma vie.

— J'ai encore beaucoup à faire aujourd'hui, mais on pourrait peut-être passer du temps ensemble demain soir ?

Kile acquiesça.

— Bien sûr.

— On a beaucoup de choses à se dire.

Il fronça les sourcils.

— Du genre ?

Avant que je puisse répondre, nous aperçûmes une silhouette approcher à grandes enjambées.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, dit un garde en s'inclinant, mais vous avez de la visite.

— De la visite ?

Le garde hocha la tête sans préciser de qui il s'agissait.

— Bien, dis-je en soupirant. À plus tard, d'accord ?

Kile me pressa la main.

— Pas de problème. N'hésite pas à faire appel à moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Je m'éloignai le sourire aux lèvres : je savais que sa proposition venait du cœur. Une partie de moi était certaine que tous les jeunes gens présents dans le Fumoir accourraient si jamais j'avais besoin d'eux et cette pensée allégeait une journée autrement bien maussade.

J'empruntai l'escalier en cherchant à deviner qui était venu me rendre visite. S'il s'était agi d'un membre de la famille, il aurait été conduit dans un salon ; si c'était un gouverneur ou un visiteur officiel, il m'aurait transmis sa carte. Qui était si important qu'on pouvait se passer de l'annoncer ?

La solution au mystère se tenait au bas des marches et son air épanoui me coupa le souffle.

Cela faisait des années que Marid Illeá n'avait pas mis les pieds au palais. La dernière fois que je l'avais vu, c'était un préado dégingandé qui ne maîtrisait pas encore les rudiments de la conversation formelle. Mais ses joues poupines s'étaient creusées et ses membres maigres, à présent étoffés, remplissaient avantageusement son costume. Il m'a regardée descendre et, malgré le volumineux panier à son bras, il s'inclina en souriant, comme s'il n'avait pas les mains prises.

— Votre Altesse, me salua-t-il. Je suis navré d'arriver sans m'être annoncé, mais sitôt que la nouvelle concernant votre mère nous est parvenue, nous avons décidé de faire quelque chose. Donc...

Il me tendit le panier : il était rempli de cadeaux. Des fleurs, des livres, des bocaux de soupe aux couvercles enrubannés et même quelques pâtisseries qui avaient l'air si alléchantes que j'ai dû résister à

l'envie d'en manger une sur-le-champ.

— Marid, dis-je et ce simple prénom était à la fois une salutation, une question et un reproche. C'est beaucoup trop, étant donné la situation.

Il esquissa un haussement d'épaules.

— Les désaccords n'empêchent pas la compassion. Notre reine est souffrante et c'est bien là le moins que nous puissions faire.

Je souris, émue par sa présence inattendue, puis fis signe au garde d'approcher.

— Allez déposer cela à l'infirmerie, je vous prie.

Il s'empara du panier et je reportai mon attention vers Marid.

— Vos parents n'ont pas voulu se déplacer ?

Il enfonça les mains dans ses poches en grimaçant.

— Ils craignaient que leur visite paraisse plus politique que personnelle.

Je hochai la tête.

— C'est compréhensible. Mais dites-leur de ne pas se préoccuper de la sorte. Ils sont toujours les bienvenus ici.

Marid soupira.

— Ils ne sont pas de cet avis, pas après leur... sortie.

Je pinçai les lèvres. L'incident était encore vif dans ma mémoire.

August Ileá et mon père avaient travaillé en étroite collaboration après le décès de mes grands-parents et s'étaient efforcés de dissoudre les castes le plus rapidement possible. Lorsque August s'était plaint que les choses n'avançaient pas assez vite, le roi avait invoqué son titre pour lui ordonner de respecter le planning. Mon père n'ayant pas réussi à effacer complètement la stigmatisation associée aux castes les plus basses, August lui avait dit qu'il n'avait qu'à « bouger son cul d'enfant gâté » et sortir du palais pour prendre la mesure de ce qui se passait dans les rues. Mon père a toujours été un homme patient, alors que dans mon souvenir August avait toujours été impulsif. Tout ça s'était soldé par une dispute homérique à l'issue de laquelle August et Georgia avaient fait leurs valises et étaient partis, leur fils timide sous le bras, dans un ouragan de colère et de chagrin.

J'avais entendu Marid deux ou trois fois depuis, à la radio, où il commentait la politique ou donnait des conseils économiques, et ça me faisait bizarre à présent d'entendre cette voix synchronisée au mouvement de ses lèvres et de le voir interagir avec autant de facilité, alors que je me rappelais un enfant particulièrement mou.

— J'avoue ne pas comprendre pourquoi nos pères ne se parlent plus. Vous avez certainement vu quels problèmes inhérents à la dissolution des castes nous devons gérer. Je pensais que l'un des deux ferait le premier pas. Il est temps de mettre l'orgueil de côté.

Marid me proposa son bras.

— Et si nous bavardions en marchant ?

Je passai mon bras sous le sien et nous nous engageâmes dans le couloir.

— Eh bien, Votre Altesse...

— Je vous en prie, Marid. Appelez-moi Eadlyn. Vous me connaissez depuis ma naissance.

Il sourit.

— Juste. Mais vous êtes régente à présent et ça m’embarrasse de ne pas vous donner votre titre.

— Et quel est le vôtre ?

— Je ne suis rien d’autre que votre loyal sujet. Je souhaite vous offrir toute l’aide possible en cette période troublée. Je sais que la dissolution des castes ne s’est pas déroulée aussi bien que prévu, même au début. J’ai passé des années à écouter les doléances du peuple. Je pense que je sais très bien ce qui se passe et, si mes conseils peuvent vous être d’un quelconque secours, n’hésitez pas à me le dire.

J’arquai les sourcils en examinant mentalement sa proposition. Grâce aux prétendants, j’étais beaucoup plus au fait de la vie du peuple ces derniers temps, mais un expert pouvait être un allié de taille. Surtout depuis que j’avais lu la lettre d’Ahren.

Chaque fois que ses mots me revenaient en mémoire, ils me blessaient profondément, mais je savais qu’il ne m’aurait pas dit que mon peuple me méprisait s’il n’avait pas pensé que cette information me serait utile. J’en étais certaine, même s’il était parti.

— Merci, Marid. Si je pouvais faire quoi que ce soit pour alléger le stress que cette situation cause à mon père, ce serait une bénédiction. J’aimerais que le pays soit apaisé lorsqu’il reprendra ses fonctions. Je ferai appel à vous.

Il sortit une carte de sa poche et me la tendit.

— C’est mon numéro personnel. Vous pouvez m’appeler n’importe quand.

— Vos parents seront-ils contrariés ? N’êtes-vous pas en train de pactiser avec l’ennemi ? le taquinai-je.

— Non, non, répliqua-t-il sur un ton léger. Nos parents poursuivent le même but. Seules leurs méthodes diffèrent. Avec ce qui arrive à votre mère, vous ne devriez pas avoir à vous soucier de problèmes que l’on peut régler facilement, et le moral du royaume en fait partie. Je pense que nos parents approuveront plus que jamais notre collaboration.

— Espérons-le... Bien trop de choses se sont brisées ces derniers temps. J’aimerais en réparer certaines.

4.

Je me glissai dans la baignoire : pas de lavande, pas de bulles, rien pour adoucir l'eau. Eloise était silencieuse et efficace mais elle n'arrivait pas à la cheville de Neena. Je soupirai. Ça n'avait aucune importance, de toute façon : la baignoire n'était rien d'autre qu'un espace minuscule où je pouvais enfin cesser de faire semblant de tout maîtriser. Je remontai les genoux contre ma poitrine, enfin libre de pleurer.

Qu'allais-je bien pouvoir faire ? Ahren n'était plus là pour me guider et j'avais peur d'enchaîner les erreurs sans lui. Pourquoi n'avait-il toujours pas téléphoné ? Ni pris le premier vol pour rentrer ?

Que ferais-je s'il s'avérait que maman ne pouvait pas respirer seule une fois désintubée ? Je me rendis soudain compte que même si je n'avais jamais envisagé le mariage et la maternité de manière spécifique et personnelle, j'avais toujours imaginé que ma mère danserait à mon mariage et roucoulerait devant mon premier-né. Et si elle n'était plus là pour ça ?

Comment étais-je censée prendre la place de mon père ? J'étais déjà épuisée au bout de la première journée. Impossible de récidiver tous les jours pendant les prochaines semaines, sans parler des années qui m'attendaient une fois que j'aurais hérité de la couronne pour de bon.

Et comment allais-je choisir un mari ? Qui était le meilleur choix ? Qui serait le plus aimé par le peuple ? Était-ce d'ailleurs une bonne question ? Était-ce juste ?

Je m'essuyai les yeux avec la paume de la main comme une enfant ; j'aurais aimé redevenir naïve et innocente sans aucune idée de tous les problèmes qui pouvaient surgir en une seule journée.

J'avais du pouvoir, mais ne savais pas comment l'utiliser. J'étais une reine qui ne savait pas régner. Une jumelle abandonnée. Une fille sans parents. J'avais six prétendants, mais je ne savais même pas comment on procédait pour tomber amoureuse.

La pression qui me serrait le cœur aurait eu raison de n'importe qui. Je passai le plat de ma main sur ma poitrine douloureuse en me demandant si ça avait commencé comme ça pour maman. Je me redressai d'un coup en repoussant cette idée, faisant déborder l'eau.

*Tu vas bien. Elle va bien. Il faut juste que tu tiennes bon.*

Je m'habillai, presque prête à aller me coucher, lorsque j'entendis un coup timide à ma porte.

— Eady ?

— Osten ? (Il passa la tête par l'entrebâillement, Kaden sur les talons, et je me précipitai à leur rencontre.) Vous allez bien tous les deux ?

— Oui, affirma Kaden. On n'a pas peur ni rien.

— Pas du tout, renchérit Osten.

— Mais on n'a pas de nouvelles de maman et on s'est dit que tu savais peut-être quelque chose.

Je me frappai le front.

— Je suis désolée. J'aurais dû vous expliquer ce qui se passait.

Je me maudis intérieurement : je venais de passer vingt minutes dans une baignoire au lieu de prendre le temps de parler à mes frères.

— Elle se remet. (Il fallait que je choisisse mes mots avec soin.) Les médecins la maintiennent dans un coma artificiel afin qu'elle guérisse plus vite. Vous savez comment est maman. Si elle était consciente, elle nous harcèlerait pour être sûre qu'on fait bien tout ce qu'on a à faire. De cette manière, elle sera en pleine forme quand elle se réveillera.

— Oh.

Je m'aperçus à l'attitude d'Osten que c'était encore plus difficile pour eux que pour moi.

— Et Ahren ? demanda Kaden en s'arrachant une petite peau autour de l'ongle, chose que je ne l'avais jamais vu faire.

— Aucune nouvelle pour l'instant, mais je suis certaine que c'est parce qu'il n'a pas encore eu le temps de s'installer. C'est un homme marié à présent.

Je compris à son expression que ma réponse ne satisfaisait pas Kaden.

— Tu crois qu'il va revenir ?

J'inspirai profondément.

— Ne nous tracassons pas pour ça ce soir. Je suis sûre qu'il ne va pas tarder à nous appeler et qu'il nous dira tout. Pour l'instant, dites-vous que votre frère est heureux, que votre mère va se remettre et que j'ai la situation bien en main, d'accord ?

Ils affichèrent un petit sourire en guise de réponse.

— D'accord.

Les traits d'Osten se décomposèrent alors sous mes yeux et sa lèvre se mit à trembler.

— C'est ma faute, n'est-ce pas ?

— Comment ça ? demandai-je en m'agenouillant à sa hauteur.

— Pour maman. C'est ma faute. Elle me dit toujours de me tenir plus tranquille, puis elle passe la main dans ses cheveux comme si elle n'en pouvait plus. C'est à cause de moi. Je l'ai trop fatiguée.

— Toi au moins, tu ne l'as jamais embêtée pour l'école, intervint Kaden à voix basse. Je n'arrêtais pas de lui réclamer des livres, de meilleurs profs et de l'ennuyer avec mes questions alors qu'elle avait mieux à faire. Je lui prenais tout son temps.

On culpabilisait tous. Génial.

— Osten, ne pense pas ça. Jamais, affirmai-je en l’attirant à moi. Maman est la reine. Tu étais l’élément le moins stressant de sa vie, crois-moi. C’est vrai qu’être mère c’est compliqué, mais elle se tournait toujours vers nous quand elle avait besoin de rire. Et qui est le plus drôle de nous quatre, et de loin ?

— Moi, répondit-il d’une toute petite voix.

Il s’essuya le nez en souriant un peu.

— Exactement. Quant à toi, Kaden, crois-tu que maman préfère prendre le temps de répondre à tes questions ou te laisser avancer dans la vie avec les mauvaises réponses ?

Il se rongea les ongles en réfléchissant.

— Elle préférerait que je lui pose mes questions.

— Absolument. Voyons les choses en face : nous sommes une fratrie assez remuante, non ? (Osten éclata de rire et le visage de Kaden s’illumina.) Mais quoi qu’on lui ait fait subir, elle a toujours adoré ça. Elle préfère avoir bataillé pour me faire apprendre la calligraphie plutôt que de ne pas avoir eu de fille. Elle est ravie de t’avoir servi d’encyclopédie vivante plutôt que de ne pas s’être occupée de nous. Elle est heureuse d’avoir dû te supplier de rester tranquille plutôt que de n’avoir eu que trois enfants. Rien de tout ça n’est de notre faute, les rassurai-je.

Je pensais qu’ils tourneraient les talons en courant, qu’ils auraient vite fait de masquer cette petite fissure dans leur armure. Mais ils ne bougèrent pas d’un pouce. Je poussai un long soupir intérieur en comprenant ce qu’ils attendaient, prête à perdre, pour eux, un peu de sommeil bien mérité.

— Vous voulez dormir avec moi ?

Osten se jeta le premier sur mon lit.

— Ouais !

Je secouai la tête. Qu’est-ce que j’allais bien pouvoir faire d’eux ? Je me glissai dans mon lit. Kaden se coula rapidement contre mon dos, tandis qu’Osten posait la tête sur l’oreiller à côté du mien. La lumière de la salle de bains était toujours allumée. Tant pis. Nous avons besoin d’un minimum de lumière.

— C’est pas la même chose sans Ahren, constata Kaden à voix basse.

Osten se roula en boule.

— C’est vrai. Ça fait bizarre.

— Je sais. Mais on va s’adapter, promis. Vous verrez.

Pour eux, j’étais prête à le faire.

## 5.

— Bonjour, Votre Altesse.

— Bonjour, répondis-je au majordome. Un café bien serré, s'il vous plaît. Je prendrai ce que le chef a préparé pour l'Élite.

— Tout de suite.

Il revint avec des pancakes à la myrtille, des saucisses et un œuf dur coupé en deux. Je picorai en parcourant les journaux. Hormis le très mauvais temps sur une partie du royaume et des spéculations sur mon éventuel mariage, la nation tout entière semblait ne se préoccuper que du sort de ma mère. Tant mieux. Après la lettre d'Ahren, j'étais persuadée que le peuple se révolterait en apprenant que j'avais été nommée régente. Une partie de moi pensait toujours que si je donnais le moindre signe de faiblesse, leur haine se déverserait sur moi sans pitié.

— Bonjour aujourd'hui ! s'exclama quelqu'un.

Non, pas *quelqu'un*. Du fond de ma tombe, j'aurais reconnu la manière de saluer d'Henri. Je levai la tête pour leur adresser, à lui et à Erik, un sourire et un geste de la main. J'appréciais beaucoup le fait qu'Henri soit imperméable à la tristesse ambiante. Quant à Erik, c'était la main qui le guidait et le ramenait sur terre et, en toutes circonstances, il se montrait calme et bienveillant.

Osten et Kaden firent leur entrée en compagnie de Kile. Ce dernier essayait manifestement de les faire rire – je le devinais à son langage corporel – et ils lui répondaient par des sourires crispés. Ean arriva ensuite avec Hale et Fox et je fus agréablement surprise de le voir enfin interagir avec les autres. Gunner fermait la marche, comme oublié par les autres. Je l'avais gardé parce que son poème m'avait fait rire, mais je ne savais quasiment rien de lui. Il fallait que je fasse un effort pour lui. Pour tous, en réalité.

Mes frères s'assirent à leurs places habituelles, plus silencieux que d'ordinaire. En voyant la table familiale si vide, je fus submergée par un subit accès de tristesse. Ce genre de chagrin, rampant et silencieux, peut s'abattre sur vous si rapidement qu'on ne s'en rend même pas compte. Je le voyais chez mes frères aussi, à la façon dont ils rentraient la tête dans les épaules sans même en avoir conscience.

— Osten ? (Il me jeta un regard à la dérobée et je sentis les yeux de l'Élite rivés sur nous.) Tu te

rappelles la fois où maman nous a fait des pancakes ?

Kaden éclata de rire et se tourna vers les autres pour leur raconter l'anecdote.

— Maman cuisinait beaucoup quand elle était adolescente et il lui arrivait de cuisiner pour nous de temps en temps, juste pour le plaisir. La dernière fois, c'était il y a quatre ans environ.

Je pouffai.

— Elle savait qu'elle avait perdu la main, mais elle voulait absolument nous faire des pancakes aux myrtilles. Le truc, c'est qu'elle voulait disposer les myrtilles pour former des étoiles, des visages et des fleurs. Du coup, ça lui a pris un temps fou et la pâte a trop cuit : quand elle a voulu retourner les pancakes, ils étaient tous cramés.

Osten se mit à glousser à son tour.

— Je m'en souviens, moi aussi ! Les pancakes croustillants !

Des rires fusèrent chez les membres de l'Élite.

— Tu n'as pas été sympa, d'ailleurs, tu as refusé d'en manger ! m'accusa Kaden.

Je hochai la tête, honteuse.

— Appelle ça l'instinct de survie.

— Ils étaient très bons, en fait. Craquants, mais délicieux. (Osten mordit dans son pancake.) En comparaison, ceux-là sont sans intérêt.

J'entendis un éclat de rire sonore : Fox secoua la tête.

— Mon père cuisine très mal lui aussi, s'expliqua-t-il. Il fait tout brûler et dit toujours que c'est « roussi ».

Il mima les guillemets avec les doigts.

— Ça veut dire cramé, n'est-ce pas ? s'enquit Gunner.

— Oui.

— Mon père..., se lança timidement Erik.

J'étais étonnée qu'il veuille se joindre à la conversation et je me suis surprise à poser le menton sur ma main, intéressée.

— Lui et ma mère cuisinent un plat l'un pour l'autre, et ça nécessite de la friture. La dernière fois qu'il l'a fait, il a quitté la pièce pendant que ça cuisait et la fumée était si dense qu'ils ont dû emménager chez moi pendant deux jours, le temps d'aérer.

— Tu as une chambre d'amis ? demanda Kile.

Erik secoua la tête.

— Non. J'ai dormi au salon... Un vrai bonheur quand ma mère s'est levée à six heures du matin pour faire du ménage.

Gunner partit d'un grand rire.

— Pourquoi est-ce que les parents font tout le temps ça ? Et comme par hasard, juste le jour où tu peux faire la grasse matinée.

Je plissai les yeux.

— Vous ne pouvez pas leur demander de ne pas le faire ?

Fox s'esclaffa.

— Vous peut-être, Votre Altesse.

Je savais très bien qu'il me taquinait, mais c'était bon enfant.

Hale prit alors la parole.

— À ce propos, d'autres que moi se demandent comment ils vont faire pour retourner à une vie normale après avoir été gâtés comme ça pendant des semaines, dit-il en désignant la table et la pièce.

— Pas moi, répondit Kile, provoquant l'hilarité de l'assemblée.

La pièce tout entière se mit à résonner d'histoires et de commentaires, chaque anecdote suscitant un nouveau souvenir chez quelqu'un d'autre. Le volume sonore devint si élevé, et les rires si bruyants que personne ne remarqua la servante qui s'avavançait vers le centre de la pièce. Elle me salua d'une révérence et se pencha vers moi.

— Votre mère est réveillée.

À ces mots, un torrent d'émotions me submergea, une dizaine de sentiments inidentifiables, à l'exception de la joie.

— Merci !

Je quittai la pièce en courant, trop stressée pour attendre Kaden et Osten. Mes pieds me semblèrent ne toucher terre qu'au moment où j'ouvris à la volée la porte de l'infirmerie. Je m'immobilisai devant la porte de sa chambre pour reprendre mon souffle. Je l'ouvris lentement, consciente du bruit du moniteur cardiaque qui enregistrait la moindre pulsation et de la légère accélération du rythme quand nos regards se sont croisés.

— Maman ? chuchotai-je.

Papa me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : il souriait, même si ses yeux étaient rouges et embués.

— Eadlyn, murmura ma mère en tendant la main vers moi.

Je m'approchai. Les larmes me brouillaiement tellement la vue que je la distinguais à peine.

— Bonjour, maman. Comment te sens-tu ?

Je serrai sa main dans la mienne en prenant garde à ne pas lui faire mal.

— J'ai quelques petites douleurs.

Traduction : elle souffrait beaucoup.

— Prends le temps de te remettre, d'accord ? Il n'y a pas d'urgence.

— Comment vas-tu ?

Je me redressai en espérant donner le change.

— Je maîtrise parfaitement la situation. Kaden et Osten vont très bien – je suis sûre qu'ils ne vont pas tarder à arriver. Et j'ai un rendez-vous galant ce soir.

— C'est bien, Eady, commenta mon père en souriant avant de se tourner vers ma mère. Tu vois, ma chérie ? On n'a même pas besoin de moi. Je peux rester à tes côtés.

— Et Ahren ? demanda ma mère en inspirant brusquement.

Je me décomposai. Alors que je m'apprêtais à ouvrir la bouche pour dire que nous n'avions reçu

aucune nouvelle de lui, mon père répondit.

— Il a téléphoné ce matin.

Je me figeai, sidérée.

— Oh ?

— Il espère pouvoir rentrer bientôt, mais il y a des complications, même s'il était trop troublé pour m'expliquer lesquelles. Il m'a chargé de te dire qu'il t'aimait.

J'espérais que ces mots m'étaient destinés, mais papa a regardé maman droit dans les yeux en les prononçant.

— Je veux mon fils, exigea maman d'une voix tremblante.

— Je sais, ma chérie. Bientôt, répondit-il en lui massant la main.

— Maman ?

Osten venait d'entrer dans la pièce. L'excitation se lisait sur son visage. Kaden reniflait et se tenait très droit comme s'il se considérait trop grand pour pleurer.

— Bonjour, vous.

Maman parvint à sourire mais quand Osten se pencha pour la serrer dans ses bras, elle fit la grimace sans émettre un son.

— On a été très sages, déclara-t-il.

Ma mère sourit.

— Il faut que ça cesse sur-le-champ.

Nous éclatâmes tous de rire.

— Salut, maman.

Kaden déposa un baiser sur sa joue. Il avait l'air d'avoir peur de la toucher.

Elle posa la main sur sa joue. Elle semblait aller de mieux en mieux, rien que parce que nous étions là. Je me demandai ce qu'elle aurait fait si Ahren avait été présent. Aurait-elle sauté à bas du lit ?

— Je veux que vous sachiez que je vais bien. (Sa poitrine se soulevait brusquement, mais son air était résolu.) Je pense que je vais pouvoir remonter dès demain.

Mon père s'empressa d'acquiescer.

— Si la journée se passe bien, votre mère poursuivra sa convalescence dans sa chambre.

— C'est génial, dit Kaden d'un ton soulagé. Tu es presque remise, alors.

Pas question de doucher son optimisme ni celui d'Osten. Kaden était très intelligent et il ne se laissait jamais bernier, mais je voyais bien qu'il voulait y croire à tout prix.

— Absolument, affirma maman.

— Bon, les garçons, intervint papa. Maintenant que vous avez vu votre mère, je veux que vous retourniez à vos études. Nous avons toujours un royaume à gouverner.

— Eadlyn nous a donné un jour de congé, protesta Osten.

Je souris, penaude. En me levant ce matin, je leur avais effectivement ordonné ça : je voulais qu'ils s'amuse.

Ma mère se mit à rire. C'était un rire étouffé, mais tellement magnifique à mes oreilles.

— Quelle reine généreuse.

— Je ne suis pas encore reine, répliquai-je, heureuse que la reine soit en vie et qu'elle parle et sourie.

— Quoi qu'il en soit, reprit papa, votre mère a besoin de repos. Je ferai en sorte que vous puissiez passer la voir avant d'aller vous coucher.

Cette promesse suffit à amadouer mes frères et ils quittèrent la pièce, non sans saluer maman de la main.

Je déposai un baiser sur son front.

— Je t'aime.

— Ma fille. (Ses doigts fatigués m'effleurèrent les cheveux.) Je t'aime.

Ces mots étaient le serre-livres qui marquait le début de ma journée et je me sentais en mesure à l'affronter en sachant que Kile serait le deuxième à la fin de la journée.

En sortant de l'infirmierie, je tombai sur une autre Woodwork.

— Mademoiselle Marlee ? appelai-je.

Elle leva les yeux vers moi depuis le banc sur lequel elle était assise, un mouchoir froissé entre les doigts, le visage marbré d'avoir pleuré.

— Ça va ?

Elle parut soulagée.

— Très bien. J'ai eu tellement peur qu'elle ne se réveille pas... Je ne sais ce que je ferais sans elle. Elle est toute ma vie.

Je m'assis à côté de la meilleure amie de ma mère et la serrai dans mes bras, tandis qu'elle se cramponnait à moi comme si j'étais sa propre fille. Une partie de moi éprouvait de la tristesse : je savais qu'elle était sincère en disant ça. Il suffisait de regarder ses paumes couturées pour se rappeler comment elle était passée du statut de compétitrice acharnée à celui de traîtresse perfide puis de dame loyale. Lorsqu'elles évoquaient le passé, elles évitaient de s'appesantir sur certains détails et je n'avais jamais posé de questions parce que je ne m'en sentais pas le droit. Mais je craignais parfois que Mlle Marlee ne pense que le pardon de mes parents ne dépende du dévouement absolu que son mari et elle leur vouaient.

— On m'a dit que vos frères et vous étiez avec elle. J'aimerais tant la voir, mais je ne veux pas vous voler du temps.

— Vous n'avez pas vu les garçons détalier ? Nous avons fini. Vous devriez vous dépêcher d'entrer avant qu'elle ne se rendorme. Je suis persuadée qu'elle a envie de vous voir.

Elle s'essuya de nouveau les joues.

— De quoi ai-je l'air ?

J'éclatai de rire.

— D'une épave. (Je la serrai contre moi.) Allez-y. Ça ne vous ennuie pas de passer prendre des nouvelles régulièrement ? Je ne pourrai pas descendre à l'infirmierie aussi souvent que je le voudrais.

— Ne vous inquiétez pas. Je vous tiendrai au courant le plus souvent possible.

— Merci, mademoiselle Marlee.

Après une dernière étreinte, elle se dirigea vers la porte de l'infirmierie. Je soupirai en essayant de profiter de ce bref instant de tranquillité. Au moins, pour le moment, tout semblait s'arranger.

## 6.

La main posée au creux de mes reins, Kile me guidait dans le jardin. La lune, basse et pleine, projetait des ombres dans la nuit.

— Tu as été fabuleuse, ce matin. On se faisait tous du souci pour ta mère et c'est trop bizarre qu'Ahren ne soit plus là. Quant à Kaden, je ne l'ai jamais vu aussi... désorienté.

— C'est affreux. Lui qui est censé être le plus équilibré de nous...

— Ne t'inquiète pas. C'est normal qu'il soit perturbé.

Je me rapprochai encore davantage de Kile.

— Je sais. Mais c'est dur de le voir aussi bouleversé.

— C'est pour ça que le petit déjeuner a été formidable. Je pensais que ce serait un moment pénible où on n'oserait pas évoquer ce qui s'était passé, voire où on ne se parlerait pas du tout. Et puis soudain, tu as détendu l'atmosphère. C'était remarquable. N'oublie pas que tu as ce talent-là, conclut-il en agitant le doigt dans ma direction.

— Quel talent ? Celui de faire diversion ? répondis-je en riant.

— Non. (Il chercha soigneusement ses mots.) Tu sais apaiser. Ce n'est pas la première fois. Je t'ai déjà vue faire pendant des fêtes ou au cours du *Bulletin*. Tu changes l'ambiance. Peu de gens en sont capables.

Nous avons gagné le bord du jardin, où le terrain faisait place à une large prairie plate qui se transformait ensuite en forêt.

— Merci. Ça me fait du bien. Je me suis fait beaucoup de souci.

— Il n'y a rien de mal à ça.

— Ma mère n'est pas le seul problème. (Je marquai une pause, les mains sur les hanches. Pouvais-je tout lui révéler ?) Ahren m'a laissé une lettre. Tu savais que le peuple est mécontent de la famille royale ? De moi, surtout. Et voilà que je me retrouve à diriger le pays... je ne sais pas s'ils vont l'accepter. On m'a déjà lancé de la nourriture. J'ai lu des tas d'articles horribles me concernant... Et s'ils s'en prennent à moi ?

— Et alors ? plaisanta-t-il. Il y a d'autres options. On pourrait devenir une dictature, je te garantis que ça rétablirait l'ordre. Ou une république fédérale, ou une monarchie constitutionnelle... oh, pourquoi pas une théocratie ! On pourrait tout donner à l'Église.

— Kile, je suis sérieuse ! Et s'ils me destituent ?

Il posa ses mains de part et d'autre de mon visage.

— Eadlyn, ça n'arrivera pas.

— Mais ça s'est déjà produit dans le passé ! C'est comme ça que mes grands-parents sont morts. Des gens se sont introduits dans le palais et les ont assassinés. Alors que tout le monde vénérât ma grand-mère !

Je sentais les larmes me monter aux yeux. Rhaaa, je n'avais fait que pleurer ces derniers jours ! Je les essuyai et, ce faisant, entremêlai mes doigts à ceux de Kile.

— Écoute-moi. C'était une poignée d'extrémistes. Ils sont morts à présent et les gens ont trop à faire avec leur propre vie pour perdre leur temps à t'empêcher de vivre la tienne.

— Je ne peux pas compter là-dessus, murmurai-je. J'avais tant de certitudes, et la plupart d'entre elles se sont écroulées ces dernières semaines.

— Est-ce que... (Il s'interrompit pour plonger son regard dans le mien.) Est-ce que tu as besoin de cesser de penser ?

Je déglutis tout en songeant à sa proposition. La nuit silencieuse me rappelait la première fois que nous nous étions embrassés. Sauf que ce soir, nul ne nous observait et personne ne publierait de photo dans le journal. Nos parents étaient loin et les gardes absents. Ça voulait dire que rien ne m'empêchait, pour un instant seulement, d'obtenir ce que je voulais.

— Je ferai tout ce que tu me demanderas, Eadlyn, chuchota-t-il.

Je secouai la tête.

— Mais je ne peux pas demander.

Il plissa les yeux.

— Pourquoi ? J'ai fait quelque chose de travers ?

— Mais non, idiot, répondis-je en reculant un peu. Apparemment... (Je soupirai.) J'ai plutôt l'impression que tu as fait quelque chose comme il faut. Je ne peux pas t'embrasser et faire comme si c'était sans conséquences.

Je gardai les yeux rivés au sol, de plus en plus agacée.

— C'est ta faute, d'ailleurs ! m'exclamai-je en commençant à faire les cent pas tout en lui jetant un regard noir. Ça m'allait très bien de ne pas t'apprécier. De n'apprécier personne. (J'enfouis mon visage dans mes mains.) Et voilà que je suis prise dans quelque chose qui me dépasse, et je suis tellement perdue que je n'arrive même plus à penser correctement. La seule chose dont je sois sûre, c'est que tu as de l'importance pour moi, et je ne sais pas quoi faire. (Lorsque je réunis assez de courage pour le regarder de nouveau, je me rendis compte qu'il souriait d'un air narquois.) Et ne prends pas cet air suffisant !

— Désolé, dit-il sans cesser de sourire.

— Est-ce que tu conçois à quel point je suis terrifiée de verbaliser tout ça ?

Il franchit l'espace qui nous séparait.

— Certainement autant que je le suis en l'entendant.

— Je suis sérieuse, Kile.

— Moi aussi ! Primo, c'est très bizarre de penser à ces choses. Parce que tu as un titre et un trône et que toute ta vie est déjà planifiée. Essayer de digérer cette situation me rend dingue. Et deuzio, je sais mieux que quiconque que tu n'es pas du genre à t'épancher. Un tel aveu doit beaucoup te coûter.

J'acquiesçai.

— Ne va pas croire que je sois fâchée de t'apprécier... sauf qu'en fait, si.

Il éclata de rire.

— C'est assez exaspérant, en effet.

— Mais je dois savoir, avant qu'on fasse quoi que ce soit, si tu ressens la même chose pour moi. Ne serait-ce qu'une minuscule étincelle de quelque chose ? Parce que si ce n'est pas le cas, je devrai échafauder de nouveaux plans.

— Et si c'est le cas ?

Je levai les bras avant de les laisser retomber.

— Il faudra quand même que je planifie, mais pas de la même manière.

Il émit un long soupir.

— Il se trouve que tu as de l'importance à mes yeux. Et je ne m'en serais pas aperçu sans mes dessins.

— Euh... c'est censé être romantique ?

Il se remit à rire.

— En fait, ça l'est. D'habitude, j'adore dessiner des gratte-ciel et des abris pour SDF, des bâtiments destinés à rester dans les mémoires ou à aider les gens. Mais l'autre jour, je me suis surpris à te dessiner une maison d'été, un palais plus petit, avec une vigne. Ce matin, j'ai eu une idée pour un bungalow sur la plage.

J'étouffai un petit cri.

— J'ai toujours rêvé d'une maison au bord de la mer !

— Bon, c'est pas comme si on pourrait l'utiliser souvent, vu que tu dois diriger le monde et tout le bazar.

— C'est quand même super gentil de ta part.

Il haussa les épaules.

— J'ai l'impression que tout ce que je fais ces derniers temps est pour toi.

— Ça me touche beaucoup. Je sais à quel point ton travail te tient à cœur.

— Ce n'est pas vraiment un travail. Juste quelque chose qui compte beaucoup pour moi.

— D'accord. Si on se contentait d'ajouter ça sur la pile ? C'est quelque chose qui nous est cher à tous les deux, on va observer ça de loin, et on verra bien ce qui se passe.

— Ça me paraît raisonnable. Je ne veux pas te décourager, mais c'est trop tôt pour appeler ça de

l'amour.

— Absolument ! renchéris-je. C'est trop tôt et c'est trop important.

— On est trop occupés.

— Et c'est trop effrayant.

Il s'esclaffa.

— Autant que la pensée d'être destituée ?

— Au moins !

— Ah oui, à ce point ? (Il souriait toujours. Sans doute songeait-il qu'il y avait bien peu de chances pour qu'on tombe vraiment amoureux.) Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je continue la Sélection. Je n'ai aucune envie de te faire de la peine, mais il faut bien que j'avance. Il faut que je sois sûre de mon choix.

Il hocha la tête.

— Je ne voudrais pas de toi si tu ne l'étais pas.

— Merci, monsieur.

Nous restâmes un instant silencieux, seulement environnés par le bruissement du vent dans l'herbe.

Il s'éclaircit la voix.

— Je crois qu'il faudrait penser à se nourrir.

— Tant que je ne suis pas obligée de me mettre aux fourneaux.

Il garda son bras autour de mes épaules tandis qu'on rebroussait chemin vers le palais. Comme un petit ami.

— Mais on s'est super bien débrouillés la dernière fois.

— La seule chose que j'ai apprise, c'est l'existence du beurre.

— C'est l'essentiel.

Le lendemain matin, je me rendis directement à l'infirmerie. Je voulais absolument voir ma mère. Même si elle dormait. J'avais désespérément besoin de m'assurer qu'elle était en vie et en voie de guérison. Mais quand j'entrebâillai la porte, je la trouvai assise et bien réveillée. C'était mon père qui dormait. Elle posa un doigt sur ses lèvres en souriant. De l'autre main, elle traçait des cercles délicats dans les cheveux de papa, qui était affalé à moitié sur son fauteuil, à moitié sur le lit, un bras sous sa tête et l'autre en travers des jambes de maman.

Je contournai le lit sans faire de bruit et déposai un baiser sur sa joue.

— Je n'ai pas cessé de me réveiller cette nuit, murmura-t-elle en me serrant brièvement le bras. Tous ces tubes et ces machins me dérangent. Et chaque fois que j'ai ouvert les yeux, il était là, à veiller sur moi. Ça me fait du bien de le voir dormir.

— Moi aussi. Il avait mauvaise mine.

— Je l'ai vu en pire état, répliqua-t-elle en souriant. Il s'en sortira, comme d'habitude.

— Est-ce que les médecins sont passés ?

— Oui, mais je leur ai demandé de revenir plus tard. Je veux qu'il se repose. Je regagnerai ma

chambre bien assez tôt.

Bien sûr. Une femme qui vient de faire un infarctus décide de retarder le moment de s'installer confortablement, histoire que son mari puisse faire un somme. Normal.

— Comment tu t'en sors ? Est-ce que les gens t'aident ?

Elle continuait de caresser les cheveux de mon père.

— J'ai viré Coddly. Je pense que j'ai oublié de te le dire hier.

Elle se figea et plongea son regard dans le mien.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Oh, rien de grave. Il voulait juste qu'on entre en guerre.

Elle porta la main à sa bouche pour réprimer un rire devant mon explication désinvolte. Un instant plus tard, son sourire disparut et elle leva les mains à sa poitrine.

— Maman ?

Je l'interpellai trop fort, tirant mon père de son sommeil léger.

— Chérie ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Maman secoua la tête.

— C'est juste les agrafes. Rien de grave.

Papa se rencogna dans son fauteuil, mais resta assis. Sa sieste était terminée. Ma mère essaya de reprendre le fil de la conversation, prête à tout pour détourner l'attention d'elle-même.

— Et la Sélection ? Comment ça avance ?

Je ne répondis pas tout de suite.

— Euh, bien, je suppose. Je n'ai pas pu passer beaucoup de temps avec les garçons, mais je vais y remédier. Surtout qu'il y a un *Bulletin* en préparation.

— Tu sais, ma chérie, personne ne t'en voudrait si tu annulais tout. Cette semaine a été très chargée et tu es régente. Tu n'es pas obligée de tout mener de front.

— Ce sont de gentils garçons, ajouta papa, mais ça te déconcentre...

Je soupirai.

— Je pense qu'on devrait arrêter de tourner autour du pot. Je ne suis pas le membre le plus aimé de la famille royale. Du moins par le peuple. Tu affirmes que personne ne m'en voudrait, mais j'en doute fort. (Mes parents échangèrent un regard ; ils avaient l'air de vouloir me contredire, sans oser mentir pour autant.) Si je deviens reine un jour, je dois absolument me faire aimer des gens.

— Et tu crois vraiment que le fait de trouver un mari va arranger les choses ? demanda ma mère, perplexe.

— Oui. Il faut que je change la perception qu'ils ont de moi. Ils me trouvent froide. La façon la plus radicale de leur prouver le contraire, c'est de me marier. Ils me trouvent trop masculine. S'ils me voient en robe de mariée, ils seront bien forcés de changer d'avis.

— Je n'en sais rien. Je suis partagée.

— Dois-je te rappeler que cette Sélection était ton idée ?

Maman se résigna.

— Écoute ta fille, dit papa. Elle est très intelligente. Elle tient ça de moi.

— Tu es sûr que tu ne veux pas te rendormir un peu ? rétorqua-t-elle, pince-sans-rire.

— Non, je me sens parfaitement reposé.

Disait-il cela parce qu'il voulait poursuivre la conversation ou juste pour garder un œil sur maman ?

Quoi qu'il en soit, il mentait de manière éhontée.

— Papa, on dirait que tu sors d'un match de boxe avec la mort !

— Ça aussi, tu le tiens de moi.

— Papa !

Il éclata de rire et maman l'imita, une main sur la poitrine.

— Tu vois ! Tes blagues débiles sont dangereuses. Tu dois arrêter.

Il échangea un sourire avec ma mère.

— Va, Eadlyn. Nous te soutiendrons comme nous le pourrons.

— Merci. Et reposez-vous, tous les deux.

— Oh, qu'est-ce qu'elle peut être autoritaire, se lamenta ma mère.

Papa hocha la tête.

— Je sais bien. Elle se prend pour qui ?

Je leur jetai un dernier regard. Mon père m'adressa un clin d'œil. Peu importe qui se dresserait contre moi aujourd'hui, eux au moins étaient de mon côté.

Je montai rapidement dans mon bureau après les avoir quittés. À ma grande surprise, un magnifique bouquet de fleurs m'y attendait.

— Quelqu'un trouve manifestement que vous faites du bon boulot, commenta Neena.

— Ou alors c'est quelqu'un qui pense que je vais mourir de stress et qui veut être le premier à mettre des fleurs sur ma tombe, plaisantai-je.

Je n'étais pas certaine d'être prête à admettre que ce bouquet me ravissait.

— Détendez-vous. Vous vous débrouillez comme une chef.

Mais Neena ne me regardait pas. Elle avait les yeux fixés sur la carte qui accompagnait les fleurs.

Je rapprochai le bristol de ma poitrine, insensible aux plaintes de Neena, et le levai juste assez pour pouvoir le lire.

*Vous aviez l'air un peu abattue lorsque je vous ai quittée l'autre jour. Je voudrais que cette journée commence mieux. Vous pouvez compter sur moi. Marid.*

J'appréciai ces mots et tendis la carte à Neena, qui soupira avant de se concentrer de nouveau sur l'énorme bouquet.

— Qui a envoyé ces fleurs ? demanda le général Leger en pénétrant dans la pièce.

— Marid Illeá, répondis-je.

— J'ai entendu dire qu'il était passé. C'était juste pour déposer des cadeaux ou il voulait quelque chose ? poursuivit-il sur un ton soupçonneux.

— Bizarrement, il voulait s'assurer que je n'avais besoin de rien. Il m'a proposé son aide. Il en sait davantage que moi sur la façon dont les gens gèrent l'après-castes.

Le général vint me rejoindre derrière le bureau et inspecta d'un œil critique la somptueuse composition florale.

— Je suis perplexe. Les choses ne se sont pas exactement bien passées entre sa famille et la vôtre.

— Je connais très bien cet épisode fâcheux. Mais je me dis que ça ne pourrait pas me faire de mal d'apprendre certaines choses, elles me seront utiles quand viendra mon tour de régner.

Le général me sourit et son expression s'adoucit.

— Vous régnez déjà, Votre Altesse. Dispensez votre confiance avec discernement, d'accord ?

— Oui, monsieur.

Neena était toujours en train de couiner.

— Il faut dire à Mark qu'il doit faire un effort. J'ai obtenu une énorme promotion et il ne m'a même pas envoyé de fleurs.

— Il a peut-être prévu de les livrer en personne. C'est tellement plus romantique, répondis-je.

— Pfff ! Il travaille tout le temps. Si tout le monde mourait et que je devenais reine, il refuserait encore de prendre un jour de congé. Il bosse comme un dingue.

Même si elle s'efforçait de prendre un ton léger, je devinais sa tristesse.

— Mais il adore son job, pas vrai ?

— Oh, oui, il aime la recherche. Mais c'est dur pour moi, qu'il soit aussi pris et aussi loin.

Ne sachant que répondre à ça, je ramenai la conversation sur le bouquet.

— Il est un peu trop gros, non, tu ne trouves pas ?

— Je le trouve parfait.

Je secouai la tête.

— Quoi qu'il en soit, on devrait le mettre ailleurs.

— Vous ne voulez pas pouvoir les contempler ? demanda Neena en attrapant le vase.

— Non. J'ai besoin de débarrasser le bureau.

Elle haussa les épaules et emporta les fleurs en direction du petit salon. Je m'assis en tâchant de me concentrer. Si je voulais gagner l'amour de mon peuple, il fallait que je trouve une solution. Et je devais absolument me faire aimer – Ahren avait été très clair à ce sujet.

— Attends ! m'exclamai-je plus fort que prévu, ce qui fit sursauter Neena. Remets-les où elles étaient.

Elle grimaça dans ma direction, mais obéit.

— Pourquoi est-ce que vous avez changé d'avis ?

Je levai les yeux vers les fleurs et caressai quelques pétales.

— Je viens de me rappeler que régner et aimer les fleurs n'était pas incompatible.

7.

Lorsque le dîner arriva, je commençai à m'inquiéter à l'idée de piquer du nez dans mon assiette. Personne ne trouverait rien à redire si je décidais de sauter le repas. Les derniers avaient été plutôt calmes, sauf quand je les animais. Mais quand je descendis et vis ma grand-mère lancer sa valise à un garde, je me dis que la soirée promettait d'être tout sauf ennuyeuse.

— Ne me dites pas que l'heure est trop tardive pour arriver au palais !

Elle agita son poing ridé dans la direction du garde et je me mordis la lèvre pour réprimer un rire.

— Je n'en avais pas l'intention, madame, répondit-il sur un ton angoissé. J'ai juste dit que la journée était très avancée.

— La reine me recevra !

Ma grand-mère était une femme effrayante. Si jamais j'étais obligée de déclarer une guerre, je l'enverrais en première ligne. Je ne lui donnais pas une semaine pour rentrer à la maison en traînant l'ennemi par l'oreille.

Je m'avançai dans le hall.

— Grand-mère.

Elle pivota instantanément et son visage s'adoucit considérablement.

— Oh, ma petite-fille chérie. La télévision ne te rend pas justice. Tu es tellement jolie !

Je me penchai pour qu'elle puisse me faire la bise.

— Merci... enfin, je crois.

— Où est ta mère ? Je voulais venir sur-le-champ, mais May a insisté pour que je vous laisse tranquilles.

— Elle va beaucoup mieux. Je peux te conduire à elle, mais tu ne préfères pas dîner d'abord et te reposer de ton voyage ? demandai-je avec un geste en direction de la salle à manger.

Ma grand-mère avait vécu au palais quand j'étais plus jeune. Maman avait essayé de s'occuper d'elle pendant des années avant qu'elle ne décide finalement d'aller vivre ailleurs. Son « voyage » ne lui avait pris qu'une heure, le temps de traverser la ville, mais elle se comportait de telle manière qu'on

aurait dit qu'elle habitait à l'autre bout du royaume.

— Quelle merveilleuse idée, répondit-elle. Vous voyez, c'est comme ça qu'on traite ses aînés. C'est ça, le respect.

Elle fusilla du regard le pauvre garde paralysé, la valise de ma grand-mère sur les bras.

— Merci, officier Farrow. Veuillez monter ce bagage au deuxième étage, dans la suite qui donne sur les jardins.

Il s'inclina avant de s'éloigner, tandis que nous pénétrions dans la salle à manger. Quelques-uns des prétendants étaient déjà là et ils haussèrent les sourcils à la vue de la reine mère. Fox se dirigea immédiatement vers nous pour se présenter.

— Madame Singer, quel plaisir de faire votre connaissance, dit-il en lui tendant la main.

— Oh, mais c'est qu'il est mignon celui-là, Eady. Regarde-moi ce visage.

Ma grand-mère s'empara de son menton et il éclata de rire.

— Oui, grand-mère, je sais. C'est en partie pour ça qu'il est toujours là.

J'articulai une excuse en silence, mais Fox se contenta de hocher la tête, rayonnant sous le compliment.

Gunner, Hale et Henri s'approchèrent d'elle et j'en profitai pour discuter en aparté avec Erik.

— Vous êtes pris demain ?

Il plissa les yeux.

— Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Je voudrais planifier quelque chose avec Henri.

— Oh, dit-il en secouant la tête, comme s'il aurait dû deviner la réponse. Non, nous serons libres tous les deux.

— Parfait. Ne lui dites rien à l'avance.

— Bien sûr que non.

— Quoi ? s'écria ma grand-mère. Qu'avez-vous dit ?

Erik s'approcha immédiatement d'elle et lui fit une courbette.

— Veuillez me pardonner, madame. Sir Henri est né en Suédège et il ne parle que le finnois. Je suis son interprète. Il dit qu'il est ravi de faire votre connaissance.

— Ah, bien, bien, acquiesça grand-mère en prenant la main d'Henri. JE SUIS RAVIE DE VOUS RENCONTRER MOI AUSSI !

Je la guidai vers le bout de la table.

— Il n'est pas sourd, grand-mère.

— Bien, répliqua-t-elle comme si l'explication la satisfaisait.

— Tu as parlé avec oncle Gerad ?

— Il aurait voulu venir avec moi, mais il travaille sur un projet urgent. Tu sais bien que je ne comprends jamais de quoi il parle. (Elle a fait un geste de la main comme pour balayer les mots compliqués que mon oncle utilisait.) J'ai aussi eu des nouvelles de Kota. Il n'est pas sûr que ce soit une bonne idée de venir. Ta mère et lui ont beau faire des efforts depuis des années, ils s'entendent comme

chien et chat. Il a fait des progrès, cela dit. Je pense que c'est grâce à sa femme.

Je lui fis contourner la table et elle s'installa à ma place. Même si c'était provisoire, prendre la place de mon père à côté d'elle me paraissait étrange. Il m'avait confié une lourde tâche, et pourtant j'avais l'impression de l'avoir volée.

— Tante Leah a l'air très apaisante, acquiesçai-je. Je suppose que c'est important dans un couple de s'équilibrer mutuellement.

Les majordomes déposèrent un bol de soupe devant ma grand-mère : ils savaient à quel point sa patience était limitée. Elle plongea sa cuillère dans le potage et je souris.

— Ça a marché pour ton grand-père et moi. Et pour tes parents.

Je posai la main sur le menton sans prêter attention à ma soupe.

— Il était comment, grand-père ?

— C'était un homme bon. Très bon. Il voulait toujours faire ce qui était juste. Il se mettait plus difficilement en colère que moi et il ne se laissait jamais abattre. J'aurais aimé que tu le connaisses.

— Moi aussi.

Tandis qu'elle mangeait, je laissai mon regard vagabonder dans la salle. Kile était humble et moi orgueilleuse. Henri voyait une source de joie là où pour moi il n'y avait que défi. Ean, Fox, Gunner... ils possédaient tous une qualité en miroir à l'un de mes défauts.

— Est-ce que la Française et Ahren se complètent bien, au moins ? demanda grand-mère sans cacher son mépris.

Je pris le temps de réfléchir.

— Pas tout à fait. On dirait plutôt les deux moitiés d'un même cœur dans deux corps différents. (Je sentis les larmes me revenir aux yeux. J'étais épuisée et mon frère me manquait terriblement.) Je ne peux même pas t'expliquer à quel point il est amoureux d'elle.

— Suffisamment pour partir, grommela-t-elle.

Je soupirai lentement.

— Eh oui, grand-mère. C'est tellement douloureux pour lui d'être loin d'elle qu'il préfère souffrir en quittant sa famille, son foyer et sa patrie, sans même savoir quelles réactions sa conduite va susciter, juste pour être avec elle.

Elle perçut la tristesse qui imprégnait ma voix et posa sa main sur la mienne.

— Tu vas bien, ma puce ?

Je me ressaisis.

— Bien sûr. Je suis juste un peu fatiguée. Je devrais aller me reposer. (Kaden et Osten choisirent cet instant pour faire leur entrée en courant, ce qui me fournissait une excuse parfaite.) Les garçons vont t'accompagner voir maman.

Elle lâcha un petit couinement, ravie.

— Mes garçons !

J'en profitai pour m'éloigner sans un mot en direction d'Henri.

Je lui tapotai l'épaule et il leva le nez de son repas, son sempiternel sourire aux lèvres.

— Bonjour aujourd’hui !

Je pouffai.

— Voulez-vous déjeuner avec moi demain ?

J’attendis qu’Erik se joigne à la conversation, mais Henri, concentré, l’interrompit d’une main.

— Demain, déjeuner ? répéta-t-il.

— Oui.

— Bien, bien ! Oui !

Je souris.

— À demain, donc.

Je quittai la pièce en jetant un regard à la dérobée derrière moi : Henri avait attrapé Erik par l’épaule, fou de joie. Il semblait également ravi d’avoir réussi à communiquer avec moi sans son interprète. Erik acquiesçait dans sa direction, content pour lui... mais je lui avais connu visage plus éclatant.

Je regardai la pendule. Minuit dix. Si je m’endormais tout de suite, je pourrais bénéficier de cinq heures de sommeil.

Dix minutes plus tard, il était clair que ça n’allait pas se produire. Jadis, j’étais très forte pour évacuer les soucis de la journée, mais j’avais l’impression à présent que chaque tâche inachevée envahissait mes pensées jusqu’à ce que j’en sois venue à bout, sans aucun égard pour ma fatigue.

J’enfilai mon peignoir, me passai la main dans les cheveux et sortis pieds nus dans le couloir. Je pourrais peut-être aller travailler dans mon bureau pour me calmer un peu l’esprit avant de retourner me coucher. Mais d’abord, il me fallait du café.

Il était trop tard pour sonner une domestique. Je me dirigeai donc vers la cuisine. Elle n’était jamais totalement désertée, et j’étais certaine d’y trouver de l’aide. En arrivant sur le palier du premier étage, je fis un bond en arrière, surprise par la silhouette qui se dressait devant moi.

— Oh ! s’exclama Erik en constatant que quelqu’un lui barrait la route.

Je resserrai les pans de mon peignoir, même s’il me couvrait parfaitement et ramenai mes cheveux en arrière en espérant que ma surprise ne se voyait pas trop.

Il recula en battant des mains un instant avant de s’incliner brusquement. Son geste était si précipité et bâclé que je ne pus m’empêcher de rire.

Il esquissa un petit sourire devant l’absurdité de la rencontre. Il était en pyjama lui aussi – un pantalon à rayures bleues et un tee-shirt uni – et errait dans le palais pieds nus.

— Que diable faites-vous debout à cette heure-ci ?

— Henri travaille dur son anglais depuis que vous avez annoncé qu’il faisait partie de l’Élite. Il voulait être fin prêt pour le rendez-vous de demain. On a fini de réviser il y a quelques minutes à peine et j’allais à la cuisine chercher du thé au miel. Le miel est censé aider à dormir.

Il débita sa réponse à voix basse et d’un trait, comme s’il craignait de m’ennuyer.

— Ah bon ? Je devrais essayer ça demain. J’allais chercher du café pour ma part.

— Vous me paraissez être une femme très brillante, Votre Altesse, et c'est à regret que je vous annonce que le café ne vous aidera pas à dormir. Du tout.

— Je sais, dis-je en réfrénant un pouffement. J'ai du travail. Je n'arrivais pas à dormir, alors j'ai décidé de me rendre utile.

— Je suis certain que vous êtes toujours utile. Même quand vous dormez.

Je baissai la tête et contournai la rampe. Il me suivit dans l'escalier. Je songeai à notre rencontre, le premier jour : il m'avait paru terne, une véritable ombre. Je savais à présent que son apparente banalité était une armure dissimulant son intelligence, sa prévenance et son humour. Même si je ne comprenais toujours pas pourquoi il agissait ainsi, je savais qu'il était plus complexe qu'il ne voulait bien le laisser croire.

— Comment s'en sort Henri ? En anglais ?

Il haussa les épaules et mit les mains derrière son dos.

— Bien. Sans plus. Ce que je vous ai dit l'autre jour est toujours d'actualité : il vous faudra beaucoup de temps avant de pouvoir communiquer sans moi. Mais il est très investi et il travaille d'arrache-pied. (Il hocha la tête pour lui-même, comme s'il évaluait mentalement leur travail.) Pardonnez-moi – j'aurais dû poser la question plus tôt. Comment vont vos parents ? J'ai entendu dire que votre mère était consciente et convalescente.

— Absolument, merci. Elle était censée retourner dans sa chambre aujourd'hui mais son taux d'oxygène était encore un peu bas, et ils ont décidé de la garder une nuit de plus au cas où. Mon père dort toujours sur un lit de camp à côté d'elle.

Erik sourit.

— Quand on entend ça, ça donne un tout autre sens à l'expression « dans la maladie comme dans la santé ».

J'acquiesçai.

— Franchement, c'est parfois intimidant de les observer. Ça me paraît impossible de pouvoir trouver quelque chose d'approchant.

Il me regarda d'un air complice.

— On ne peut pas savoir exactement ce qui se passe dans un couple, même s'il s'agit de vos parents. Voire surtout si ce sont vos parents, ajouta-t-il, comme s'il avait déjà bien réfléchi à la question. Je peux vous assurer que votre père a offert à votre mère au moins une fois un affreux cadeau de Noël, et qu'elle a boudé au moins une journée.

— Voilà qui m'étonnerait fort.

Erik demeura impassible.

— Vous devez admettre que l'imperfection existe, même dans ce qui vous paraît le plus parfait. Votre frère a enlevé une fille et s'est marié à toute allure : si ça se trouve, il a découvert à ses dépens qu'elle ronfle si fort qu'elle l'empêche de dormir.

Je posai la main sur ma bouche, mais pas assez rapidement pour réprimer mon rire. Imaginer Ahren avec des oreillers sur les oreilles me plaisait beaucoup.

— C'est tout à fait possible, renchérit-il, ravi de son effet.

— Vous avez gâché l'image que j'avais de Camille ! Comment est-ce que je vais pouvoir la regarder sans perdre mon sérieux à présent ?

— Ne le faites pas, rétorqua-t-il. Riez. Ce que vous pensez des gens est certainement en partie faux. Je secouai la tête en soupirant.

— Vous avez sûrement raison. Ce qui me complique la vie.

— Et la Sélection ?

— J'ai parfois l'impression qu'il est plus facile de manœuvrer une pièce remplie d'hommes politiques que six jeunes gens. Pour chaque chose que j'ai apprise, je sais que j'en ai raté une dizaine.

— Vous vous fiez à votre instinct, alors ?

— Uniquement.

— Il ne vous a pas trompée à propos d'Henri. Il est aussi gentil qu'il en a l'air. Mais vous le savez déjà, sinon vous ne l'auriez pas gardé.

Son intonation était étrange, comme s'il était déçu de l'admettre.

Je joignis les mains et remarquai alors que nous avions dépassé la cuisine. Je pouvais toujours rebrousser chemin si j'avais encore envie d'un café.

— La situation est compliquée depuis le début. Je n'étais pas censée avoir une Sélection. Par le passé, les princesses ont épousé des princes étrangers pour des raisons diplomatiques, mais mes parents avaient promis qu'ils ne m'y forceraient jamais. Alors, me retrouver dans une pièce pleine de garçons et devoir choisir mon partenaire pour la vie parmi eux... c'est effrayant. Je n'ai pour m'aider que quelques impressions et l'espoir que personne ne cherche à profiter de mon inexpérience.

Je lui jetai un regard en coin : il m'écoutait attentivement, l'air abattu.

— Ça paraît terrifiant, répondit-il lentement. Je suis étonné que ça ait si bien fonctionné par le passé. Je ne voudrais pas me montrer mal élevé, mais je trouve ça injuste.

Je hochai la tête.

— C'est la réaction que j'ai eue quand on m'a soumis l'idée. Mais ils ont insisté pour que je tente l'aventure, alors...

— Ça veut dire que... ce n'était pas votre idée ?

Je stoppai net.

— Est-ce que vous étiez quand même un minimum d'accord ?

Quand on est pris en flagrant délit de mensonge, on est parcouru par un frisson. Et c'était effrayant, parce que les journaux y avaient déjà fait allusion et que plein de gens avaient deviné.

— Erik, ça doit rester entre nous, dis-je à voix basse, et mes paroles sonnaient davantage comme une prière que comme un ordre. J'avoue qu'au début, je ne voulais pas participer à la Sélection. Mais à présent...

— Vous êtes amoureuse ? demanda-t-il sur un ton à la fois curieux et mélancolique.

Je laissai échapper un petit rire.

— Je suis beaucoup de choses. Amourachée, effrayée, désespérée, pleine d'espoir. Ce serait sympa

d'ajouter « amoureuse » à la liste. (Je songeai à Kile et à notre conversation dans le jardin. « Aimer » était un mot trop grand pour ce que j'éprouvais et rien de ce que j'avais dit à Kile ne pouvait être partagé avec Erik.) Parfois, je crois que je n'en suis pas loin, mais pour l'instant, je dois aller au bout de la Sélection. Pour tout un tas de raisons. Et tout un tas de gens.

— J'espère sincèrement que vous faites partie de ces gens.

— Oui, promis-je. Peut-être pas de la manière dont certains le pensent.

Il garda le silence, se contentant de marcher en m'écoutant.

— Vous ne devez le répéter à personne. Je n'arrive pas à croire que je vous ai dit ça. Si cette Sélection ressemble à une blague ou paraît fausse...

Il leva la main pour m'interrompre.

— Ne vous faites aucun souci. Je ne trahirai jamais votre confiance. Je suppose qu'elle n'est pas facile à gagner et je ne veux en aucun cas la perdre.

Je souris.

— Vous l'avez amplement méritée. Vous avez déjà conservé certains de mes secrets, m'avez sauvée d'une bagarre et offert une fleur alors que vous n'y étiez pas obligé.

— Ce n'était qu'un pissenlit.

— Perspective, lui rappelai-je et il sourit en entendant ses propres mots. Tout ce que je veux dire c'est que vous avez fait beaucoup pour moi alors que rien ne vous y obligeait. Vous avez gagné ma confiance.

— Tant mieux, se contenta-t-il de répondre. Sachez que vous pouvez compter sur moi, en cas de nécessité, n'importe quand.

Sa sincérité était si douloureusement évidente que je m'immobilisai. Ses yeux d'un bleu très clair formaient un contraste frappant avec ses cheveux sombres. C'était peut-être pour ça qu'ils me paraissaient soudain si lumineux.

— Vraiment ? demandai-je, même si je n'avais aucune raison de mettre sa parole en doute.

— Bien sûr, répliqua-t-il. Vous allez être ma reine. C'est un privilège de vous servir.

Je m'éclaircis la voix.

— Oui. Tout à fait. Merci. C'est un véritable réconfort de savoir que certains me soutiennent sans que j'aie besoin de faire d'efforts.

La gentillesse qui irradiait d'Erik me rappela qu'avoir quelqu'un de cette trempe de mon côté était déjà une victoire en soi.

— Si vous voulez bien m'excuser, dis-je en reculant, je vais essayer de dormir.

Il s'inclina.

— Bien sûr. Je sais que je suis censé être à la disposition d'Henri, mais n'hésitez pas à me dire si je peux faire quelque chose pour vous.

Je souris sans répondre et regagnai ma chambre, raide comme la justice.

## 8.

— **L**e *Bulletin* de ce soir vous sera entièrement consacré.

Lady Brice faisait les cent pas devant mon bureau. Observer sa foulée élégante pendant qu'elle réfléchissait était réconfortant. Mon père faisait ça parfois. Il me demandait de l'accompagner pour se promener dans le jardin quand il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Je sais que je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais Gavril sera là pour m'aider. Et je sais comment parler de la façon dont avance la Sélection.

— Bien. Il est temps que vous leur donniez quelque chose à se mettre sous la dent, me taquina-t-elle. En parlant de la Sélection, il y a autre chose. Je me demande si ça vaut le coup d'en parler.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, les sourcils arqués.

— Eh bien, Marid Illeá a participé à une émission de radio hier. Vous pouvez écouter l'enregistrement si vous le souhaitez, mais en gros, il dit qu'il est venu vous rendre visite au palais et qu'il vous a envoyé des fleurs.

— Et ?

— Et le journaliste lui a demandé si ça voulait dire quelque chose.

Je la dévisageai.

— Mais je suis en plein milieu de la Sélection. Comment... ?

— Il a répondu la même chose, mais il a ajouté qu'il regrettait que vous vous soyez perdus de vue et que vous étiez devenue une jeune femme belle et intelligente.

— Il a vraiment dit ça ?

Elle a hoché la tête.

— Pourquoi est-ce que vous me racontez ça ? demandai-je en tâchant de reprendre le contrôle de ma respiration.

— Je voulais que vous sachiez que la presse a parlé de vous deux comme d'un couple potentiel. Ça peut avoir deux types de répercussions : discréditer votre Sélection au point que les gens peuvent penser que vous vous en désintéressez, ou...

— Comment ça, « discréditer ma Sélection » ?

— Si on a l'impression que vous abandonnez vos prétendants pour lui...

— Je comprends. Et la deuxième répercussion ?

— Il peut devenir un prétendant, si vous n'y êtes pas opposée.

J'éclatai de rire.

— Je suis certaine que le règlement de la Sélection est bien ficelé. Je ne pense pas pouvoir tout laisser tomber pour quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules.

— C'est un homme très populaire.

— Êtes-vous en train de me suggérer de m'intéresser à lui ?

— Non. Je vous suggère d'avoir à l'esprit que cette histoire est devenue publique et que vous devez réfléchir à la relation que vous entretenez avec lui. Et avec l'Élite.

— Pas de problème. Surtout que je n'ai aucune relation avec lui. Je ne veux rien faire qui puisse nuire à la Sélection. J'ai déjà commis assez d'erreurs involontaires, et je veux que les gens comprennent bien que tout ça est très important pour moi. Je n'ai aucunement encouragé Marid et je pense que ce n'est pas la peine d'aborder ce sujet dans le *Bulletin*.

— Je suis d'accord.

— Bien.

Il n'y avait bien que pour moi qu'un acte de gentillesse se transformait en scandale.

— Ne le prenez pas mal, mais je voudrais savoir quelle tenue vous avez l'intention de porter ce soir.

Je baissai les yeux sur moi-même.

— Je n'en ai aucune idée. J'ai été à peine capable de m'habiller ce matin.

Elle m'observa des pieds à la tête.

— Vous allez trouver ça insultant, mais ça ne va pas du tout. Vous devez faire un effort. Les tenues que vous portiez ou dessiniez par le passé étaient magnifiques mais à présent, vous devez arrêter de jouer avec la mode et l'utiliser comme un moyen de corroborer vos propos.

Je ressentis un pincement à l'idée de défaire l'image que je m'étais bâtie pour en créer une nouvelle de toutes pièces.

— Je comprends. Qu'est-ce que vous suggérez ?

Elle croisa les bras, songeuse.

— Pouvez-vous emprunter une robe à votre mère ?

Je jetai un coup d'œil à la pendule.

— Si j'y vais tout de suite, je peux choisir quelque chose. Mais Neena est la seule à pouvoir la reprendre dans un délai aussi court et elle doit terminer mon emploi du temps de la semaine. Et je déjeune avec un prétendant.

Elle joignit les mains.

— Ooooooh.

— Vous plaisantez, non ? Comme si ça ne suffisait pas que ma grand-mère dise à Fox qu'il était super mignon.

Lady Brice éclata de rire.

— Elle a fait ça ?

— Rien ne peut arrêter cette femme.

— Ça doit être de famille. Dépêchez-vous d'aller choisir une robe.

— D'accord. Faites venir Hale. Je suis certaine qu'il est aussi doué que Neena, et on va vite découvrir s'il est aussi rapide. Et rédigez-moi une liste de sujets à aborder pour ce soir. Je suis terrifiée à l'idée d'avoir un trou.

— Je le fais tout de suite.

J'empruntai le couloir d'un pas vif en espérant que maman était toujours à l'infirmierie : si elle avait regagné sa chambre, je me sentrais affreusement mal de la déranger pour une robe. Je n'avais pas fait deux pas que j'aperçus Gunner, qui m'attendait, assis sur un banc. Il se leva dès qu'il me vit, et s'inclina devant moi.

— Bonjour. Est-ce que tout va bien ? demandai-je en m'approchant de lui.

— Oui. Sauf que je m'apprête à faire quelque chose de tellement idiot que je sens mon cœur battre jusque dans mes pieds.

— Ne le faites pas, alors. J'ai fait le plein de stupidités pour toute une vie.

Il gloussa.

— Non, ne vous inquiétez pas. Je voulais juste... vous demander quelque chose.

Je haussai les sourcils, prudente.

— Allez-y. Vous avez deux minutes.

Il déglutit bruyamment.

— D'accord. Ouah. Je suis très flatté que vous m'ayez gardé parmi les finalistes. Ça me donne l'impression d'avoir fait quelque chose de bien, même si je ne sais toujours pas quoi.

— Votre poème m'a fait rire, dis-je dans un haussement d'épaules. C'est important de rire.

Il sourit.

— Je suis d'accord, mais ça me donne raison, au final. (Il agitait ses mains avec nervosité.) À ce moment précis du jeu, entre le fait que vous êtes très occupée et le fait que je n'ai jamais eu de tête-à-tête avec vous, je me demande quelles sont réellement mes chances.

— Vous êtes en droit de vous poser la question, c'est vrai. Mais je ne peux pas y répondre maintenant. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre.

— Absolument, répliqua-t-il avec enthousiasme. C'est pour ça que je vais vous poser une question ridicule. Est-ce que je peux vous embrasser ?

Je reculai brusquement.

— Pardon ?

— Si vous ne voulez pas, ce n'est pas grave. Mais je pense qu'un baiser en dit long. Un seul baiser pourrait suffire à décider si ça vaut la peine de continuer, pour vous comme pour moi.

Sa requête était étrangement touchante : alors que la photo de mon baiser avec Kile avait fait la une de tous les journaux du pays, il pensait que c'était un privilège et que je ne distribuais pas mes baisers à tour de bras. Et il avait tiré les leçons de l'éviction de Jack, ce qui le poussait à agir avec précaution. Cela seul me donnait envie de lui accorder ce qu'il demandait. Mais perdre un éventuel prétendant sans apprendre à le connaître davantage ? Voilà qui me paraissait absurde.

— Vous pourriez être prince. Vous pourriez avoir tant d'argent que vous ne sauriez quoi en faire et être si célèbre que même les gens qui n'ont pas la télé connaîtraient votre visage. Vous êtes prêt à parier tout ça sur la foi d'un baiser ?

— Je suis prêt à parier votre bonheur et le mien sur la foi d'un baiser.

J'inspirai, pensive.

— D'accord.

— Oui ?

— Oui.

Une fois le premier instant de surprise passé, Gunner plaça ses mains sur ma taille. Il pencha le visage vers moi avant de s'interrompre pour rire.

— C'est un peu surréaliste.

— J'attends, monsieur.

Il sourit juste avant que nos lèvres se touchent. Ce baiser fut très agréable. Sa bouche n'était pas figée et il n'essaya pas de fourrer sa langue au fond de ma gorge. Il sentait très bon, mais ni la cannelle ni les fleurs, ni rien d'identifiable. Dans l'ensemble, c'était plutôt pas mal.

Mais le fait que je sois capable de formuler toutes ces pensées alors même qu'il m'embrassait...

Gunner se détacha un peu et pinça les lèvres, songeur.

— Non, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Je ne pense pas. Mais c'était pas mal !

— Mais pas renversant.

— Exactement, confirma-t-il et je devinai à son attitude qu'il était soulagé. Merci infiniment mais je pense qu'il est temps pour moi de rentrer chez moi.

Je souris.

— Vous en êtes sûr ? Vous êtes le bienvenu au *Bulletin*. Vous pouvez partir demain matin.

— Non, répliqua-t-il avec un sourire timide. Si je reste, je vais être tenté de me remettre dans la course. Vous serez peut-être la plus belle fille qui croisera jamais ma route, mais... je ne pense pas que vous soyez faite pour moi. Je détesterais découvrir le contraire alors que j'essaie de me persuader depuis longtemps que ce n'est pas le cas.

— Je respecte votre choix, répondis-je en lui tendant la main. Bonne chance pour la suite, monsieur.

Gunner me la serra doucement.

— À vous aussi, Votre Altesse.

Tandis que Gunner se dirigeait vers l'escalier, j'aperçus un majordome conduire Hale vers la

chambre de ma mère. Je lui adressai un signe de la main. Il suivit des yeux mon prétendant éconduit.

— Qu'est-ce que Gunner faisait ici ?

— Un choix. Venez avec moi. J'ai besoin de vos mains.

## 9.

Je sortis du dressing de ma mère vêtue de la robe que nous avons choisie et la pressai contre ma poitrine par souci de décence.

— Merci de faire ça pour moi, dis-je à Hale, qui commençait à préparer les ourlets.

— Vous plaisantez ? Je suis en train d'habiller ma future reine. Je suis extatique. (Il tira encore un peu sur le tissu en examinant le rendu dans le miroir.) Ce n'est évidemment pas comme si je vous taillais un vêtement sur mesure, mais ce sera un ajout impressionnant sur mon CV.

Je pouffai.

— Je m'en veux de gâcher votre après-midi comme ça.

— Pour tout vous dire, l'ambiance est un peu morne dans le Fumoir. Et je suis certain que Kile viendra me tenir compagnie si je le lui demande. Ou Ean.

— Ean, répétai-je, sidérée. J'ai du mal à l'imaginer en train de tenir compagnie volontairement à quiconque.

Hale sourit.

— Ouais. J'ai l'impression qu'il s'habitue enfin à nous. Il lui arrive de me parler, ainsi qu'à Erik. Probablement parce que ce n'est pas un prétendant.

— C'est logique. Ean semble être du genre à ne pas être là pour se faire des amis, mais je ne pense cependant pas que quiconque puisse traverser cette aventure sans tisser de liens. C'est trop difficile. Quand je vois à quel point c'est dur pour moi, j'imagine que c'est pareil pour vous.

— C'est quand même nous qui tirons le meilleur parti de la situation, répondit-il avec un clin d'œil à l'intention de mon reflet.

Je penchai la tête.

— Je n'en suis pas si sûre. Plus j'y pense et plus l'idée de ne garder qu'un seul d'entre vous m'attriste. Vous allez me manquer.

— Et si vous ouvriez un harem ? suggéra-t-il, impassible.

Je me pliai en deux, hilare, et une épingle me piqua la taille.

— Aïe !

— Désolé ! Je ne devrais pas plaisanter quand je manie l'aiguille. (Il se plaça devant moi et je restai immobile. Je reconnus son regard critique : j'avais le même quand j'examinais mes dessins, mes projets et parfois même les gens.) Je pense qu'on devrait ôter du tissu. Vous êtes sûre que la reine n'y verra pas d'inconvénient ? Une fois le tissu coupé, je ne pourrai pas revenir en arrière.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez totale liberté pour le modifier à votre guise.

— Je me sens très important.

— Vous l'êtes. Vous m'aidez à ressembler à une reine. Il faut des milliers de petites choses pour y parvenir, alors je vous dois une fière chandelle. Voire deux. Au moins deux.

— Vous allez bien ?

Je levai les yeux. Je m'étais rembrunie sans m'en rendre compte.

— Oui. C'est juste que ça fait beaucoup à gérer. Je m'efforce de tenir bon, c'est tout.

Hale prit une épingle dans le tas que la servante avait laissé pour nous et me la tendit.

— Utilisez-la la prochaine fois que vous avez l'impression que tout se défait autour de vous. Ça vous aidera, je vous le promets.

Je m'en saisis, la fis tourner entre le pouce et l'index et, pendant un instant, je me dis que ça fonctionnait réellement.

Henri fit irruption pile à l'heure dans le petit salon, comme s'il éprouvait l'envie pressante de courir depuis un quart d'heure. Il empoigna mes deux mains et me fit la bise sans se soucier du protocole.

— Bonjour aujourd'hui !

Je souris.

— Bonjour, Henri.

Erik, qui se tenait juste derrière lui, s'inclina et je lui répondis d'un signe de tête.

Je pris Henri par le bras et le conduisis vers la table, sur laquelle on avait dressé trois couverts, deux rapprochés et le troisième un peu à l'écart.

— Je vous en prie, dit Henri en tirant ma chaise.

Il attendit que je sois assise avant de faire rapidement le tour de la table pour s'installer en face de moi... et la conversation s'interrompit aussi sec. J'ôtai le couvercle posé sur mon assiette afin qu'ils comprennent qu'ils pouvaient faire de même et, après quelques bouchées silencieuses, je tentai de franchir la distance qui nous séparait.

— Comment va votre famille ? Et votre sœur ?

— *Miten on Annika ?* dit-il en se tournant vers Erik. (Ce dernier acquiesça et Henri reporta son attention vers moi, ravi.) Bien. Très bien. Manque à moi.

Je lui adressai un regard compatissant tout en approuvant.

— Je comprends très bien. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je voudrais qu'Ahren soit près de moi.

Il ne broncha pas mais se pencha vers Erik qui traduisit mes paroles au creux de son oreille le plus

vite possible.

— Votre mère ? Bien ? demanda Henri, au prix d'un effort considérable.

— Oui, heureusement. Elle a regagné sa chambre et entamé sa convalescence.

Erik vint à notre secours une fois de plus. Nous conversâmes de la sorte pendant quelques minutes mais, malgré tous ses efforts pour apprendre l'anglais, Henri était aussi perdu que moi. Je détestais ça. C'était trop impersonnel. C'était une chose d'avoir besoin d'un interprète pour traduire les propos d'un dignitaire en visite, mais pour quelqu'un qui vivait sous mon toit, c'était trop. Même si le séjour d'Henri dans le palais devait tourner court, je voulais vraiment être capable de discuter avec lui, et lui seul, de temps en temps.

— Erik, comment est-ce qu'Henri se débrouille avec les autres membres de l'Élite ? Ils passent par vous ?

Il se redressa sur sa chaise, pensif.

— La plupart du temps, oui. Hale et Kile ont appris quelques mots.

— Et les autres ?

Il pinça les lèvres, l'air coupable, comme s'il craignait d'entacher leur réputation.

— Gunner semble vaguement intéressé, comme Fox, mais ils n'ont pas l'air de vouloir faire beaucoup d'efforts. C'est un travail de titan. Ean me parle, mais n'essaie pas de discuter avec Henri.

Je soupirai profondément, l'esprit en proie à un tourbillon de pensées.

— Est-ce que vous voulez bien nous donner à tous un cours de finnois demain matin ?

Erik arqua les sourcils.

— Vraiment ?

— Oui. Je trouve injuste qu'Henri fournisse tout le travail.

En entendant son nom, Henri posa les yeux sur moi. Il suivait notre conversation à sa manière, mais j'étais pressée qu'il comprenne ce que nous étions en train de tramer.

Erik a parlé rapidement en finnois et le regard d'Henri s'est illuminé.

— Je parler, aussi ? Je parler ? demanda-t-il comme s'il s'agissait d'une fête et non d'un cours.

— Bien sûr, répondis-je tandis qu'Henri restait silencieux, sidéré.

Je pouvais voir les rouages tourner dans sa tête.

— Je pense que vous avez illuminé sa journée, constata Erik.

— Je suis contrariée de ne pas y avoir pensé plus tôt. Ça facilitera la vie de tout le monde.

— Je l'espère. Mais je vais continuer à lui donner des cours d'anglais. Je voudrais bien ne plus avoir à participer au *Bulletin*.

— Ce n'était tout de même pas si terrible.

— C'était affreux ! dit-il en secouant la tête, avant de pointer sa fourchette vers moi. Ma mère m'en parle constamment. « Tu es si beau ! Pourquoi tu n'as pas souri davantage ? » Elle me rend dingue, je vous jure.

— Et c'est ma faute ? rétorquai-je en feignant l'indignation.

— Je vous en voudrai pour toujours ! Je déteste être filmé.

Il frissonna. J'étais contente qu'il n'ait pas vraiment l'air en colère, même si je voyais bien qu'il était très sérieux.

Je ris et il baissa pudiquement les yeux vers son assiette en souriant. C'est alors que je me rendis compte qu'Henri en était réduit à me regarder discuter avec son interprète alors que j'étais censée déjeuner avec lui.

— Vous savez, Henri, on pourrait peut-être se livrer à une totale expérience suédège : vous pourriez nous apprendre à faire la soupe dont vous nous avez parlé.

Erik traduisit et Henri jubila de nouveau.

— *Kalakeitto !* s'exclama-t-il.

J'éprouvais de la curiosité à l'égard d'Henri. Je voulais en apprendre davantage sur sa famille, notamment sur sa sœur. Je voulais savoir s'il envisageait sereinement de vivre au palais et de travailler à mes côtés ou s'il craignait de revivre des événements comme le défilé et d'être obligé de me protéger de la colère de la foule toute sa vie. Je voulais lui parler de ce baiser dans la cuisine, savoir s'il lui arrivait d'y penser ou s'il l'avait balayé de sa mémoire comme une erreur de sa part ou de la mienne.

Mais il n'était pas question que je lui pose ces questions-là en passant par Erik.

# 10.

La robe était rouge. Maman ne l'avait pas portée depuis des années, ce qui était l'une des raisons pour lesquelles je l'avais choisie. Hale avait raccourci les manches en dentelle à hauteur du coude et ôté plusieurs épaisseurs de jupon afin qu'elle soit moins ample. Il avait raison, les modifications étaient irréversibles, mais elles étaient réalisées avec tant de goût que même si ma mère voulait la récupérer, elle serait certainement ravie.

Eloise m'aida à me coiffer, me tressant un chignon absolument parfait. Je choisis ensuite un diadème serti de rubis : on aurait dit que j'étais en feu.

C'était vraiment magnifique. J'en avais conscience et j'éprouvais de la reconnaissance pour toutes les personnes qui avaient fait de moi quelqu'un sur qui on pouvait compter pour diriger le pays. Ça me vieillissait et me donnait certainement mon âge réel. J'acceptai cette robe en soupirant. Elle me permettait d'être celle que je devais être pour l'instant.

J'étais dans le studio en train de tirer sur ma robe lorsque Josie fit son apparition.

— Cette robe est fabuleuse, siffla-t-elle en caressant le satin.

— Elle appartient à ma mère, répondis-je sans cesser de torturer le tissu.

— Je suis désolée, au fait, dit-elle à voix basse. Je ne pense pas te l'avoir déjà dit.

Je déglutis.

— Merci, Josie. C'est très gentil de ta part.

— Tu sais, puisque les circonstances sont moroses, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'organiser une fête.

Je réprimai un rire.

— Je suis bien trop occupée pour ça. Peut-être quand les choses se seront calmées.

— Je peux l'organiser ! Laisse-moi en parler avec quelques domestiques et on peut mettre sur pied quelque chose dans la semaine.

Je détournai mon attention du miroir.

— Comme je viens de te le dire, pas maintenant.

Je m'éloignai en essayant de me concentrer. Elle me suivit à travers la pièce en insistant.

— Mais pourquoi ? Tu ne veux pas fêter ça ? Je veux dire, tu es pratiquement reine, alors...

Je pivotai, furieuse.

— Je ne suis *pas* la reine. Ce titre appartient à ma mère, qui a failli *mourir*. Que tu balaies ça aussi aisément rend ta compassion creuse. Qu'est-ce que tu ne comprends pas, Josie ? Tu crois que ce job n'est fait que de robes et de galas ?

Elle se figea, stupéfaite, avant de regarder à l'entour pour vérifier que personne n'avait entendu notre algarade. Je ne voulais pas l'humilier. Au fond, je la comprenais. Fut un temps, rien ne m'emplissait davantage de joie que de dresser une liste d'invités, quand je croyais moi-même que ce rôle n'était que robes et galas...

Je soupirai.

— Je n'ai pas l'intention de t'insulter. Mais ce serait indécent d'organiser une fête alors que ma mère est encore convalescente. S'il te plaît, pourrais-tu faire preuve d'un peu de compréhension ? Je sais que c'est certainement trop te demander vu notre passif. Cependant, pour ma santé mentale, je te supplie de t'imaginer un instant à ma place.

Elle fit la moue.

— C'est mon rêve le plus cher depuis toujours. Mais évidemment, ça ne t'intéresse que quand ça t'arrange.

Je mourais d'envie de lui arracher la tête. D'après elle, quelle partie de ma vie m'arrangeait en ce moment ? Mais je devais penser à l'enregistrement.

— S'il vous plaît ? hélai-je une servante qui passait. Escortez Mlle Josie dans sa chambre, je vous prie. Son attitude me perturbe et j'ai besoin de me concentrer.

— Oui, Votre Altesse.

La domestique se tourna gaiement vers Josie sans se préoccuper de notre différend, toute prête à accéder à ma requête.

Josie lâcha un grognement.

— Je te déteste.

Je désignai la porte.

— Oui, eh bien tu me détesteras tout aussi bien dans ta chambre.

Je me dirigeai vers mon siège sans m'assurer qu'elle obéissait. Je n'avais jamais vu le studio arrangé de la sorte : l'Élite sur un côté face à un fauteuil vide.

J'étais perdue dans la contemplation du siège solitaire lorsque Kile surgit à mes côtés.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Josie ?

Je souris en battant des cils.

— Rien du tout, mon cœur. Je me demandais juste très sérieusement si j'aurais le cran d'en faire ma belle-sœur.

— Encore un peu tôt pour se poser la question.

J'éclatai de rire.

— On a eu un... désaccord. Et je me sens coupable parce que je comprends son point de vue.

J'aimerais qu'elle en fasse autant du mien.

— Voilà qui est dur pour elle. Elle est tellement autocentrée. Est-ce que tu as vu Gunner ?

Je plissai les yeux.

— Il est parti cet après-midi. Il ne vous a pas dit au revoir ?

Kile secoua la tête.

Je m'approchai ensuite des autres garçons, qui se redressèrent en m'apercevant.

— Est-ce que Gunner a fait ses adieux à l'un d'entre vous ?

Ils secouèrent tous la tête, perplexes, à l'exception de Fox, qui s'éclaircit la voix.

— Il est passé me voir. Gunner est un peu sentimental et il pensait ne pas pouvoir supporter des adieux qui s'éternisent. Il a juste dit que la couronne n'était pas pour lui et que vous lui aviez donné la permission de partir.

— C'est vrai. Nous nous sommes séparés en excellents termes.

Fox acquiesça.

— Je pense qu'il avait peur de faiblir en restant ici. Il m'a demandé de vous dire que vous alliez tous lui manquer, poursuivit-il en souriant. C'est un type vraiment sympa.

— Absolument. Mais ses paroles doivent vous faire réfléchir, recommandai-je en les regardant l'un après l'autre. Il s'agit de votre avenir à vous aussi. Ne restez pas si vous pensez que vous n'avez pas la carrure pour ça.

Kile acquiesça, l'air soudain songeur. Hale me décocha un sourire éclatant. Ean était aussi impassible que d'habitude et Henri écoutait la traduction d'Erik, dubitatif.

J'aurais pu certainement passer le reste de la soirée à analyser leurs expressions, mais j'avais une émission à enregistrer.

— Hale, murmurai-je en désignant ma robe. Merci.

— Magnifique, articula-t-il en silence.

Je savais qu'il était sincère et je m'efforçai de me tenir plus droite. Je voulais rendre justice à cette robe ce soir.

Les caméras se mirent à tourner et je saluai mes compatriotes du fond du cœur.

— Je vais commencer par les nouvelles que vous attendez tous. Ma mère se porte bien. Elle est dans sa chambre en ce moment même, et mon père se trouve à son chevet.

Je devais cesser de me concentrer sur ma posture et sur mes mains. Je pensai à mes parents qui regardaient certainement l'émission, en pyjama, avec un plateau-télé approuvé par les médecins. Je souris à cette idée.

— Nous savons tous que leur histoire d'amour est la plus authentique qu'on ait jamais vue. Mais il ne m'a pas été facile d'endosser la tâche de mon père. Mon frère, Ahren, qui est à présent le prince consort du royaume de France, est lui aussi le témoignage du pouvoir de leur amour. D'après ce qu'on m'a dit, il a prisses nouvelles fonctions avec bonheur et il est très heureux d'être marié. (Je souris de

nouveau.) Rien de tout ça n'est vraiment surprenant. Sa dévotion envers la princesse Camille n'a jamais faibli malgré le temps et la distance et je ne peux qu'imaginer son bonheur de pouvoir être à ses côtés en permanence.

« Quant au royaume (je jetai un coup d'œil furtif à mes notes, chose que je détestais), les protestations ont diminué ces dernières semaines. (C'était vrai d'une certaine manière, mais il y en avait toujours me concernant et j'étais certaine que mon nez s'allongeait au fur et à mesure de mon discours.) Si l'on considère que mon père a œuvré toute sa vie pour le maintien de la paix à l'étranger, le fait d'en obtenir une encore plus grande chez nous me remplit de joie.

J'abordai tous les sujets prévus – le budget, le début prochain du projet de forage, le changement dans le gouvernement, annonce qui provoqua des remous au sein de l'assemblée présente dans le studio – et quand j'en eus terminé, je cherchai du regard les visages des gens qui comptaient pour moi. Lady Brice hocha la tête en signe d'approbation, de même que le général Leger. Grand-mère s'agitait, agacée par les annonces à rallonge : je la soupçonnais de ne supporter tout ça que parce qu'elle attendait que les garçons prennent la parole. Et, juste à côté de l'estrade, Erik m'encourageait du regard.

— Votre Altesse, dit Gavril en s'inclinant. Si vous me le permettez, j'aimerais vous féliciter pour la façon dont vous vous acquittez de votre tâche, eu égard aux circonstances auxquelles vous avez dû faire face.

— Merci, monsieur.

Impossible de savoir s'il était sincère, mais peut-être qu'en l'entendant les gens penseraient la même chose.

— On est en droit de se demander, vu la quantité de travail que vous accomplissez, si vous parvenez à consacrer du temps à vos prétendants, poursuivit-t-il avec un signe de tête en direction de l'Élite.

— Un peu.

— Vraiment ? Pouvez-vous nous en parler ?

Il remua les sourcils, me rappelant à quel point le personnage qu'il jouait devant les caméras était différent de la personne qu'il était réellement. Le divertissement était son métier et il le faisait à la perfection.

— Oui, mais pour rire – je ne vais pas utiliser de noms.

— Pas de noms ?

— Par exemple, un membre de l'Élite a quitté l'aventure aujourd'hui, avouai-je même si je savais qu'il suffirait de quelques secondes pour que le secret soit éventé. Soyez assurés que nous nous sommes séparés bons amis.

— Ah, je vois, commenta Gavril. Dites-nous-en davantage.

— Eh bien, aujourd'hui, un de mes prétendants m'a offert un cadeau en métal extrêmement précieux.

— Ça alors ! s'exclama Gavril en posant les yeux sur mes mains pour chercher une bague, comme n'importe qui le ferait.

Je les levai pour que tout le monde puisse les voir.

— Eh non, pas d'or. C'était de l'acier. Il m'a fait cadeau d'une épingle de couturière. Mais je peux

vous assurer qu'elle est unique.

Des gloussements s'élevèrent depuis le public et l'Élite, et j'espérai que c'était aussi délicieux à voir à la télévision que dans ma tête.

— Révélez-nous encore un secret, supplia Gavril.

— Le dernier, concédai-je. En début de semaine, un membre de l'Élite m'a avoué qu'il n'était pas amoureux de moi et je lui ai répondu que c'était réciproque.

Gavril écarquilla les yeux.

— Est-ce le jeune homme qui a quitté le palais ?

— Non. Attendez la suite. Nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre, mais nous ne voulons pas nous séparer. C'est fou, non ?

Je haussai les épaules, espiègle, et souris en entendant les soupirs et les rires du public.

— Même si je suis certain qu'une bonne partie du pays va veiller tard pour tenter de deviner de qui vous parlez, ce serait chic de votre part de nous donner davantage de précisions.

— Pour ça, il va falloir interroger les garçons.

— Eh bien, c'est ce que je vais faire. Puis-je poser quelques questions à ces charmants jeunes gens ?

— Je vous en prie, répondis-je en souriant, ravie de ne plus être le centre de l'attention pendant un moment.

— Bien, commençons ici. Sir Fox, comment allez-vous ?

— Très bien, monsieur, merci.

Il redressa les épaules et son sourire s'élargit.

— Les gens comprennent très bien qu'entre la pression qui pèse sur les épaules de la princesse et ses journées bien remplies, les tête-à-tête demeurent limités, expliqua Gavril, affable.

— Oui, c'était déjà impressionnant de voir à quel point c'était un bourreau de travail avant, alors la voir en faire encore plus ces derniers jours, c'est... inspirant.

Je penchai la tête, agréablement surprise. Inspirant ? Voilà qui était gentil.

Gavril hocha la tête.

— Si on considère tout ça, pouvez-vous nous dire quel moment passé avec la princesse a été plus important que les autres ?

Les traits de Fox s'éclairèrent immédiatement.

— Après la bagarre, lorsque Burke est rentré chez lui. Elle m'a avoué très franchement quels étaient ses espoirs. Et elle a écouté les miens. Je pense que c'est un aspect de sa personnalité que peu de gens ont le privilège de voir. Ce n'est pas comme si elle pouvait passer une heure avec chacun de ses sujets... mais quand elle est avec vous, elle vous donne toute son attention. Elle vous écoute vraiment.

Je me souvenais avec tendresse de cette nuit-là, mais je n'avais pas deviné qu'elle avait eu autant d'importance pour Fox. Il chérissait cet instant.

Kile leva la main.

— Je suis d'accord avec lui. Tout le monde sait qu'Ead... je veux dire, la princesse, et moi-même

ne sommes devenus amis que récemment. Et depuis, elle s'est intéressée à mes inquiétudes et à mes aspirations.

— C'est-à-dire ? demanda Gavril.

Il haussa les épaules.

— Rien de bien excitant. J'ai une passion pour l'architecture et la princesse a pris le temps de s'asseoir pour regarder mes croquis. (Il leva un doigt comme si quelque chose lui revenait soudain en mémoire.) Bon, d'accord, on avait bu un peu de vin et je suis sûr qu'en réalité elle s'est ennuyée comme pas possible, mais quand même.

Tout le monde rit et je lui souris. Il donnait l'impression que c'était facile d'être filmé et il trouvait toujours des choses amusantes à dire. Ça me confortait dans l'idée que j'avais bien fait de lui avouer mes sentiments.

Gavril continua sur sa lancée et s'arrêta devant Ean.

— Sir Ean, vous êtes certainement le plus timide de la bande. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Il demeura impassible comme à son habitude, avant de prendre la parole :

— Je suis du genre taciturne, concéda-t-il, mais j'ai envie de dire que la princesse est une personne incroyablement attentionnée. Même si nous ne sommes plus que cinq, elle n'a éliminé personne à la légère. Plus je découvre les autres prétendants, plus je vois que la princesse a fait les meilleurs choix pour elle et pour ses sujets. Les caméras n'ont pas saisi l'ambiance qu'il y avait dans le Fumoir quand elle a dû faire la dernière élimination. Il n'y avait pas une once d'animosité dans l'air. Tous les prétendants éliminés sont partis satisfaits.

Gavril acquiesça.

— D'après vous, avez-vous une chance d'aller plus loin ? Vous êtes quand même dans le top 5 !

Ean répondit sans se démonter :

— Je suis à la disposition de Son Altesse. C'est la femme la plus incroyable que l'on puisse espérer rencontrer et elle a donc des critères de sélection très élevés. Il n'est pas question d'estimer mes chances, mais sa préférence. Et pour ça, nous verrons la suite.

C'était la première fois que j'entendais Ean parler autant et je me sentis tout de suite redevable. Nous avons beau être parvenus à un arrangement et avoir décidé que notre relation n'était pas romantique, il me reconnaissait quand même de nombreuses qualités. Ou alors c'était un acteur hors pair.

— Très intéressant. Et vous, sir Hale ? Si je me souviens bien, c'est vous qui avez eu le premier tête-à-tête avec la princesse. Comment vous sentez-vous à présent ?

— Chanceux, répondit-il spontanément. En grandissant, je l'ai vue dans des défilés, à la télévision et dans les magazines. (Il me désigna depuis l'autre côté de la pièce.) Elle est si belle qu'elle en est intimidante et on a l'impression qu'elle pourrait vous brûler vif d'un seul regard si l'envie lui en prenait.

Cet aveu était un peu blessant, mais il était si franc que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Mais le soir où j'ai dîné avec elle, je l'ai fait rire si fort qu'elle en a recraché son verre.

— Hale !

Il haussa les épaules.

— Ça aurait fini par se savoir un jour, autant les avertir tout de suite.

J'enfouis la tête entre mes mains en me demandant ce que mes parents allaient penser.

— Ce que je veux dire, c'est que tout ce qu'on a dit sur elle est vrai. Elle est courageuse, elle a une âme de chef et oui, je pense que son regard pourrait vous consumer si elle le souhaitait. (Les gens pouffèrent dans l'assemblée.) Mais elle est très attentive, très investie et elle a de l'humour. Beaucoup d'humour. Je ne suis pas certain que ce soit un aspect de sa personnalité que tout le monde puisse distinguer. Je suis chanceux d'en avoir eu un aperçu.

Toute la séquence était un tel hommage à ma personne que je me demandai si les garçons avaient été coachés. Si c'était le cas, je devais une fière chandelle à celui qui avait eu cette idée.

Lorsque les caméras cessèrent de tourner, je me dirigeai vers Gavril.

— Merci. Vous avez été fabuleux ce soir.

— J'ai toujours été de votre côté et le serai toujours.

Il me décocha un clin d'œil avant de s'éloigner. Je regardai le studio se vider. Je me sentais fière. J'avais surmonté l'épreuve quasiment toute seule. L'Élite était fantastique, plus bienveillante que je ne l'avais anticipé ou même espéré. Papa et maman seraient très contents.

— Bravo, dit Kile en passant le bras autour de mes épaules. Ton premier *Bulletin* en solo est dans la boîte !

— Je pensais sincèrement que ça allait être une catastrophe et regarde ! dis-je en me dégageant de son étreinte et en écartant les bras. Je suis toujours en vie.

Hale s'approcha, taquin.

— Vous croyiez que les gens allaient faire irruption dans le studio et vous réduire en pièces ?

— On ne sait jamais !

Fox éclata de rire et Ean, toujours en retrait, sourit. Je leur étais très reconnaissante. Si j'avais su comment le formuler, j'aurais dit sans honte à quel point je les avais trouvés merveilleux ce soir.

— On va dîner, maintenant ? demanda Fox, une proposition aussitôt saluée par un chœur d'approbations.

J'entendis Henri répéter le même mot plusieurs fois et en déduisis qu'il était ravi d'aller manger. Notre petit groupe se mit en route vers la salle à manger comme un seul homme.

# 11.

Tout en montant les escaliers et en empruntant les couloirs, j'éprouvai un sentiment de familiarité et de paix. Cela venait certainement du fait que je me sentais très à l'aise en leur compagnie.

Ce sentiment perdura jusqu'à ce qu'on pousse les portes de la salle à manger.

Mes parents étaient toujours dans leurs appartements et grand-mère s'était retirée dans sa chambre.

Osten ne se sentait pas bien ce soir et Kaden veillait sur lui. Quant à mon jumeau, il était à un océan de moi.

Un coup d'œil à la table vide me suffit pour avoir envie de courir me cacher.

— Votre Altesse ? demanda Erik.

Je pivotai et plongeai les yeux dans son regard préoccupé. J'avais remarqué qu'il avait un regard apaisant après la bagarre dans la cuisine. J'avais eu l'impression de voir jusqu'au tréfonds de son âme ce soir-là. Même à présent, avec tant de monde autour de moi, ses prunelles bleu pâle avaient le pouvoir de dissiper ma tristesse.

— Est-ce que vous allez bien ? reprit-il et je compris à son ton que c'était la deuxième fois qu'il me posait la question.

— Oui. Vous voulez bien prendre ces chaises et les placer de l'autre côté de la table principale ? Vous aussi, Ean. (Ils obéirent.) Hale ? Fox ? Vous pouvez prendre les assiettes ?

Je les aidai en déplaçant les couverts et les verres, que je disposai sur la table principale. Avant que quiconque ait eu le temps de choisir sa place, je m'installai à celle habituellement occupée par mon père. Kile s'assit à ma droite et Hale à ma gauche. Fox, Henri, Erik et Ean se placèrent en face de nous et soudain, cette longue table imposante s'est transformée en dîner intime. Seule avec mes prétendants.

Les domestiques furent d'abord un peu décontenancés par ce réarrangement inopiné, mais ils réussirent à servir tout le monde rapidement. Se souvenant de la leçon de notre dîner en tête à tête, Henri donna le signal en portant la fourchette à sa bouche, et les autres l'imitèrent.

— Bon, j'espère que vous êtes tous prêts pour demain : Erik et Henri nous donneront une leçon de finnois dans la matinée, annonçai-je.

— Ah bon ? fit Kile, enthousiaste.

Erik rougit un peu et hocha la tête.

— Qu'est-ce qu'on va apprendre demain ? demanda Fox.

Erik leva les yeux vers le plafond comme s'il se posait la question.

— Henri et moi en avons discuté et je pense qu'on va sauter les prérequis habituels, comme l'alphabet. Ce dont vous avez besoin, ce sont des éléments vous permettant de converser. Savoir demander l'heure, ou votre chemin, par exemple, ce genre de choses est primordial.

— Génial ! s'exclama Hale. J'ai très envie d'apprendre. C'est une super idée, Erik.

Ce dernier secoua la tête.

— C'est celle de notre future reine. C'est elle qu'il faut remercier.

— Hé, dit Kile en attirant mon attention. On peut prendre le temps de répéter à quel point tu as assuré ce soir ? Je sais que tu avais déjà fait des annonces et d'autres trucs de ce genre, mais tenir toute l'émission sur tes épaules, c'est pas une mince affaire.

— Je trouve aussi, enchaîna Fox, que le placement autour de la table est extra. Pour nous tous sauf un, ce sera la seule fois de notre vie où on pourra s'asseoir à la table principale. Inoubliable.

— Entièrement d'accord, renchérit Ean.

Même si Henri ne participait pas à la conversation, je devinais qu'il était heureux lui aussi. D'un autre côté, j'aurais été surprise de le voir de mauvaise humeur. Erik lui traduisit nos propos, et Henri leva son verre.

— Pour Eadlyn, annonça-t-il.

Les autres l'imitèrent et lui firent écho. Je refoulai des larmes de joie, incapable de dire quoi que ce soit. Pas même *merci*. Mais je lus dans leurs yeux qu'ils avaient compris ce que je ne pouvais pas formuler.

Il y avait plein de bonnes choses sur lesquelles se concentrer mais entre l'élimination massive en début de semaine et le départ de Gunner avant le *Bulletin*, on aurait dit que je mettais de nouveau les gens à distance. C'était du moins ce que disaient les journaux. Ils n'avaient apparemment pas entendu un traître mot de ce qu'Ean avait raconté. Une émission entière était réduite à néant par quelques gros titres.

Étonnamment, sous ces histoires étaient placardés côte à côte le beau visage de Marid et le mien avec un commentaire laissant entendre qu'il avait laissé passer sa chance à présent que j'avais entamé ma Sélection.

— Donnez-moi ça, ordonna Neena. (Elle froissa les journaux et les balança dans la poubelle.) J'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de ragots et de moins en moins d'informations ces jours-ci.

— Je suis d'accord, abonda Lady Brice. Ne vous préoccupez pas de ce que les gens pensent et concentrez-vous sur ce que vous pouvez faire.

Je hochai la tête. Elle avait raison. Elle me disait exactement ce que m'aurait dit mon père s'il avait été là, et même si ce n'était pas facile, je me sentais obligée de l'écouter.

— C'est juste que je ne suis pas certaine de pouvoir me concentrer sur ce que je peux faire tant que

je ne contrôle pas l'opinion publique. Tout ce que je proposerai sera probablement rejeté, même si la même idée présentée par mes parents aurait remporté tous les suffrages. Il faut que je choisisse un mari, affirmai-je, résolue. Je suis certaine que ça améliorera mon image. En tout cas je l'espère parce que le moins qu'on puisse dire, c'est que les gens ne m'aiment pas.

— Eadlyn, ce n'est pas...

— C'est vrai. Je le sais, Lady Brice. J'en ai fait l'expérience. Dois-je vous rappeler ce qui s'est passé pendant le défilé ?

Elle croisa les bras.

— Bon, d'accord. Vous n'êtes pas vraiment populaire. Et choisir un partenaire pourrait sans doute inverser la tendance. Est-ce que c'est la tâche que vous vous êtes fixée pour aujourd'hui ?

— Au moins pendant les cinq prochaines minutes. Comme je fais davantage confiance à ma tête qu'à mon cœur, j'ai besoin d'aide. Je vous écoute.

— Qui vient en tête ? s'enquit Neena. Kile ? Le palais tout entier est de son côté. Il est super mignon, et intelligent. Si vous n'en voulez pas, je le prends.

— Je croyais que tu avais un petit ami.

— Je déteste quand vous avez raison, soupira-t-elle.

J'éclatai de rire.

— Ce serait mentir que de prétendre que je n'ai pas une connexion avec lui. Je le lui ai d'ailleurs avoué... Cependant, quelque chose me bloque. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas prête à faire de lui mon premier choix.

— Soit, dit Lady Brice. Qui d'autre, alors ?

— Hale. Il fait preuve d'un état d'esprit exemplaire et il a émis le vœu de se montrer digne de moi quotidiennement. Il n'a pas encore manqué à sa parole. Il est facile à vivre. C'est aussi une des raisons pour lesquelles j'apprécie Fox.

— Fox est plus mignon que Hale, intervint Neena. Je ne veux pas paraître superficielle, mais ça a son importance pour les gens.

— C'est vrai, quoique la beauté soit subjective. Parfois, ce qui rend quelqu'un séduisant, c'est la façon qu'il a de te faire rire ou de lire dans tes pensées. Il faut réfléchir à ce genre de chose aussi.

— Donc vous préférez Hale à Fox ? déduisit Neena, malicieuse.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Juste que l'apparence ne fait pas tout. Nous devons songer à d'autres qualités.

— Comme ? demanda Lady Brice.

— Comme l'optimisme sans faille d'Henri. Quoi qu'il arrive, il est toujours heureux. Et je suis certaine qu'il a beaucoup d'affection pour moi.

Neena leva les yeux au ciel.

— Mais il ne parle pas un mot d'anglais. Vous ne pourrez jamais avoir une vraie conversation tous les deux, ça demeurera superficiel.

— C'est... eh bien, c'est vrai. Mais il est très attentionné et il sera toujours bon avec moi. Erik dit qu'il pourra apprendre, mais que ça prendra du temps. Depuis qu'il est membre de l'Élite, il étudie tous les soirs jusqu'à minuit. De mon côté, je vais assister à ma première leçon de finnois dans un instant. On peut y mettre du nôtre tous les deux et Erik pourrait rester avec nous jusqu'à ce qu'on soit capable de se comprendre.

— C'est injuste d'imposer ça à Erik, objecta Lady Brice. Il a une famille et un travail. Il n'a pas signé pour être coincé au palais pendant les cinq prochaines années. Et s'il veut se marier ?

J'eus envie de lui rétorquer qu'elle se trompait... mais j'en étais incapable. Erik ne savait pas combien de temps durerait la Sélection quand il avait accepté, mais il n'imaginait certainement pas qu'il devrait rester au château jusqu'à ce qu'Henri parle parfaitement anglais. Ce serait cruel de lui demander une chose pareille.

— Il restera. J'en suis sûre, fut tout ce que je trouvai à répondre.

Il y eut un silence après ça, comme si Lady Brice hésitait à me contredire. Elle se contenta finalement de soupirer.

— Qui reste-t-il ? Ean ? demanda-t-elle.

— C'est plus compliqué. Mais, faites-moi confiance, il est important.

Neena plissa les yeux.

— Mais alors... ils ont tous leurs chances ?

— J'en ai bien peur, soupirai-je. Est-ce que ça veut dire que je les ai bien choisis ou au contraire pas du tout ?

Lady Brice éclata de rire.

— Vous avez fait de bons choix. Vraiment. Je ne comprends pas forcément ce que vous trouvez à Ean, ni comment vous comptez vous y prendre avec Henri, mais ils ont tous leurs qualités. Ce qu'il faut faire à ce stade de la compétition, c'est accélérer leur formation et commencer à les dresser réellement pour le trône. Je suis certaine que ça en fera sortir certains du lot.

— Dresser ? Ce mot est un peu fort, non ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais...

Lady Brice ne put achever sa phrase ; grand-mère venait de faire irruption dans la pièce sans crier gare.

— Vous devez absolument demander la permission avant, lui expliqua un garde à mi-voix.

Elle se dirigea vers moi sans daigner lui répondre.

— Ma fille, il faut que je m'en aille.

— Déjà ? répliquai-je en la serrant dans mes bras.

— Je ne peux jamais rester trop longtemps. Ta mère a beau se remettre d'un infarctus, elle a l'audace de me donner des ordres. Je sais bien que c'est la reine, concéda-t-elle en levant les mains en signe de reddition, mais je suis sa mère et ça vaut toutes les reines du monde.

Je pouffai.

— Je saurai m'en souvenir.

— Tu as intérêt, répondit-elle en me frottant la joue. Et si tu permets ma franchise, trouve-toi un mari le plus vite possible. Je ne rajeunis pas et j’aimerais bien avoir un arrière-petit-enfant avant de mourir. (Elle posa les yeux sur mon ventre en agitant le doigt.) Ne me déçois pas.

— D’accooord, grand-mère. On a du travail. Bon retour et appelle-nous pour nous dire que tu es bien arrivée.

— Pas de problème, ma puce. Pas de problème.

Je restai silencieuse un moment, savourant la folie de ma grand-mère.

Neena se pencha vers moi.

— D’après vous, lequel de vos cinq prétendants a le plus envie d’être père ? On ajoute ça sur la liste ?

J’eus beau lui jeter mon regard le plus meurtrier, son amusement ne diminua pas pour autant.

— Dois-je te rappeler que je peux convoquer un peloton d’exécution quand bon me semble ?

— Peut-être, mais moi j’ai votre grand-mère de mon côté, alors je n’ai aucun souci à me faire.

Je m’avachis dans mon fauteuil en réfléchissant à l’absurdité de la chose.

— Neena, c’est triste, mais je pense que tu as raison.

— Ne le prenez pas mal. Elle essaie de bien faire.

— Je vais tâcher de m’en souvenir. On a fini pour l’instant ? Il est l’heure pour moi d’aller apprendre des rudiments de finnois.

— Désolée, désolée, désolée ! m’exclamai-je en entrant à la volée dans la bibliothèque. (Les garçons m’acclamèrent tandis que je gagnais rapidement le siège vide à une table autour de laquelle étaient assis Henri, Hale et Ean.) L’appel du devoir...

Erik gloussa en déposant une petite liasse de feuillets devant moi.

— Vous êtes tout excusée. Ne vous inquiétez pas. Nous n’avons pas beaucoup avancé. Jetez un coup d’œil à la première page ; Henri vous aidera pour la prononciation pendant que je vérifie comment s’en sortent les autres. On passera à la suite après.

— D’accord.

Je saisis la feuille – une photocopie des notes manuscrites d’Erik avec des dessins dans la marge – et esquissai un sourire. Pour première tâche de la journée on devait apprendre à compter jusqu’à douze afin de pouvoir dire l’heure. Je me sentis aussitôt embarrassée : il n’y avait pas assez de voyelles dans les mots et celles qui avaient pris la peine de se montrer n’étaient pas au bon endroit.

— Bon, commentai-je en regardant le premier mot : *yksi*. *Yucksey* ?

Henri pouffa et secoua la tête.

— Ça se dire *yoo-ksi*.

— *Yooksi* ?

— Oui ! Allez, allez ! m’encouragea-t-il, et même si ma prononciation était loin d’être parfaite, c’était plutôt sympa d’avoir mon *cheerleader* personnel. Ça se dire *kahk-si*.

— *Kahk-si... kaksi*.

— Bien, bien. Ça est *kolme*.

— *Coolmay*, essayai-je.

— Euh, répondit-il en s'efforçant de rester positif. *Kohl-may*.

J'essayai de nouveau, mais je me rendais bien compte que ce n'était pas ça. J'étais mise à mal par le chiffre trois. Toujours courtois, Henri se pencha vers moi, prêt à me laisser tout le temps nécessaire.

— Ça se dire *o*. *Kohl-may*.

— *Ou*. *Ou*, l'imitai-je de mon mieux.

Il leva les mains et posa délicatement les doigts sur mes joues pour changer la forme de ma bouche. Ça me chatouilla et je souris, incapable de répéter le son qu'il avait émis. Mais il ne me lâcha pas pour autant. Au bout d'un moment, toute trace d'humour déserta ses prunelles et je reconnus son regard. Je l'avais déjà vu dans la cuisine lorsqu'il avait transformé sa chemise en tablier pour moi.

Ce regard était si captivant que j'en oubliai les autres personnes présentes dans la pièce.

Jusqu'à ce qu'Erik fasse tomber un livre sur l'autre bureau.

— Excellent, dit-il et je m'éloignai d'Henri à la hâte en priant que personne n'ait remarqué ce qui avait failli se produire.

— On dirait bien que tout le monde s'en sort très bien avec les chiffres, alors on va commencer à les utiliser dans des phrases. Regardez le tableau : j'ai écrit un exemple. Mais, comme je suis certain que vous le savez tous à présent, la prononciation est compliquée.

Les garçons éclatèrent de rire : je devinai qu'ils avaient eu autant de mal que moi avec les chiffres... et qu'ils étaient si concentrés qu'ils n'avaient pas remarqué mon baiser avorté. Je reportai mon attention sur le tableau en m'évertuant à comprendre les mots qui y étaient écrits au lieu de penser à la proximité d'Henri.

# 12.

Le premier moment de liberté que j'eus ce jour-là fut le déjeuner et je savais que je devais l'utiliser pour contrôler les dégâts. Tandis que tout le monde se dirigeait vers la salle à manger après notre leçon de finnois, je revins à mon bureau et sortis la carte de Marid du tiroir supérieur. Le papier était luxueux. Je me demandai ce que pouvait bien faire sa famille pour qu'il puisse se permettre une carte de visite aussi chère. Quel que soit le chemin qu'ils avaient emprunté, ils devaient être riches.

Je composai le numéro en espérant qu'il ne décrocherait pas.

— Allô ?

— Euh... Marid ?

— C'est vous, Eadlyn ?

— Oui. (Je gigotai en rajustant ma tenue même s'il ne pouvait pas me voir.) Je ne vous dérange pas ?

— Absolument pas. En quoi puis-je vous être utile, Votre Altesse ?

— J'ai lu certaines spéculations sur notre compte dans les journaux l'autre jour.

— Oh. Oui. Je suis désolé. Vous savez comment les journalistes ont le chic pour sortir les paroles de leur contexte.

— Tout à fait, m'exclamai-je un peu trop fort. Et je voudrais vous présenter mes excuses. Je sais à quel point ça peut représenter un bouleversement de voir sa vie mêlée à la mienne et je suis désolée de vous avoir imposé ça.

— Bah, laissez-les parler, rétorqua-t-il en riant. Ce n'est vraiment pas la peine de vous excuser. Mais tant que je vous tiens, je voudrais vous parler d'une idée qui m'est venue.

— Bien sûr.

— Je sais que vous êtes préoccupée par les violences post-castes et je me disais que ce ne serait pas mal de faire quelque chose inspiré d'une séance de conseil municipal.

— C'est-à-dire ?

— Vous pourriez inviter une poignée de personnes d'horizons variés à venir au palais discuter avec

vous. Ce serait une chance unique d'entendre vos sujets et, si vous conviez aussi la presse, ça pourrait être aussi une formidable occasion de montrer aux gens que le gouvernement est à l'écoute de son peuple.

J'en restai sidérée.

— C'est une excellente idée !

— Je peux m'occuper de tout organiser si vous le souhaitez. Je suis en relation avec quelques familles qui étaient des Huit et avec d'autres qui ont eu beaucoup de mal à se voir dépossédées de leur statut de Deux. On devrait peut-être partir sur une dizaine de personnes, histoire que ça ne fasse pas trop pour vous ?

— Marid, tout ça est parfait. Je vais demander à ma demoiselle d'honneur de se mettre en contact avec vous. Elle s'appelle Neena Hallensway et elle est aussi organisée que vous semblez l'être. Elle gère mon emploi du temps, vous verrez avec elle pour convenir d'une date.

— Parfait. J'attends son coup de fil.

Le silence s'installa et je ne savais pas trop comment le briser.

— Merci, finis-je par dire. Je dois plus que jamais prouver à mon peuple que je m'intéresse à lui. Je veux qu'il sache que dans quelques années je serai autant à même de le gouverner que mon père.

— Que quiconque puisse en douter me paraît incompréhensible.

Je souris, ravie d'avoir ajouté une personne de plus à mon arsenal.

— Désolée, mais je dois vous laisser.

— Je comprends parfaitement. Au revoir.

— Au revoir.

Je raccrochai avec un soupir de soulagement. Ça s'était mieux passé que je ne le craignais. Les paroles de Marid résonnaient encore à mes oreilles. *Laissez-les parler*. Ils ne pourraient jamais s'en empêcher. Mais avec un peu de chance, ils auraient bientôt des choses positives à raconter.

# 13.

— Attendez, dans quel sens ils bougent ceux-là, déjà ? demanda Hale tout en déposant deux petits-fours dans son assiette.

— Les fous se déplacent en diagonale. Je ne ferais pas ça si j'étais vous, mais c'est votre enterrement après tout.

Il éclata de rire.

— D'accord. Et les petits châteaux ?

— En ligne droite, de gauche à droite ou d'avant en arrière.

Il bougea sa tour, me prenant un nouveau pion.

— Je dois avouer que je n'aurais jamais cru que vous étiez fan d'échecs.

— Je ne le suis pas vraiment. Ahren avait une obsession pour ce jeu et il m'a obligée à y jouer tous les jours pendant des mois. Puis il est tombé amoureux de Camille et il cessé de jouer pour lui écrire.

Je déplaçai mon fou et pris son cavalier.

— Rhaaa, je n'ai rien vu venir, gémit-il entre deux bouchées. J'avais envie de vous parler d'Ahren, tout en ayant peur que ce ne soit trop tôt.

Je haussai les épaules, prête à changer de sujet, mais je me rappelai que si je voulais être heureuse, je devais laisser quelqu'un franchir mes remparts. Je dis donc la vérité en soupirant.

— Il me manque. C'est comme si j'avais grandi avec un meilleur ami en permanence à mes côtés, sauf que maintenant il n'est plus là. J'ai des amis, comme ma demoiselle d'honneur, Neena. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais proche d'elle avant qu'Ahren ne parte. Mais ça m'effraie. Et si je deviens aussi proche d'elle que d'Ahren, que je lui confie tout, qu'il se passe quelque chose et qu'elle soit obligée de partir ?

Hale hochait la tête en m'écoutant et je devinais qu'il réprimait un sourire.

— Ce n'est pas drôle ! protestai-je en lui lançant un de ses pions perdus.

Il éclata de rire en esquivant la pièce.

— Non, ce n'est pas pour ça que je souris. C'est juste que... la dernière fois que nous avons eu de

genre de conversation, vous avez fui. Rassurez-moi, vous ne portez pas de baskets sous votre robe ?

— Non, je n'en avais pas de suffisamment assorties, plaisantai-je à mon tour. Non, vraiment, j'aurais dû vous faire confiance ce soir-là et je le fais à présent. Je suis désolée d'être lente. M'ouvrir aux gens n'est pas ma plus grande qualité.

— On a le temps. Je suis du genre patient.

Je ne pouvais plus le regarder dans les yeux, alors je décidai de me concentrer sur l'échiquier et sur ses mains.

— Quant à vos sentiments pour Neena, poursuivit Hale, même si elle devait vous quitter, elle resterait votre amie, de la même manière qu'Ahren reste votre frère. Vous devrez peut-être vous investir davantage pour ne pas les perdre de vue, mais si vous les aimez autant que vous le dites, ça en vaudra le coup.

— Je sais que vous avez raison, admis-je, mais ça n'en rend pas les choses plus faciles. C'est compliqué pour moi de me faire des amis, puisque je ne sors jamais. Je dois donc garder ceux que j'ai.

Hale gloussa et je ne vis pas ce qu'il faisait sur l'échiquier.

— Je tiens à vous dire que même si vous ne me choisissez pas, je serai votre ami pour la vie. Je prendrai un avion pour Angeles sans hésiter si vous avez besoin de moi.

— « Quelque chose tous les jours », le citai-je en souriant.

— Tous les jours, acquiesça-t-il.

— J'avais vraiment besoin d'entendre ça. Merci. (Je me redressai et me mis à planifier mon prochain coup.) Et vous ? Qui est votre meilleur ami ?

— C'est amusant, on m'a posé la question il y a quelques semaines, juste après le départ de Burke. Ma meilleure amie est une fille et ils pensaient que j'écrivais à ma « petite amie restée à la maison ». Laissez-moi vous dire que j'ai trouvé ça humiliant de lui demander d'expliquer à un garde par téléphone que nous n'étions jamais au grand jamais sortis ensemble.

Je me mordis la lèvre, ravie qu'il trouve ça amusant.

— Je suis désolée.

— C'est pas grave. Carrie a trouvé ça drôle.

— Tant mieux. (Je m'éclaircis la voix.) Mais maintenant, j'ai envie de vous demander si vous avez déjà eu des sentiments pour elle.

— Non ! s'exclama-t-il en frissonnant presque. Carrie est comme une sœur pour moi. L'idée même de l'embrasser est bizarre.

Je levai les mains, étonnée par la virulence de sa réaction.

— D'accord. Je n'ai aucun souci à me faire à cause d'elle. Message reçu cinq sur cinq.

— Excusez-moi. (Sur son visage, le dégoût laissa la place à un sourire timide.) C'est juste qu'on m'a posé la question un million de fois. D'autres amis, nos parents... on dirait que tout le monde veut qu'on se mette ensemble, alors qu'il n'est pas question de ça entre nous.

— Je comprends. J'ai parfois l'impression que tout le monde veut que je choisisse Kile, tout ça parce qu'on a grandi ensemble. Comme si ça suffisait à garantir qu'on va tomber amoureux.

— La grande différence, c'est que vous avez des sentiments pour Kile. Ça crève les yeux, affirma-t-il en jouant avec un pion.

Je détournai le regard.

— Je n'aurais pas dû parler de ça, je suis désolée.

— Y a pas de mal. Je pense que la seule façon pour vous de ne pas devenir folle est de vous rappeler que c'est vous qui tenez les rênes et qui décidez des places que nous occupons. Nous, nous ne pouvons qu'être nous-mêmes.

— Quelle est votre place, d'après vous ?

Il m'adressa un petit sourire.

— Je ne sais pas. Quelque part en milieu de peloton ?

Je secouai la tête.

— Vous vous en sortez mieux que ça.

— Ah bon ?

— Oui.

Son sourire s'estompa.

— C'est à la fois une nouvelle géniale, mais un peu effrayante aussi. Si je gagne, je gagne aussi un tas de responsabilités.

J'acquiesçai.

— Des tonnes, même.

— Je suppose que j'ai toujours gardé ça en tête. Mais depuis que vous avez pris la place de votre père, c'est devenu... accablant.

Je le dévisageai, persuadée que quelque chose m'échappait.

— Vous n'essayez pas de vous défiler, par hasard ?

— Non, répondit-il en faisant rouler le pion sur la paume de sa main. Je me rends juste compte de l'énormité de la tâche. Je suis certain que votre mère est passée par là elle aussi.

Son ton était étonnamment cassant et sa frustration semblait plus profonde que celle dont il avait fait preuve en mentionnant Carrie. Je repris en tâchant de conserver un ton égal et il évita soigneusement mon regard.

— J'ai raté quelque chose ? Vous avez toujours fait preuve d'un tel enthousiasme, au point que je me suis demandé plusieurs fois si vous étiez sain d'esprit. Pourquoi cette frousse soudaine ?

— Je n'ai jamais dit que j'avais la frousse, protesta-t-il. Je me contente de formuler une inquiétude. Vous faites tout le temps ça. En quoi est-ce différent ?

Il avait beau avoir raison, je sentais bien que j'avais touché une corde sensible. Et après m'être donné tout ce mal pour m'ouvrir à lui, je ne comprenais pas pourquoi il se refermait comme une huître. Même si je ne le pensais pas du genre à me tester pour le plaisir, je ne pus m'empêcher de me demander s'il testait les bornes de ma patience.

Je serrai et desserrai les poings sous la table en me rappelant que j'avais confiance en lui.

— Nous devrions peut-être changer de sujet, suggérai-je.

— D'accord.

Mais seul le silence s'ensuivit.

# 14.

Le petit salon était prêt à accueillir nos invités. Deux rangées de chaises étaient disposées comme dans un stade, me rappelant la façon dont les prétendants s'asseyaient pendant le *Bulletin*. J'avais fait apporter à boire et à manger, mis en place un service de sécurité à la porte et les caméras circulaient.

Les membres de l'Élite étaient assis contre le mur derrière l'équipe de production, et ils avaient l'air très excités à l'idée d'assister à une partie de mon travail. J'appréciai de voir que Kile et Erik (même si ce dernier le faisait certainement pour le bénéfice d'Henri) avaient pris de quoi prendre des notes. Ils étaient là dans l'intention de travailler.

— Vous êtes ravissante, déclara Marid, certainement en remarquant que je tirais sur mon col.

— Je souhaitais avoir l'air professionnelle, sans être trop guindée.

— Et vous y êtes parvenue. Calmez-vous. Ils ne sont pas là pour vous agresser, mais pour vous parler. Vous n'avez qu'à les écouter.

J'acquiesçai.

— Écoutez. Je peux le faire. (Je pris une profonde inspiration. Il s'agissait d'une grande première pour moi et j'étais partagée entre l'étourdissement et l'effroi.) D'où sortent ces gens ? Ce sont vos amis ?

— Pas exactement. Quelques-uns ont assisté à des émissions radiophoniques auxquelles j'ai participé et les autres m'ont été recommandés. C'est un bon mélange de statuts sociaux et économiques, ce qui devrait permettre une discussion équilibrée.

Je réfléchis. C'était censé n'être que ça : une discussion. Je verrais les visages qui vivaient dans notre pays et j'entendrais leurs voix. Ce n'était pas une véritable foule, seulement une poignée de personnes.

— Ça va bien se passer, je vous le promets, affirma-t-il, rassurant.

— D'accord.

Je me rappelai que c'était une parfaitement bonne idée et nos invités commencèrent alors à franchir la porte.

Je m'avançai pour serrer la main d'une femme qui avait l'air d'avoir passé plus de temps à se

coiffer que moi, et de son mari, qui, quoique séduisant, aurait pu assommer quelqu'un avec la quantité de parfum dont il s'était aspergé.

— Votre Altesse, salua la femme en faisant la révérence. Je m'appelle Sharron Spinner et voici mon mari, Don. (Il s'inclina à son tour.) Nous sommes tellement heureux d'être ici. C'est formidable que le palais prenne le temps d'écouter son peuple.

J'approuvai.

— Il était grand temps. Servez-vous à boire, je vous en prie et faites comme chez vous. Les journalistes vous intervieweront peut-être pendant que tout le monde s'installe, mais vous n'êtes pas obligés de leur répondre si vous n'en avez pas envie.

Sharron tapota le coin de sa bouche pour vérifier que son rouge à lèvres n'avait pas bougé.

— Non, ça ne nous dérange pas du tout. Suis-moi, chéri.

Je me retins de lever les yeux au ciel. Les Spinner me semblaient un peu trop pressés d'être sous les feux des projecteurs.

Après les Spinner, j'accueillis les Barns et les Palter. Une femme arriva seule, Bree Marksman, suivie par deux jeunes gens, Joel et Blake, qui s'étaient rencontrés dans le hall et se parlaient déjà comme de vieux amis. Pour finir, un jeune couple, les Shell, fit son entrée. Ils donnaient l'impression d'avoir voulu s'habiller le mieux possible, hélas sans succès.

— Brenton et Ally, c'est ça ? demandai-je en les invitant à me suivre d'un geste de la main.

— Oui, Votre Altesse. Merci infiniment de nous recevoir. (Brenton sourit, à la fois reconnaissant et timide.) Est-ce que ça veut dire que nous allons pouvoir déménager à présent ?

Je me figeai sur place et pivotai pour leur faire face. Ally déglutit, manifestement désireuse de ne pas se faire de faux espoirs.

— Déménager ?

— Oui. À Zuni, nous essayons de déménager depuis un bail.

— Le quartier n'est pas sûr, ajouta Ally à voix basse.

— On aimerait bien avoir des enfants. Mais le prix des appartements ne cesse d'augmenter.

— Nos amis Nic et Ellen ont déménagé sans problème, poursuivit Ally.

— Mais quand on a voulu les imiter, les loyers avaient doublé.

— Les propriétaires ont dit que nos amis s'étaient trompés dans le prix qu'ils nous avaient donné mais... bon, je ne veux accuser personne, mais Nic était né Trois alors que nous serions des Cinq tous les deux.

— On veut juste vivre dans un quartier sûr, soupira Brenton. Même si vous ne pouvez rien y faire, on se disait que le fait de vous rencontrer allait peut-être arranger les choses.

— Votre Altesse, intervint la réalisatrice, je suis navrée de vous interrompre, mais nous allons commencer.

Elle guida les Shell vers leurs sièges et je m'assis en face de tout le monde, hésitante quant à la façon de débiter.

Je partis d'un petit rire, histoire de briser la glace.

— Puisque c'est une première pour tout le monde, nous n'avons pas vraiment de protocole particulier à suivre. Est-ce que l'un d'entre vous a une question ?

L'un des deux jeunes gens – Blake – leva la main et les caméras se pointèrent sur lui.

— Oui, Blake ?

— Quand est-ce que le roi sera de retour ?

Par cette simple question, je devenais insignifiante.

— Je ne sais pas. Tout dépendra de la durée de la convalescence de la reine.

— Mais il va revenir, n'est-ce pas ?

Je m'obligeai à sourire.

— Si, pour une raison ou une autre, il ne reprenait pas ses fonctions, le royaume serait gouverné quand même. J'ai toujours été l'héritière du trône et je poursuis les mêmes idéaux que mon père. Son plus grand objectif était de détruire le système des castes et maintenant qu'il est atteint, je vais œuvrer pour effacer les frontières qu'elles ont laissées dans leur sillage.

Je jetai un coup d'œil en direction de Marid, qui leva les deux pouces dans ma direction.

— Mais c'est bien là le problème, intervint Andrew Barns. Le gouvernement n'a rien fait pour aider ceux dont les parents étaient des Cinq, des Six, voire plus bas.

— Nous ne savions pas ce qui serait efficace. C'est pour ça que vous êtes là ce soir. Nous voulons écouter vos doléances.

Je croisai les mains sur mes genoux en espérant avoir la mine assurée.

— Est-ce que les monarques écoutent vraiment leurs sujets ? demanda Bree. Avez-vous pensé à donner le gouvernement au peuple ? Ne pensez-vous pas qu'on s'y prendrait mieux que vous ?

— Eh bien...

Sharron m'interrompit en se tournant vers Bree.

— Ma chérie, vous êtes à peine capable de vous habiller toute seule. Comment voudriez-vous gouverner un pays ?

— Donnez-moi le droit de vote ! s'exclama Bree. Ça changerait tout.

M. Palter – Jamal – se pencha en avant sur son siège.

— Vous êtes trop jeune, dit-il en s'alliant contre Bree. Je veux voir du changement. J'ai connu les castes. J'étais un Trois et j'ai beaucoup perdu. Vous autres les jeunes, vous ne savez même pas de quoi vous parlez.

L'autre jeune homme seul se leva, furieux.

— Ce n'est pas parce que je suis jeune que je ne suis pas au courant, ou que je ne connais pas des gens qui galèrent. Je veux que ce pays soit meilleur pour tout le monde, pas seulement pour moi.

On n'avait pas commencé depuis plus de cinq minutes que la discussion tournait déjà au concert d'aboiements. Ma présence ne changeait rien à l'affaire. Tout le monde parlait *de* moi mais personne ne me parlait *à* moi.

Je me doutais que réunir des gens aux styles de vie si différents favoriserait le débat, mais Marid aurait pu examiner plus soigneusement les candidatures des participants. Peut-être l'avait-il fait,

pendant les gens du panel ne se préoccupaient absolument pas de ma présence. J'avais passé tellement de temps à craindre qu'ils me détestent que je n'avais pas envisagé la possibilité qu'ils me tiennent pour quantité négligeable.

— Et si vous leviez la main pour demander la parole, ai-je suggéré pour essayer de reprendre le contrôle. Je ne peux pas vous écouter si vous parlez tous à la fois.

— Je veux avoir le droit de voter ! hurla Bree, faisant taire tous les autres. (Elle me fusilla du regard.) Vous n'avez aucune idée de ce que sont réellement nos vies. Regardez autour de vous. (Elle désigna d'un geste les tapisseries harmonieusement coordonnées aux peintures, les assiettes en porcelaine et les verres étincelants.) Comment vous faire confiance quand vous êtes à ce point déconnectés de vos sujets ? Vous nous gouvernez sans comprendre ce que ça fait de vivre comme nous.

— Elle a raison, enchérit Suzette Palter. Vous n'avez jamais passé une journée dans la crasse ni à fuir. C'est facile de prendre des décisions pour la vie des gens quand vous ne savez pas ce qu'ils vivent.

Je regardais ces étrangers. J'étais responsable d'eux. Comment était-ce possible ? Comment une seule personne pouvait-elle être certaine que chacun avait tout ce qu'il lui fallait ? C'était impossible. Mais abdiquer ne me semblait pas la solution non plus.

— Je suis désolé, mais je dois arrêter ça, dit Marid en sortant de l'ombre. La princesse est trop courtoise pour vous rappeler qui elle est exactement, mais en tant que son ami, je ne peux pas vous permettre de lui parler ainsi.

Il me rappelait certains de mes précepteurs, qui me toisaient de haut et me faisaient me sentir gênée même quand je ne savais pas pourquoi.

— La princesse Eadlyn n'est pas votre souveraine aujourd'hui, mais elle est destinée au trône. Elle l'a mérité, à travers une longue lignée de tradition et de sacrifice. Vous oubliez qu'alors que vous avez le choix de votre profession, de votre lieu d'habitation et de votre avenir, le sien lui a été assigné à la naissance. Et elle a accepté de porter ce fardeau pour votre intérêt. Lui reprocher sa jeunesse est injuste : nous savons tous que son père n'avait guère plus d'expérience qu'elle lorsqu'il est monté sur le trône. La princesse Eadlyn a étudié sans relâche à ses côtés pendant des années et a déjà expliqué qu'elle envisageait de poursuivre son œuvre. Dites-lui comment procéder.

Bree pencha la tête de côté.

— Je l'ai déjà fait.

— Si vous proposez que nous devenions subitement une démocratie, ça provoquerait plus de chaos dans vos vies que vous ne l'imaginez, insista Marid.

— Mais si vous voulez voter, commençai-je, on peut peut-être envisager d'instaurer un vote local. C'est beaucoup plus facile pour les dirigeants qui sont proches de vous, ceux qui vivent au même endroit que vous, de vous donner ce dont vous avez vraiment besoin.

Bree ne sourit pas, mais la tension dans ses épaules se relâcha d'un cran.

— C'est un début.

— Bien. (Neena prenait des notes à toute allure.) Brenton, à votre arrivée, vous m'avez parlé de logement. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

Après un quart d'heure, le groupe était parvenu à la conclusion que les logements ne devraient pas être refusés à cause d'une profession ou d'une ancienne caste et qu'il faudrait que les loyers soient rendus publics afin de ne pas pouvoir être augmentés pour empêcher certaines personnes de postuler.

— Je ne voudrais pas avoir l'air snob, dit Sharron, mais certains d'entre nous vivons dans des quartiers où nous n'avons pas envie... que d'autres viennent s'installer.

— Raté, commenta l'un des jeunes hommes. C'est ultra snob.

Je soupirai, songeuse.

— Primo, je suppose que si vous habitez un quartier chic, il faut être riche pour venir y vivre. Deuzio, vous présumez que les gens pauvres font de mauvais voisins. Ce que vous avez dit de moi, Suzette, est juste. (Le visage de cette dernière s'illumina en entendant son nom et elle sourit en entendant que je lui donnais raison même si elle ne savait pas encore pourquoi.) Je n'ai jamais vécu en dehors du palais. Mais grâce à la Sélection, des jeunes gens d'horizons divers sont entrés dans ma vie et ils m'ont beaucoup appris. Certains d'entre eux travaillaient pour financer leurs études ou aider leur famille, d'autres essayaient d'apprendre l'anglais pour avoir davantage de chances. Ils possèdent beaucoup moins que moi, mais ils ont enrichi ma vie de manière indicible. Sharron ? l'interpellai-je. Est-ce que ça ne vaut rien, tout ça ?

Elle ne répondit pas.

— Au final, je ne peux obliger personne à traiter ses semblables comme il faut. Mais vous devez savoir que quelles que soient les lois que je fais passer, elles ne serviront à rien si vous ne décidez pas d'être bienveillants envers vos concitoyens.

Marid sourit et je compris que même si je n'avais pas été parfaite, j'avais fait un grand pas en avant. C'était une victoire.

Quand la réunion fut terminée, je faillis m'évanouir à cause du stress. Ces deux heures de conversation m'avaient épuisée comme une semaine complète de travail. Heureusement, les membres de l'Élite semblèrent comprendre que j'étais exténuée et ils quittèrent la pièce après m'avoir saluée poliment. J'aurais bien le temps de discuter avec eux plus tard. Pour l'heure, je voulais juste m'affaler sur un canapé.

Je gémis à l'intention de Marid.

— J'ai comme l'impression qu'ils vont vouloir recommencer, mais il n'en est pas question tant que je ne me suis pas remise de la séance d'aujourd'hui. Ce qui risque de me prendre des années.

Il éclata de rire.

— Vous avez été sensationnelle. Ils ne vous ont pourtant pas facilité la tâche. Mais comme c'était une première, personne ne savait comment se comporter. Si vous réitérez l'expérience, ce sera plus facile pour tout le monde.

— Je l'espère, répondis-je en me frottant les mains. Je ne cesse de penser à Bree. Elle était très passionnée.

— Passionnée. (Il leva les yeux au ciel.) C'est une façon de parler.

— Je suis très sérieuse. Ça avait tellement d'importance pour elle, me lamentai-je en me souvenant

qu'elle avait eu l'air au bord des larmes plusieurs fois. J'ai étudié les sciences politiques toute ma vie. Je connais les républiques, les monarchies constitutionnelles et les démocraties. Je me dis qu'elle a peut-être raison. Peut-être qu'on devrait...

— Je vous arrête tout de suite. Avez-vous déjà oublié son air presque dément, quand elle a cru qu'elle n'allait pas avoir gain de cause ? Vous voulez vraiment que les choix du pays soient entre les mains de quelqu'un comme elle ?

— Elle ne représente qu'une voix parmi des millions.

— Exactement. Et j'ai étudié la politique depuis aussi longtemps que vous et sous des angles plus variés. Croyez-moi, il est beaucoup plus facile de garder ce genre de gouvernement. (Il prit mes mains dans les siennes avec un sourire si assuré que j'en balayai mes doutes.) Et vous êtes très capable. Ne laissez pas un petit groupe de personnes qui ne savent pas clairement verbaliser leurs opinions saper votre confiance.

Je hochai la tête.

— J'ai été un peu secouée, c'est tout.

— Évidemment. C'était un public difficile. Mais vous pouvez les oublier avec une bouteille de vin. Je sais que vous avez d'excellentes caves.

— Pas faux, répondis-je dans un grand sourire.

— Venez, alors. Allons fêter ça. Vous venez de faire quelque chose d'extraordinaire pour votre peuple. Vous avez bien mérité un petit remontant.

# 15.

— Il y a eu quelques couacs, admis-je, mais ça aurait pu être pire.

— Dites à votre fille qu'elle mérite plus d'éloges que ça, insista Marid.

Mes parents sourirent. J'étais ravie de les avoir croisés dans le couloir. Mon père était le plus à même de m'aider à analyser ce que j'avais dit et fait.

— Nous faisons notre maximum, Marid, je peux vous l'assurer.

Mon père sirota une gorgée de vin avant de repousser son verre et de se servir une tasse de thé comme ma mère.

Le médecin avait dit qu'elle pouvait boire de temps en temps, mais elle ne prenait manifestement aucun risque et je n'étais pas surprise de voir papa suivre son exemple.

— Comment va votre mère ? demanda la mienne.

Je devinai à la façon dont elle pinçait les lèvres qu'elle mourait d'envie de poser la question depuis tout à l'heure.

Marid sourit.

— Elle n'arrête pas une seconde. Elle est frustrée, évidemment, de ne pas pouvoir accomplir de plus grandes choses, mais elle s'investit à fond pour prendre soin de ceux qui sont près de nous, à Columbia. Une petite bonne action vaut mieux que pas de bonne action du tout.

— Je suis d'accord, répondit ma mère. Vous voudrez bien lui transmettre que je pense souvent à elle ?

Elle jeta un coup d'œil à la dérobée en direction de mon père, qui demeura impassible, Marid, lui, semblait content.

— Je n'y manquerai pas. Et je peux vous assurer que le sentiment est réciproque.

La conversation connut une accalmie momentanée et tout le monde se concentra sur son verre pendant un instant. C'est mon père qui finit par rompre le silence.

— On dirait bien qu'un couple était assez virulent. Comment s'appelait la femme, déjà ?

Marid et moi répondîmes en chœur :

— Sharron.

— Elle avait une idée derrière la tête en venant ici.

— C'était le cas pour tous, répliquai-je. Mais n'était-ce pas le but de la manœuvre ? Tout le monde a certainement une idée précise de ce qu'il lui faudrait pour améliorer son quotidien. Le plus ennuyeux, ce n'est pas ça, mais la façon dont ils ont essayé d'obtenir ce qu'ils voulaient.

Ma mère hocha la tête.

— Il doit bien y avoir un moyen d'obtenir le même résultat sans querelle. Ça ralentit tout.

— D'une certaine manière. Mais ça ajoute aussi quelque chose à la discussion, argumenta Marid. Une fois qu'on leur a rappelé à qui ils avaient affaire, la conversation a gagné en clarté.

— Je pense vraiment que le positif l'a emporté sur le négatif, ajoutai-je.

Mon père avait les yeux baissés vers la table.

— Papa ? Tu ne crois pas ?

Il leva la tête en souriant.

— Si, ma chérie, je le pense aussi. (Il soupira en se redressant.) Et je vous remercie, Marid. Une telle expérience est un véritable progrès, pas seulement pour nous, pour le pays tout entier. C'était une excellente idée.

— Je transmettrai vos remerciements à mon père. C'est lui qui m'a donné cette idée il y a des années.

Mon père grimaça.

— Alors je vous dois aussi des excuses. (Il pianota sur la table, pensif.) Veuillez dire à vos parents qu'il ne leur est pas nécessaire de rester en exil. Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas d'accord sur les méthodes à employer que...

Marid leva la main.

— N'en dites pas plus, Votre Majesté. Mon père a avoué plus d'une fois qu'il avait dépassé les bornes. Je vais lui demander de vous appeler le plus vite possible.

Papa sourit.

— Bonne idée.

— Elle me plaît aussi, enchérit maman.

— Et vous êtes le bienvenu aussi souvent que vous le souhaitez, complétai-je. Surtout si vous avez d'autres idées sur la façon de se rapprocher du peuple.

Le visage de Marid était triomphant.

— Oh, j'en ai plein.

Le lendemain matin, j'étais presque la première au bureau, devançant tout le monde sauf le général Leger qui fourrageait avec brusquerie dans les tiroirs du bureau de mon père.

— Général ? apostrophai-je pour annoncer ma présence.

Il s'inclina sèchement avant de retourner à ses fouilles.

— Désolé. Votre père a cassé ses lunettes et il m'a dit qu'il en avait une autre paire ici. Mais je ne

les trouve pas.

Son ton était bourru et il ferma violemment le tiroir avant de pivoter pour chercher sur l'étagère derrière lui.

— Général Leger ?

— Il a affirmé qu'elles étaient là. Est-ce qu'elles sont sous mes yeux et que je ne les vois pas ?

— Monsieur ?

— Je n'avais qu'une chose à faire. Je ne suis même pas capable de trouver une paire de lunettes.

— Général ?

— Oui ? répliqua-t-il sans me regarder.

— Est-ce que tout va bien ?

— Bien sûr.

Il continua ses recherches, ne s'interrompant que lorsque je posai une main légère sur son épaule.

— Vous ne mentiriez pas à mon père. S'il vous plaît, ne me mentez pas non plus.

Il cessa de s'agiter et me dévisagea, perplexe.

— Quand est-ce que vous êtes devenue si grande ? demanda-t-il. Et si éloquente ? J'ai l'impression que c'était hier que votre mère venait nous chercher en courant pour qu'on assiste à vos premiers pas. (Il esquissa un faible sourire.) Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais Ahren a failli marcher avant vous. Même petite, il n'était pas question de laisser les autres gagner.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Est-ce que tout va bien ?

Il hocha la tête.

— Ça ira. Je n'ai jamais su accepter la défaite, même quand elle était positive. Lucy prend tout ça mieux que moi, mais guère plus. (Il plissa les yeux.) Je suppose que vous savez de quoi je parle.

Je lâchai un soupir.

— Oui. Mais à peine. Je suis gênée d'admettre que j'ai été si concentrée sur moi-même que je ne me suis pas rendu compte de votre lutte. J'aurais dû être plus sensible.

— Ne vous flagellez pas. Nous ne vivons pas au château et le fait que nous n'ayons pas d'enfants n'est pas quelque chose dont nous parlons aisément. De toute façon, personne ne peut rien pour nous.

— Rien du tout ?

— Comme je vous l'ai dit, nous acceptons la défaite. Au départ, nous pensions que nous avions beaucoup de temps devant nous, puis quand nous avons tenté des procédures, elles ont toutes échoué. Lucy n'en peut plus. (Il s'interrompit et déglutit avant de sourire faiblement.) J'espère que je me suis bien comporté avec vous. En tant que militaire et en tant qu'ami. Vous êtes ce qui se rapproche le plus d'une fille pour moi, et ça a de l'importance.

Les larmes menacèrent de jaillir ; je l'avais appelé mon « parent de secours » il n'y avait pas si longtemps.

— Vous avez été très bon pour moi. Vraiment. Et pas que pour moi, d'ailleurs. Pour tous les enfants de ce château.

Il fronça les sourcils.

— M. Woodwork s'est cassé la jambe au moment où Kile était en âge d'apprendre à faire du vélo. Je me souviens de vous en train de courir derrière lui sur le gravillon devant l'entrée du palais jusqu'à ce qu'il comprenne comment garder l'équilibre.

Le général Leger acquiesça, un fantôme de sourire aux lèvres.

— C'est vrai. J'ai fait ça.

— Et mes parents étaient en Nouvelle-Asie quand Kaden a perdu sa première dent, pas vrai ? Mlle Lucy l'a aidé à l'arracher. Et elle a expliqué à Josie comment mettre de l'eye-liner. Vous ne vous souvenez pas que Josie s'en est vantée pendant des semaines ?

— Je me souviens surtout de Marlee lui disant de l'ôter, répondit-il, plus gai.

— Et vous avez appris à Ahren et à Kaden à se battre à l'épée. Kaden a suggéré un duel récemment et je me suis dit qu'il aurait gagné haut la main grâce à vous.

Le général me dévisagea.

— Ces souvenirs me sont chers. Je vous défendrai tous jusqu'à mon dernier souffle. Même si je n'étais pas payé pour le faire.

Je pouffai.

— Je sais. C'est pour ça que je ne confierais ma vie à personne d'autre. (Je pris sa main dans la mienne.) Accordez-vous une journée de congé. Personne ne nous envahira aujourd'hui et si ça arrive, je vous passerai un coup de fil, ajoutai-je rapidement en voyant qu'il s'appêtait à protester. Allez donc rejoindre Mlle Lucy. Rappelez-lui tout ce que vous avez fait de bien l'un pour l'autre et tout ce que vous avez fait pour nous. Je sais bien que ça ne remplace rien, mais faites-le quand même.

— Je n'ai pas trouvé les lunettes de votre père.

— Je suis certaine qu'il les a laissées dans le petit salon. Je vais m'en occuper. Allez.

Il me serra la main une dernière fois avant de la lâcher et de s'incliner.

— Oui, Votre Altesse.

Je le regardai s'éloigner, adossée au bureau, en pensant à leur vie, à Mlle Lucy et lui. Ils avaient affronté la tristesse et la déception et il était pourtant là tous les matins, prêt à servir. Pareil pour sa femme. C'était étrange de les comparer à mes parents, dont la vie s'était déroulée sans accroc.

J'étais entourée d'exemples qui prouvaient que l'amour, le vrai, pouvait vous permettre d'affronter la vie, que ce soit une immense déception ou le poids d'un royaume. Je dressai mentalement la liste de mes prétendants, à la fois curieuse et effrayée. La gentillesse de Kile, l'enthousiasme de Fox, la joie d'Henri... toutes ces qualités m'attiraient. Mais dissimulaient-elles quelque chose de beau et de durable ?

Je ne le savais toujours pas.

Je balayai ces pensées et me dirigeai vers le petit salon. Comme je l'avais prédit, les lunettes de mon père étaient posées, à l'envers et les branches dépliées, sur une pile de livres. Je les apportai dans sa chambre, réfléchissant toujours à mon avenir. Pour éviter de réveiller ma mère – au cas où elle dormirait encore –, je frappai à la porte de son bureau personnel.

— Oui ? dit-il.

J'entrai et le trouvai assis à son bureau, les yeux plissés devant un tas de paperasse.

— Mon petit doigt m'a dit qu'il te manquait quelque chose, annonçai-je en agitant ses lunettes entre mes doigts.

— Ah ! Tu me sauves la vie. Où est Aspen ? demanda-t-il en me prenant les lunettes des mains avec enthousiasme avant de les chausser.

— Je lui ai donné une journée de congé. Il n'était pas très en forme.

Mon père leva brusquement la tête.

— Ah bon ? Je n'ai rien remarqué.

— Oui. C'est une mauvaise journée pour lui – et pour sa femme aussi, je pense.

Il sembla soudain comprendre.

— Je me sens très mal de ne rien avoir dit.

Il se rencogna dans son fauteuil en se frottant les tempes.

— Tu as dormi ? demandai-je en jouant avec un presse-papiers.

Il sourit.

— J'essaie, ma chérie, je te le jure. Mais si ta mère ne fait ne serait-ce qu'un faible bruit, je me réveille en sursaut et je me retrouve à la regarder dormir pendant une heure avant d'être suffisamment rassuré pour me rendormir. Cet infarctus nous a vraiment pris au dépourvu. J'ai toujours cru que ce serait à moi qu'il arriverait quelque chose en premier.

Je hochai la tête. Combien de fois m'étais-je surprise à l'observer ces derniers temps, en me demandant s'il allait bien ? Mais ma mère ? Elle nous avait tous pris de court.

— Ta mère ne cesse de répéter qu'elle veut participer au *Bulletin* demain, pour montrer que les choses reprennent leur cours normal. Comme si, puisqu'elle peut faire ça, je devrais reprendre le travail. Mais je sais que dès l'instant où je recommencerai à travailler, elle en fera de même. Je ne dis pas que je veux qu'elle reste assise à se tourner les pouces, mais à l'idée qu'elle redevienne la reine vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Je ne sais pas comment le prendre.

Il s'est frotté les yeux et m'a adressé un sourire triste.

— La vérité, c'est que j'ai apprécié de faire une pause. Je n'avais pas conscience de travailler comme un forcené jusqu'à ce que je sois obligé de m'arrêter. (Il leva les yeux vers moi.) Je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois où j'ai pu passer dix heures d'affilée avec ma femme sans être dérangé. Elle a ces jolies pattes-d'oie au coin des yeux.

Je souris.

— Tu es le champion des blagues débiles, papa.

— Que veux-tu ? Je suis un homme plein de talents. Mais c'est presque aussi dur à admettre : le jour où elle redevient reine, je redeviens roi. Et je ne sais pas quand j'aurai une autre semaine comme ça, juste elle et moi.

— Et si elle ne redevenait pas reine ?

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Eh bien...

Je pensais à ça depuis la réunion de la veille. Je ne serais certainement jamais capable d'aider tous mes sujets, mais je pouvais au moins en aider quelques-uns. Cette idée m'enthousiasmait plus que je ne l'aurais cru. Et cela soulagerait également mes parents, ce qui serait en soi une réussite phénoménale. Les mots, cependant, me parurent totalement absurdes quand je les ai prononcés.

— Et si elle n'était plus reine ? Si je le devenais ?

Mon père se figea et me considéra, ahuri.

— Ne le prends pas comme une insulte, bafouillai-je. Tu es parfaitement capable de régner... mais tu as raison. Maman va vouloir reprendre son rôle à temps plein. Si j'étais reine, elle devrait trouver autre chose.

Il écarquilla les yeux, comme s'il n'avait pas envisagé cette éventualité.

— Et si elle n'est plus reine et que tu n'es plus roi, mais cette fois, pas parce qu'elle se remet d'une crise cardiaque, vous pourriez faire plus que rester assis. Vous pourriez voyager, ou un truc du genre.

Il arqua les sourcils, sidéré par cette possibilité.

— On peut faire ça cette semaine. Je peux me faire faire une robe de couronnement, Lady Brice et Neena s'occuperont de l'organisation tandis que le général Leger s'assurera que la sécurité soit optimale. Tu n'aurais à te soucier de rien.

Il déglutit et se détourna.

— S'il te plaît, papa, ce n'est pas une insulte. Je...

Il leva une main et je me tus, interloquée de voir des larmes dans ses yeux quand il pivota vers moi.

— Je ne me sens pas insulté, déclara-t-il d'une voix rauque avant de se racler la gorge. Je suis tellement fier de toi.

Je souris.

— Alors... tu consens à ce que je monte sur le trône ?

— Ça va être difficile, dit-il sur un ton sérieux. Les gens sont mécontents.

— Je sais. Je n'ai pas peur. Enfin, pas trop.

Nous éclatâmes de rire en même temps.

— Tu seras merveilleuse.

Je haussai les épaules.

— Je ne suis pas toi. Et je ne suis absolument pas maman. Mais je peux réussir. J'ai de l'aide et vous serez toujours là à mes côtés. Avec tout ça, je serai peut-être une reine passable.

Il secoua la tête.

— Tu es plus que passable, Eadlyn. Je ne te l'ai peut-être pas assez dit, mais tu es une jeune femme extraordinaire. Brillante, drôle et compétente. Ce sera un grand privilège d'être ton sujet.

Ses paroles étaient si spontanées que je refoulai mes larmes à mon tour. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point son opinion sur moi avait de l'importance jusqu'à cet instant. Je l'aurais dû, cependant, si on pensait à toutes les décisions que j'avais prises sur sa suggestion. Il était essentiel qu'il approuve celles que je prenais seule à présent.

Il inspira profondément.

— D'accord.

Il se leva, contourna son bureau et fit passer sa chevalière de son annulaire à mon index. Ses yeux, plus clairs que jamais, plongèrent dans les miens.

— Elle te va bien.

J'inclinai la tête.

— Comme presque tout.

# 16.

Lorsque ma mère pénétra dans le studio le vendredi soir, l'assemblée l'applaudit à tout rompre. Elle salua de la main en guise de remerciements. Mon père la collait de si près qu'on ne pouvait distinguer la lumière entre eux. Elle boitait légèrement, à cause de l'opération que lui avaient fait subir les médecins pour extraire la veine, mais elle était tellement gracieuse que ça se voyait à peine. Elle avait choisi une robe sans décolleté et je devinai à la façon dont elle portait la main à son cœur qu'elle craignait qu'on aperçoive sa cicatrice.

— Tu es splendide, remarquai-je en les rejoignant, elle et papa, dans l'espoir de la distraire.

— Merci. Toi aussi.

— Comment tu te sens, papa ? lui demandai-je pour tenter de mesurer dans quel état d'esprit il se trouvait.

Il secoua la tête.

— Moitié nerveux, moitié soulagé. Pas à cause de toi – tu t'en sortiras très bien. J'appréhende plutôt la réaction des gens.

Il avait l'air plus reposé. J'étais certaine que voir maman sur son trente et un lui redonnait le moral.

— Moi aussi. Mais nous savions que ce jour se présenterait à un moment ou à un autre. J'aime autant le faire maintenant, au moment où je suis le plus utile.

Ma mère émit un petit soupir, songeuse.

— Enfin loin du feu des projecteurs. Il me tardait de retrouver les coulisses.

— Les gens nous regarderont toujours, ma chère, affirma papa. Ne te laisse pas abattre ce soir. Je serai à tes côtés si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Comme d'habitude, quoi.

Il sourit.

— Comme d'habitude.

— Écoutez, je n'ai pas l'intention de vous mettre à la porte, mais si vous persistez à roucouler tout le temps, je vous expédierai dans un cottage en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « pas en public ».

Ma mère déposa un baiser sur mon front.

— Bonne chance pour ce soir.

Ils gagnèrent leurs sièges tandis que je m’avançais vers les garçons.

— Votre Altesse, m’accueillit Ean en s’inclinant, un sourire plus franc qu’à l’ordinaire aux lèvres.

— Bonsoir, monsieur.

— Comment allez-vous ?

— Bien, je suppose. L’émission va être palpitante.

Il se pencha vers moi.

— J’adore avoir des palpitations, murmura-t-il.

Ean sentait le parfum et le tabac et comme ça faisait un petit moment que nous ne nous étions pas vus, une aura légèrement hypnotique semblait l’entourer.

— J’ai été très occupée ces derniers temps, mais je me demandais si nous ne devrions pas nous voir en tête à tête rapidement tous les deux.

Il haussa les épaules.

— Uniquement si vous en avez envie. Comme je vous l’ai déjà dit, je n’ai pas l’intention d’exiger quoi que ce soit.

— Tout va bien pour vous, donc ?

— Absolument, répondit-il en souriant. Et, comme d’habitude, je suis prêt à vous rendre tous les services que vous voudrez.

Il s’inclina avant de s’éloigner. Il s’assit à côté de Hale, qui lui murmura quelques mots. Ean secoua la tête pour toute réponse. Hale avait l’air troublé et je me rendis compte que nous ne nous étions pas parlé depuis notre entrevue catastrophique. Je n’étais pas certaine d’être prête à renouveler l’expérience.

Je m’approchai néanmoins de mon petit groupe de prétendants.

— C’est formidable de revoir la reine parmi nous, commenta Fox.

— C’est vrai, répliquai-je, rayonnante. Elle va donner des nouvelles de sa santé, nous communiquerons les infos habituelles, puis mon père fera une annonce très importante. Pas d’interviews pour vous ce soir.

— Dieu merci, souffla Kile en s’affalant sur son siège.

— Je comprends, compatis-je. Restez assis et soyez beaux, c’est tout ce qu’on vous demande.

— C’est comme si c’était fait, plaisanta Ean.

J’ignorais qu’il était capable de faire des blagues. Hale éclata de rire et Henri esquissa un sourire, même si je devinai à son expression qu’il n’avait pas compris de quoi il retournait.

Alors que je tournai les talons en secouant la tête, une main légère vint m’effleurer le poignet.

— Excusez-moi, Votre Altesse, dit Erik. Je me demandais si je ne ferais pas mieux d’aller m’asseoir dans le public, puisque aucune question ne sera posée ce soir.

Ses yeux bleus reflétaient la lumière des projecteurs, lumineux et transparents.

— Vous craignez que je vous traîne au milieu de l’estrade si vous ne vous cachez pas ?

— Plus que vous ne le croyez, gloussa-t-il.

— N'ayez pas peur. Vous ne risquez rien. Mais je veux qu'Henri comprenne l'annonce de mon père, alors vous devez rester auprès de lui.

Il hocha la tête.

— Pas de problème. Vous allez bien ? Vous avez l'air à cran.

— Je le suis. Terriblement, avouai-je.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

Je posai la main sur son épaule.

— Croisez les doigts. La soirée promet d'être intéressante.

Je m'assis à côté de ma mère et balayai la petite assemblée du regard. La tenue de Josie me dérouta, une fois de plus. Elle portait tellement de strass qu'on aurait cru qu'elle s'apprêtait à passer à l'antenne. C'était peut-être ce qu'elle espérait.

Le général Leger restait debout d'habitude, mais ce soir-là, il était assis à côté de Mlle Lucy, qui était serrée contre lui. Il tourna la tête pour déposer un baiser tendre à la racine de ses cheveux. Ils ne se regardaient ni ne se parlaient, mais il était évident qu'ils communiquaient en silence, et ils semblaient tous les deux perdus dans l'intensité de l'instant.

J'aurais pu les observer pendant des heures, mais je fus soudain distraite : Kaden agitait furieusement le bras dans ma direction, puis leva les deux pouces lorsqu'il eut capté mon regard.

— S'il est dans cet état à cause de ce qui va suivre, imagine la réaction d'Ahren quand il l'apprendra.

Maman tripota à nouveau son encolure, pour bien mettre en place toutes les couches protectrices.

— C'est sûr, me contentai-je de répondre.

S'il ne pouvait même pas me passer un coup de fil pour me donner de ses nouvelles, je doutais que ce changement l'enchanté.

Les caméras se mirent en route et l'émission débuta.

Maman entama le *Bulletin* en affirmant qu'elle était en voie de guérison.

— Je vais très bien, grâce au talent de nos excellents médecins et aux soins de ma famille, assura-t-elle.

Je savais que c'étaient les seules informations qui intéresseraient les gens avant la grande annonce. Moi-même, j'arrivais à peine à me concentrer sur le budget et les relations internationales ; il y avait peu de chances pour que ça passionne le pays.

Mon père gagna enfin le pupitre dressé au milieu de la scène. Il regarda la caméra bien en face et exhala longuement.

— Cher peuple, commença-t-il, avant de s'arrêter net et de pivoter vers maman et moi.

Je pris la main de ma mère dans la mienne. J'avais peur qu'il ne change d'avis. Même si j'étais effrayée à l'idée de prendre sa place, reculer maintenant serait une défaite.

Il nous dévisagea un instant, puis un lent sourire vint étirer ses lèvres. Il se retourna vers les caméras.

— Mon peuple bien-aimé, ce soir, je vous demande votre indulgence. En vingt ans de règne, j'ai fait

de mon mieux pour mettre fin aux conflits qui menaçaient notre paix depuis si longtemps. Nous avons signé de nouvelles alliances, nous sommes débarrassés de pratiques sociales archaïques et nous avons œuvré pour donner à chacun d'entre vous la possibilité d'être heureux. Je prie pour que vous me rendiez la pareille ce soir.

« Depuis que ma femme a eu ce grave problème de santé, je suis incapable de me focaliser sur l'avenir du royaume, et encore moins sur son présent. C'est pourquoi, après bien des réflexions et des discussions, notre famille a décidé que notre fille, la princesse Eadlyn Schreave, monterait sur le trône.

Il s'interrompit pour laisser à ses paroles le temps de faire leur chemin, et c'est alors que le bruit le plus inattendu s'est mis à retentir dans le studio, comme un crépitement.

Je levai les yeux. C'étaient les garçons. Ils m'applaudissaient. Kile bondit sur ses pieds, enthousiaste, et Hale l'imita en sifflant entre ses doigts. Les membres de l'Élite se levèrent tous, bientôt suivis par le reste du public. Pas uniquement Mlle Marlee et le général Leger, mais aussi les maquilleuses et les assistants régisseurs qui faisaient en sorte que l'émission se déroule sans accroc.

Ma lèvre inférieure se mit à trembler. Leur liesse me submergeait et renforçait ma résolution. Peut-être que nous nous étions fait du souci sans raison.

Mon père, encouragé par cette réaction, poursuivit dès que le bruit commença à retomber.

— Nous sommes en train de préparer le couronnement, qui aura lieu à la fin de la semaine prochaine. J'ai travaillé aux côtés de la princesse pendant toute sa vie et je sais que le pays est entre de bonnes mains. Sachez que c'est elle qui a proposé d'endosser ce rôle plus tôt que prévu, afin que sa mère et moi puissions nous retirer et profiter de la vie en tant que simples mari et femme, ce que nous n'avons jamais pu faire. J'espère que vous vous réjouirez autant que moi de l'annonce de cette excellente nouvelle. Notre famille tout entière vous remercie, notre peuple bien-aimé, pour votre soutien indéfectible.

Dès que mon père eut terminé, les applaudissements et les sifflets reprurent de plus belle. Nous nous croisâmes tandis que je rejoignais le pupitre à mon tour. Il leva la main pour un *high five* et je ne pus résister au plaisir de frapper dedans. Je m'accrochai ensuite au pupitre, l'estomac plein de papillons.

— Je voudrais remercier tous les habitants du palais pour leur aide et leurs conseils depuis que je suis devenue régente, et dire à tout Illeá à quel point je suis ravie de monter sur le trône. Je ne peux exprimer combien je suis heureuse de pouvoir faire ça pour mes parents. (C'était la pure vérité. Tout le trac du monde ne pourrait rien y changer.) Et puisque je deviens reine, cela signifie que l'un des jeunes gens présents ici ce soir ne deviendra pas simplement prince, mais prince consort.

Je leur jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Certains, comme Fox et Kile, avaient l'air aux anges, mais Hale fronçait les sourcils. L'autre soir n'était donc pas un hasard. Il éprouvait des doutes sincères. Que s'était-il passé ? Comment avais-je pu le perdre ?

— Mon couronnement sera l'une des fêtes les plus importantes jamais célébrées dans ce château. Rendez-vous dans votre Bureau des services provinciaux : une famille de chaque province sera invitée au palais, tous frais payés, pour participer aux festivités. (L'idée était de moi et j'étais certaine que Marid l'apprécierait.) Merci encore pour votre soutien pendant cette période de transition. Merci, Illeá. Bonne

nuit !

Je me dirigeai vers mes parents dès les caméras éteintes.

— Vous avez vu ça ?

— Ça s'est tellement bien passé ! s'exclama maman. Les garçons ont applaudi spontanément et lancé le mouvement. C'était tellement naturel que ça a dû influencer les téléspectateurs.

— C'est bon signe, enchérit papa. Et dire que ton futur mari deviendra immédiatement prince consort ajoute du piment à la Sélection.

— Comme si on avait besoin de ça.

Je soupirai sans me départir de mon sourire. J'étais trop heureuse pour me préoccuper de la folie de la chose.

Mon père déposa un baiser sur mon front.

— Tu as été fabuleuse. Est-ce que tu veux aller te reposer ? demanda-t-il en se tournant vers ma mère.

— Je me sens en pleine forme, répliqua-t-elle en levant les yeux au ciel tout en descendant de l'estrade.

— Tu en es sûre ? On pourrait faire monter un dîner dans nos appartements.

— Je te jure que si tu fais ça, je te le balance à la figure.

J'éclatai de rire. Je comprenais de mieux en mieux pourquoi ils avaient passé toute leur Sélection à se disputer.

À moi maintenant de terminer la mienne.

# 17.

Je gagnai la salle à manger à toute allure le lendemain matin, le journal à la main. Je passai en trombe devant les gardes et les membres de l'Élite et balançai le journal devant mes parents.

— Regardez, ordonnai-je en pointant du doigt la une.

« Que savent-ils que nous ignorons ? » était-il écrit au-dessus d'une photo des garçons debout en train d'applaudir pendant le *Bulletin*.

Papa attrapa le journal, chaussa ses lunettes et lut l'article à haute voix, pas assez fort cependant pour que toute la pièce l'entende.

« Quand on pense à la princesse Eadlyn Schreave, les premiers mots qui viennent à l'esprit ne sont ni *sympathique*, ni *enthousiaste*, ni *adorée*. Elle est belle et sophistiquée et personne ne remet en cause son intelligence, cependant on est en droit de remettre en question d'autres traits de son caractère, comme sa dévotion à son peuple. Nous sommes donc obligés de nous demander ce que ces jeunes gens – ces fils d'Illeá – savent qui nous a échappé. »

Maman me couvait des yeux en souriant.

« Lorsque les cinq jeunes gens restants de la Sélection se sont levés pour applaudir l'annonce de sa montée sur le trône, je n'ai pas eu la même réaction qu'eux. Je me suis inquiété. Elle est jeune. Elle est distante. Elle n'est pas en phase avec son peuple.

« Mais si ces garçons, qui, à l'exception d'un seul, ne la connaissaient pas jusqu'à récemment, ont immédiatement décidé de se réjouir, cela veut dire que notre future reine est davantage qu'un joli minois. Il y a peu, les membres de l'Élite ont mentionné sa bienveillance et sa passion. Possède-t-elle ces qualités depuis toujours et a-t-elle simplement eu du mal à les montrer à l'écran ? Est-elle une authentique chef, prête à se sacrifier pour son peuple ?

« Les circonstances dans lesquelles elle accède au trône n'en suggèrent pas moins. Le roi et la reine sont encore jeunes. Ils sont physiquement et mentalement aptes à régner encore. Voir la princesse succéder à son père si jeune, afin que ses parents puissent profiter des avantages de la vie conjugale est le gage non seulement de son amour pour sa famille mais de son investissement dans son travail. »

Ma mère avait les yeux pleins de larmes.

« Seul l'avenir nous dira si ces suppositions sont vraies, mais je dois avouer que ma foi dans la couronne est – du moins temporairement – restaurée. »

— Oh, ma chérie, s'exclama maman.

Papa me rendit le journal.

— Eady, c'est tout ce dont on pouvait rêver !

— C'est la chose la plus encourageante qui me soit arrivée publiquement depuis longtemps, avouai-je dans un soupir satisfait. Je ne veux pas tirer des plans sur la comète, mais ça me met du baume au cœur.

— J'espère que tu as prévu de ne pas trop te fatiguer ce matin, commenta maman avec un regard éloquent. Je ne veux pas que tu sois épuisée avant même d'avoir commencé.

— Je pourrais te dire que j'ai une matinée tranquille, mais ce serait un mensonge, admis-je. Je vais à une leçon de finnois. As-tu idée de la difficulté de compter dans cette langue ?

Papa sirota une gorgée de son café.

— J'entends parler cette langue depuis des années. Je ne peux que t'admirer d'essayer de l'apprendre.

— Henri est un jeune homme charmant, constata maman. Je ne m'attendais pas à ce qu'il te plaise mais il te fera sourire, c'est certain.

— Pfff. (Papa se tourna vers elle.) Qu'est-ce que tu y connais en mari ? La dernière fois que tu en as choisi un, tu es tombée sur moi.

Elle sourit en lui donnant une tape sur le bras.

— Vous êtes tellement répugnants tous les deux, leur dis-je en riant. Vous gâchez tout.

Je tournai les talons vers la sortie.

— Bonne journée, ma puce, dit ma mère dans mon dos.

Je levai une main pour la saluer avant de m'arrêter devant Henri.

— Hum. *Lähteä* ?

Son visage s'illumina.

— Oui ! Bien, bien !

Il laissa sa serviette près de son assiette et me prit le bras.

— Attendez-nous ! s'écria Fox, Kile sur ses talons. Cette deuxième leçon me tarde. Je me suis plutôt bien débrouillé la dernière fois.

— Erik est un professeur très encourageant. Même si tu prononces une suite de syllabes sans queue ni tête, il te félicite pour tes efforts, fit remarquer Kile en riant.

Je hochai la tête.

— C'est peut-être un trait de caractère commun aux Suédèges ? Le pauvre Henri s'est retrouvé obligé de m'aider la dernière fois et il a dû attraper mon visage parce que je n'arrivais pas à ouvrir la bouche comme il faut. (Je mimai le geste et Henri sourit en comprenant ma référence.) Mais est-ce que ça l'a agacé ? Pas le moins du monde.

Une seconde après que les mots ont franchi mes lèvres, je me souvins qu’Henri et moi avions failli nous embrasser à ce moment-là. Et même si j’étais soulagée que personne n’ait rien remarqué, je fus frappée de n’avoir aucunement repensé à ce presque baiser depuis.

Lorsque nous entrâmes dans la bibliothèque, Erik était déjà en train d’écrire au tableau.

— Bonjour, professeur, dis-je en me dirigeant vers lui.

— Votre Altesse. Ou dois-je dire Votre Majesté ?

— Pas encore ! Penser à ça me donne des frissons.

— Je suis très heureux pour vous. Comme nous tous. Enfin, comme *eux* tous, corrigea-t-il avec un geste du menton vers les membres de l’Élite, y compris Hale et Ean, qui arrivaient à la traîne. Loin de moi l’idée de m’agrèger au groupe. C’est juste que j’ai le privilège d’observer leurs réactions à chaud.

— Ne dites pas de bêtises. Vous faites partie de la bande. (J’éclatai de rire en les regardant.) J’ai parfois l’impression que c’est plus un club un peu bizarre qu’une compétition.

— Vous avez raison. Mais ça ne change rien au fait que c’en est une quand même.

Son intonation maussade m’interpella et je reportai mon attention sur lui. Il attrapa une liasse de feuilles et me la tendit.

— Je suis très chanceux d’aider la nouvelle reine à apprendre le finnois, dit-il, le regard brillant de fierté.

Je jetai un coup d’œil à la dérobée aux autres, qui choisissaient leurs sièges, et me rapprochai de lui pour que personne n’entende ce que j’avais à lui dire.

— Vous me manquerez vous aussi, vous savez. Quand ce sera terminé. Vous avez autant d’importance pour moi que les autres. Voire plus que certains.

Il secoua la tête.

— Vous ne devriez pas dire ça. Je ne suis pas comme eux.

— Bien au contraire. Aussi roturier et aussi raffiné que les autres, Eikko.

Il se figea en m’entendant prononcer son vrai prénom et les coins de ses lèvres frémirent, ébauchant un sourire.

— Hé, Eady, s’écria Kile. Tu veux être mon binôme ?

— Avec plaisir.

Je me dirigeai vers lui, Erik sur les talons.

— On va d’abord reprendre ce qu’on a appris la semaine dernière, commença-t-il. Puis on passera à quelques questions – réponses de la conversation courante. Je sais que certains d’entre vous ont étudié d’autres choses et je serai heureux de vous aider à poursuivre. Revenons aux chiffres.

— Très bien, allons-y. *Yksi, kaksi, kolme, neljä, viisi*, a récité Kile, très fier de lui.

— Comment tu fais ça ? Je suis jalouse.

— Je m’entraîne. Tu n’as pas une heure par jour à consacrer à l’apprentissage du finnois ?

J’éclatai de rire.

— Déjà que je ne peux plus me prélasser sous la douche... Ça me manque de ne plus avoir de temps pour moi. Mais ça en vaut la peine, pour que mes parents puissent souffler.

— Ça me fait bizarre de dire ça, mais je suis très fier de toi. (Il essaya de réprimer un sourire, sans succès.) Ça me conforte dans l'idée que tout ça n'est pas une hallucination de ma part, que tu es aussi intelligente, altruiste et résolue que je le pense depuis quelque temps.

— Contrairement à la Eadlyn de l'année dernière à la même époque ? demandai-je, espiègle.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. C'était une fille drôle. Elle savait faire la fête et mettre l'ambiance. Mais la Eadlyn de maintenant sait faire ça et mille autres choses encore. Et je l'apprécie beaucoup. Mais tu le sais déjà.

— Je t'apprécie aussi, chuchotai-je. (J'aperçus Erik non loin et reportai mon attention sur ma feuille.) Huit et neuf me posent problème parce qu'ils se ressemblent tout en étant différents.

— D'accord. Revoyons-les ensemble.

Erik s'éloigna et je me sentis coupable de ne pas être concentrée alors que je voulais sincèrement apprendre le finnois.

— En parlant de ça, je suis désolée de ne pas avoir réussi à dégager du temps pour toi.

Kile haussa les épaules.

— Ne te fais pas de souci pour moi, Eady. Je suis toujours là.

Sur ces mots, il pointa son stylo sur la feuille, m'obligeant à me focaliser sur les syllabes. Je le regardai articuler de manière exagérée. Je me sentais reconnaissante de pouvoir parler, d'avoir du temps, et de tout ce qui m'attendait.

Quand je poussai la porte de mon bureau, je découvris Lady Brice au téléphone. Elle me fit un signe de la main tout en continuant de parler.

— Oui... oui... dans une semaine pile. Merci ! (Elle raccrocha brusquement.) Désolée. Votre bureau est le plus grand et comme le couronnement est dans une semaine, il y a de nombreux préparatifs à faire. Les fleurs sont prêtes, l'église est réservée et trois stylistes planchent sur la robe. Je suis certaine que Neena sera ravie de jeter un coup d'œil à leurs croquis si vous le souhaitez.

Je contemplai les piles de dossiers entassés devant elle.

— Vous avez fait tout ça en une seule journée ?

— Plus ou moins.

Je grimaçai et elle sourit avant de passer aux aveux.

— J'avais le pressentiment que ça n'allait pas tarder à arriver et j'avais déjà mis des choses en route.

Je secouai la tête.

— Vous me connaissez mieux que moi-même.

— Ça fait partie de mon métier. Ah, au fait, ajouta-t-elle, j'ai reçu un coup de fil de Marid ce matin. Il vous remercie d'avoir invité sa famille au couronnement, mais il n'est pas certain que ses parents soient vraiment les bienvenus.

— J'ai discuté avec mon père. Il est au courant, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je lâchai un soupir.

— Mais Marid viendra ?

— Oui. Et une fois que vous serez reine, vous pourrez toujours les appeler.

J'acquiesçai.

— Si on peut se rabibocher, je le ferai.

— Vous êtes très avisée.

Je pris une profonde inspiration, ravie d'être approuvée. Si je voulais survivre, j'avais intérêt de me faire une armure des compliments qu'on m'adressait.

— Je suis prête à m'y mettre. Qu'est-ce qui est au programme ?

— Je pense que la meilleure façon de rentabiliser votre temps est d'aller discuter avec vos prétendants, ou d'organiser un tête-à-tête.

— Je viens à peine de les quitter, protestai-je. Ils vont très bien.

— Je voulais dire que vous devriez en voir un en particulier. En dehors des détails du couronnement, qui ne sont pas de votre ressort, il n'y a rien qui ne puisse attendre lundi. Votre vie professionnelle avance, et vous avez dit vous-même qu'elle allait de pair avec votre vie privée.

— Bon, d'accord.

— Pourquoi cet air abattu ? Si je me souviens bien, vous pensez qu'ils sont tous les cinq à égalité.

— C'est compliqué. Celui avec qui je dois absolument converser ne voudra peut-être même pas me parler. (Je soupirai.) Souhaitez-moi bonne chance.

— Vous n'en avez pas besoin.

# 18.

Assise dans ma chambre, j'attendais Hale. Je voulais que notre conversation se déroule dans un endroit intime et confortable. J'avais les mains moites et je compris soudain qu'il ne restait que des garçons que je ne voulais pas renvoyer chez eux. Je savais qu'il n'en subsisterait qu'un à la fin, mais j'aurais presque aimé que les autres puissent élire domicile au palais eux aussi, ou au moins me promettre de me rendre visite pendant les vacances.

Je levai brusquement la tête en entendant frapper à la porte et allai ouvrir moi-même. J'avais congédié Eloise. Pas question qu'elle assiste à ça.

Hale s'inclina.

— Votre Altesse.

— Entrez. Vous avez faim ? Soif ?

— Non, merci, fit-il en frottant ses mains l'une contre l'autre.

Il avait l'air aussi nerveux que moi. Je m'assis à la table et il suivit mon exemple.

Quand le silence devint insupportable, je pris la parole.

— Je voudrais que vous m'expliquiez ce qui se passe.

Il déglutit.

— Et j'aimerais beaucoup vous le dire. Mais je crains que vous me détestiez pour ça...

Je frissonnai malgré la chaleur.

— Pourquoi est-ce que je vous détesterais, Hale ? Qu'avez-vous fait ?

— Ce n'est pas quelque chose que j'ai fait. Mais que je ne peux pas faire.

— Quoi donc ?

— Vous épouser.

Même si je m'y attendais et même si mon cœur ne lui avait jamais vraiment appartenu, ça me faisait mal.

— Que...

Je dus m'interrompre pour respirer. Ma pire crainte se concrétisait. Personne ne pouvait m'aimer. Je

le savais. Il ne lui avait fallu que quelques semaines à mes côtés pour le découvrir à son tour.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous ?

Il ne répondit pas immédiatement. Il avait l'air malheureux et je me consolai en constatant qu'il n'avait manifestement aucune intention de me blesser.

— J'ai des sentiments pour quelqu'un d'autre.

Voilà qui était plus facile à entendre que prévu.

— Carrie ?

Il secoua la tête.

— Ean.

Je ne sus pas quoi dire. Ean ? Ean, mon prétendant Ean ?

J'étais sciée. Hale s'était montré si tendre et si romantique. Mais soudain, l'attitude d'Ean prit tout son sens.

Lorsque les castes existaient encore, la loi prévoyait que chaque famille appartenait à la caste du mari. À cause de ça, il ne pouvait y avoir qu'un homme à la tête de chaque foyer. Ça valait aussi pour les femmes : si un couple n'était pas marié, il n'avait pas de foyer légitime. Certaines personnes vivaient ensemble sans se marier et appelaient leur partenaire des colocataires, mais c'était mal vu. Ma mère m'avait raconté l'histoire de ce couple gay que tout le monde fuyait quand elle était enfant en Caroline et qui avait fini par quitter la ville.

Je n'avais pas prêté attention à cette histoire. J'avais l'impression que les gens qui l'entouraient dans son enfance menaient tous une vie difficile. Pourquoi perdre son temps à gâcher celle des autres ?

Quoi qu'il en soit, les couples gay avaient tendance à vivre dans l'ombre, en marge de la société, et c'était hélas toujours le cas de nos jours. Ça expliquait pourquoi Ean pensait qu'il ne trouverait jamais l'amour.

Mais Hale ?

— Comment... comment avez-vous... ?

— On a commencé à parler un soir dans le Fumoir. Je n'arrivais pas à dormir et je suis descendu pour lire. Il était là, en train de rédiger son journal. (Hale sourit en se remémorant la scène.) On ne le dirait pas comme ça, mais c'est un poète. Bref. On a discuté. Je ne sais même plus comment c'est arrivé, mais on était assis côte à côte et il m'a embrassé et... j'ai compris pourquoi je n'avais jamais eu de sentiments pour Carrie. Et j'ai compris pourquoi, même si vous êtes la fille la plus intelligente, la plus drôle et la plus courageuse de ma connaissance, je ne peux pas vous épouser.

Je fermai les yeux en assimilant tout ça. Et je fus horrifiée, parce que la seule chose qui me vint à l'esprit, c'est à quel point ça pouvait m'affecter, moi. Oublions que Hale allait devoir expliquer cette découverte sur lui-même à sa famille, oublions qu'Ean soit obligé de faire son *coming out*. Qu'est-ce que les journalistes allaient dire lorsqu'ils finiraient par apprendre que pas un, mais deux de mes prétendants, préféreraient être ensemble plutôt qu'avec moi ?

Parfois, j'étais quelqu'un de vraiment horrible.

— Je sais que si un prétendant a une relation avec quelqu'un, c'est de la trahison, dit Hale dans un

souffle. (Je levai les yeux vers lui. J'avais oublié ce détail.) Mais je sais aussi qu'une vie courte et honnête est préférable à une longue vie de mensonge.

— Hale, dis-je sur un ton pressant en me penchant pour poser ma main sur la sienne. Pourquoi pensez-vous que je voudrais vous punir ?

— Je connais les règles.

Je soupirai.

— Elles régissent nos vies, pas vrai ?

Il acquiesça.

— On pourrait peut-être passer un marché.

— Quel genre de marché ?

— Si vous acceptez de rester jusqu'au couronnement et que vous me laissez vous renvoyer à quelques semaines, voire à quelques jours d'intervalle d'Ean, je vous laisserai partir sans aucune conséquence.

— Vous feriez ça ? demanda-t-il, incrédule.

— Je dois admettre que je pense avant tout aux retombées médiatiques de cette histoire. Mais si les gens pensent que vous êtes tombés amoureux l'un de l'autre après votre élimination, vous ne pourrez plus être accusés de trahison. Je suis désolée, mais si la presse s'empare de ça, ils vont me mettre en pièces.

— Je n'avais vraiment pas l'intention de vous compliquer la tâche. Je ne suis pas amoureux de vous, mais je vous aime suffisamment pour vous avouer la vérité.

Je me levai pour m'approcher de lui. Il se leva à son tour et je l'enlaçai, la tête sur son épaule.

— Je sais. Et je vous aime, moi aussi. Il n'est pas question de vous enchaîner à moi pour la vie et de vous voir malheureux.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? Quitter le château avec votre bénédiction est plus que je n'espérais. Comment puis-je vous servir ?

Je reculai.

— Soyez un prétendant exemplaire pendant encore quelques jours. Je sais que je vous en demande beaucoup, mais m'aider à affronter le couronnement est très important pour moi.

— Vous ne m'en demandez pas beaucoup, Eadlyn. Ce n'est rien du tout.

Je posai la main sur sa joue. Une chose tous les jours.

— Bon, c'est l' élu de votre cœur vous croyez ?

Hale rit, enfin soulagé.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais ressenti ça avant.

Je hochai la tête.

— Puisque lui et moi ne nous parlons pas beaucoup, est-ce que vous voulez bien tout lui expliquer ? Je le renverrai avant vous, puisque, aux yeux du public, c'est un moins bon candidat.

Dire ça à haute voix me donna un pincement au cœur. Ean était mon filet de sécurité, et cependant, même à présent que je connaissais la vérité, je n'avais pas envie de le renvoyer chez lui.

— Merci, pour tout.

— Je vous en prie.

Hale me serra de nouveau dans ses bras avant de prendre congé. Je souris en songeant que nos situations respectives se ressemblaient beaucoup : nous abordions l'avenir sans aucune garantie de trouver l'amour. Mais bon, on ne pouvait pas nous reprocher de ne pas courir tête baissée, n'est-ce pas ?

J'aimais le croire.

La journée, qui avait si bien commencé, s'était brutalement compliquée, et quand elle tira à sa fin, j'étais prête à sauter le dîner et à aller directement me coucher. J'ouvris la porte de ma chambre en m'efforçant de me raccrocher aux meilleurs moments du jour. Lady Brice me disant que j'étais très avisée. Les journalistes qui se montraient optimistes. Le sourire de Hale avant qu'il sorte de ma chambre.

— Tu sais, résonna soudain une voix rauque, je pense que ta bonne m'adore.

Kile était affalé sur mon lit, les bras confortablement croisés sous la tête.

J'éclatai de rire.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'elle a été très facile à corrompre.

— Tu aurais au moins pu enlever tes chaussures.

Il fit la moue, les ôta et tapota la place à côté de lui.

Je m'effondrai à ses côtés, toute élégance oubliée. Il roula sur le côté pour me faire face et j'aperçus ses doigts.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— J'ai dessiné au fusain tout l'après-midi, répondit-il en retournant les mains. Ne t'inquiète pas. Ça ne tachera pas tes draps, juste mes doigts.

— Tu as imaginé quoi ?

— Je me rends compte que je dépasse peut-être les bornes, mais j'ai pensé à la réunion de l'autre jour et je me demandais si ça valait le coup de réitérer l'expérience. J'ai redessiné l'un des salons en salle du trône : tu pourrais y recevoir les gens, entendre les doléances personnelles et parler aux gens un par un. Un truc officiel mais sans décorum.

— C'est vraiment très gentil de ta part.

Il haussa les épaules.

— Je te l'ai dit, je ne peux pas m'empêcher de te fabriquer des choses.

La lueur qui brillait dans ses yeux était tellement espiègle que j'oubliai pendant un instant que nous étions adultes.

— Tu devrais aussi envisager de mettre en place une station de radio, annonça-t-il.

— Hein ? Pourquoi ? Les *Bulletins* sont déjà bien assez pénibles.

— Quand je faisais mes études à Fennley, mes amis et moi écoutions beaucoup la radio. On la laissait allumée dans la cuisine et chaque fois qu'on entendait quelque chose d'intéressant, on s'arrêtait pour écouter et débattre entre nous. C'est un bon moyen d'atteindre les gens. Et c'est infiniment moins stressant que d'être filmé.

— Intéressant. Je vais y réfléchir. (J’effleurai le bout de ses doigts maculés.) Tu as travaillé sur autre chose ?

Il grimaça.

— Tu te souviens de ces petits caissons dont je t’avais parlé ? Je me demandais si on pourrait en construire certains avec un étage pour les familles plus nombreuses. Mais le matériau que je veux utiliser ne le permet pas. Le métal est trop fin. Ce qui m’aiderait beaucoup, ce serait de pouvoir en construire un pour tester en vrai. Peut-être un jour.

Je le dévisageai.

— Tu sais, Kile, les princes se salissent rarement les mains.

— Je sais, répondit-il en souriant. Mais c’est plus un passe-temps qu’autre chose. (Il changea abruptement de position, et de conversation.) Les journaux étaient sympas aujourd’hui.

— Oui. Il faut juste que je continue sur ma lancée. Mais je ne sais pas comment faire.

— Tu n’as rien à faire. Parfois, les choses arrivent d’elles-mêmes.

— Ce serait cool de ne pas avoir à faire quoi que ce soit.

Je bâillai. Même un jour plutôt réussi s’avérait fatigant.

— Tu veux peut-être que je te laisse te reposer ?

— Non, répondis-je en me rapprochant un peu de lui et en me mettant sur le dos. Tu veux bien rester un peu avec moi ?

— Bien sûr.

Il prit ma main dans la sienne et nous contemplâmes la peinture complexe qui ornait mon plafond.

— Eadlyn ?

— Oui ?

— Tu vas bien ?

— Oui. J’irais mieux si je pouvais ralentir un peu le rythme, mais tout doit se passer maintenant tout de suite.

— Tu pourrais reculer le couronnement. Rester régente un petit moment. C’est pratiquement la même chose.

— Je sais, mais ce n’est pas pareil. Mon père se portait correctement, mais depuis qu’on a décidé d’une date pour la passation de pouvoir, il va encore mieux. Je sais que tout ça est psychologique, mais si ça lui permet de dormir... De cette manière, il s’occupe mieux de ma mère, et elle va de mieux en mieux...

— Je vois. Quoi d’autre ? Tu ne te précipites pas pour la Sélection, non ?

— Ce n’est pas ma faute. Les candidats sont de moins en moins nombreux et je n’y peux rien.

— Comment ça ?

Je soupirai.

— Je ne peux rien dire. Peut-être plus tard quand tout sera réglé.

— Tu peux me faire confiance.

— Je sais. (Je posai la tête sur son épaule.) Kile ?

— Oui ?

— Tu te souviens de notre premier baiser ?

— Comment veux-tu que je l'oublie ? Il a fait la une de tous les journaux.

— Non, pas celui-là. Notre *premier* premier baiser.

Après un instant de perplexité, il prit une profonde inspiration.

— Oh ! Nom. De. Dieu.

J'explosai de rire.

Quand j'avais quatre ans et Kile six, nous jouions souvent ensemble. Je ne me souviens toujours pas pourquoi il a pris la vie au château en grippe ni quand notre aversion mutuelle s'est installée, mais, en ce temps-là, Kile était pour moi un deuxième Ahren. Un jour, on jouait à cache-cache tous les trois et Kile me trouva. Mais au lieu de révéler ma cachette, il s'était penché et m'avait embrassée en plein sur la bouche.

Je m'étais défendue. Je l'avais repoussé brutalement. Il était tombé par terre et je lui avais juré que s'il recommençait je le ferais pendre.

— Quelle gamine de quatre ans menace quelqu'un de le faire exécuter ? me taquina-t-il.

— Une qui a été élevée comme ça, je suppose.

— Attends, est-ce une façon de me dire que tu vas me faire pendre ? Si c'est le cas, c'est super cruel.

— Non, répondis-je en riant. Tu mérites des excuses.

— Pas besoin. Avec le recul, c'est drôle. Quand on me pose des questions sur mon premier baiser, je ne mentionne jamais celui-là. Je leur dis que c'était la fille du Premier ministre saoudien. Mais en fait, c'était le deuxième.

— Pourquoi tu ne parles pas de moi ?

— Parce que j'ai peur que tu me fasses réellement pendre, plaisanta-t-il. Je pense que j'avais oublié. Ce n'était pas vraiment un premier baiser réussi.

Je gloussai.

— Ma mère m'a raconté qu'à son premier baiser avec papa, elle avait essayé de se dérober.

— Vraiment ?

— Oui.

Kile éclata de rire.

— Tu sais comment s'est déroulé le premier baiser d'Ahren ?

— Non.

Kile était tellement hilare que je ris avant même qu'il ne dise un mot.

— C'était avec une des Italiennes, mais il était enrhumé et... (il s'esclaffait tellement fort qu'il dut s'interrompre) il a eu envie d'éternuer en plein milieu et il a fichu de la morve partout.

— Quoi ?

— Je n'ai pas vu le baiser, mais j'étais là pour la suite. Je l'ai attrapé par le bras et on a filé en courant.

Je riais tellement que j'en avais mal au ventre et notre fou rire se prolongea un bon moment. Lorsque nous recouvrâmes enfin notre calme, je m'aperçus de quelque chose.

— Je ne connais personne qui ait eu un premier baiser réussi.

Il prit le temps de répondre.

— Moi non plus. Ce ne sont peut-être pas les premiers baisers qui sont censés être uniques, mais les derniers.

# 19.

Immuable, j'attendais que Neena ait fini de poser les épingles dans le dos de ma robe de couronnement. Elle était spectaculaire, dorée, avec un bustier en forme de cœur et un jupon ample. La cape était un peu lourde, mais je ne la porterais qu'à l'église. J'avais choisi cette robe parmi les trois qu'on m'avait proposées, mais si je l'avais dessinée moi-même, j'aurais fait tout autre chose. Cependant, tout le monde soupira d'aise en la voyant, je ne dis donc rien et me contentai de remercier.

— Tu es magnifique, ma chérie, me complimenta ma mère tandis que je me tenais sur une estrade devant des miroirs énormes, spécialement apportés dans ma chambre pour l'occasion.

— Merci, maman. Comment elle est par rapport à la tienne ?

Elle rit.

— Ma robe de couronnement était aussi ma robe de mariée, alors on ne peut pas comparer. Ta robe est parfaite pour l'occasion.

Neena pouffa en me voyant caresser le corsage brodé.

— C'est sans conteste la robe la plus somptueuse que j'aie jamais portée, remarquai-je.

— Et dire que vous devrez faire encore mieux le jour de votre mariage, plaisanta Neena.

Mon sourire se figea.

— Tu as raison. Sacré défi, non ?

— Vous allez bien ? demanda-t-elle en scrutant mon reflet dans le miroir.

— Oui. Un peu fatiguée, c'est tout.

— Je me fiche de ce que la semaine te réserve, tu dois te reposer, ordonna ma mère. Samedi va être une longue journée et tu seras le centre de toute l'attention.

— Oui, madame. (Je remarquai qu'elle tripotait son collier.) Maman ? Qu'est-ce que tu aurais fait si tu n'avais pas pu épouser papa ? S'il en avait choisi une autre au final ?

Elle secoua la tête.

— Il a failli le faire. Tu sais ce qui s'est passé. Le massacre. (Elle déglutit et garda le silence un instant. Malgré les années, ces souvenirs étaient toujours douloureux.) Ce jour-là, il aurait pu emprunter

un chemin complètement différent, et moi aussi du coup.

— Est-ce que tu t'en serais remise ?

— J'aurais fini par le faire, oui, répondit-elle lentement. Je ne crois pas que nous aurions mené une mauvaise vie si on ne s'était pas mariés. Mais elle n'aurait pas été aussi parfaite que celle-là.

— Mais tu n'aurais pas été malheureuse toute ta vie ?

Elle observa mon visage dans le miroir.

— Tu ne peux pas perdre ton temps à craindre de décevoir tes prétendants.

Je pressai les mains sur mon ventre, sur la robe moulante, tandis que Neena continuait son ouvrage.

— Je sais. C'est juste qu'arrivée à ce stade de la compétition, c'est plus difficile que je ne l'aurais cru.

— Ça va s'arranger. Fais-moi confiance. Et ton père et moi te soutiendrons quoi que tu fasses.

— Merci.

— Je pense que c'est enfin terminé, commenta Neena en reculant un peu pour contempler son œuvre.

Si ça vous convient, vous pouvez l'enlever et je la renverrai à Allmond par coursier.

Ma mère grignotait des quartiers de pomme.

— Je ne comprends pas pourquoi il ne te laisse pas la coudre. Il te fait bien confiance pour les retouches.

Elle haussa les épaules.

— Je me contente de suivre les directives.

Un coup discret à la porte attira notre attention.

— Entrez, dit Neena, retrouvant par réflexe son ancien rôle.

J'aurais aimé qu'elle puisse gérer tous les aspects de ma vie. Tout était plus facile quand elle était dans les parages.

Un valet fit son entrée et s'inclina.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse. Il y a un problème avec le costume de l'un des gentlemen.

— Lequel ?

— Erik, mademoiselle.

— L'interprète ? demanda ma mère.

— Oui, Votre Majesté.

— J'arrive, dis-je en lui emboîtant le pas.

— Vous ne voulez pas enlever votre robe ? demanda Neena.

— Non, ça va me donner l'occasion de m'entraîner à marcher avec.

Ça fut le cas : elle était incroyablement lourde et un peu difficile à manœuvrer dans l'escalier. Il allait me falloir des talons plus larges.

En approchant de la chambre d'Erik, je l'entendis implorer quelqu'un de changer d'avis.

— Je ne suis pas membre de l'Élite. Ce serait inapproprié.

Je poussai la porte entrebâillée : Erik portait un costume sur les flancs duquel étaient tracées des lignes à la craie tailleur et dont l'ourlet était épinglé.

— Votre Altesse, me salua le tailleur en s'inclinant profondément.

Erik, quant à lui, en était bouche bée, incapable de détacher le regard de ma robe.

— Nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur le costume, expliqua le tailleur avec un geste en direction d'Erik.

Ce dernier se ressaisit à ces mots.

— Je ne veux froisser personne en portant un costume aussi élégant que ceux de l'Élite.

— Mais vous serez dans le cortège et les photographes vont vous mitrailler, insista le tailleur. Il faut que ce soit uniforme.

Erik m'adressa un regard de supplique.

Je portai un doigt à mes lèvres, songeuse.

— Vous voulez bien nous excuser un instant ?

Le tailleur s'inclina de nouveau avant de quitter la pièce. Je m'avançai vers Erik.

— Costume très élégant, constatai-je en souriant.

— Oui, admit-il. Mais j'ai peur que ce ne soit pas approprié.

— Quoi donc ? D'être beau pendant une journée ?

— Je ne suis pas membre de l'Élite. C'est... déconcertant pour les gens de me voir avec eux, habillé comme eux, quand je ne peux pas... que je ne suis pas...

Je posai une main sur sa poitrine.

— Le tailleur a raison. Vous ne voulez pas qu'on vous remarque. Si votre costume est différent, c'est le contraire qui se produira.

Il lâcha un soupir.

— Mais je suis...

— Et si on vous donnait une cravate d'une autre couleur ? proposai-je sans lui laisser le temps de finir.

— C'est ma seule option ?

— Oui. Et puis pensez à votre mère : elle sera tellement fière de vous.

Il leva les yeux au ciel.

— C'est injuste. Vous avez gagné.

Je battis des mains

— Vous voyez ? Ce n'était pas si difficile.

— Évidemment, c'est facile pour vous. C'est vous qui avez décidé.

— Je n'ai rien voulu vous imposer.

Il ricana.

— Bien sûr que si, mais vous êtes née pour ça.

Impossible de savoir si c'était un reproche ou un compliment.

— Qu'en pensez-vous ? demandai-je en écartant les bras. Bon, il faut l'imaginer sans épingles.

Un silence.

— Vous êtes à tomber par terre, Eadlyn. Je ne me souviens même plus pourquoi j'étais énervé quand

vous êtes entrée.

J'essayai de ne pas rougir.

— J'avais peur que ce ne soit trop.

— C'est parfait. Différent de ce que vous portez d'habitude, mais d'un autre côté vous n'êtes pas censée vous habiller tous les jours comme pour votre couronnement.

Je pivotai pour me regarder dans le miroir. Une seule phrase et la robe me paraissait tout de suite plus belle.

— Merci. Je pense que j'ai passé trop de temps à analyser cette tenue.

Il se tenait à mes côtés. Ces vêtements magnifiques, certainement les plus beaux que nous porterions jamais, étaient comiques avec les traces de craie tailleur et les épingles. Nous ressemblions à des poupées.

— Je suis persuadé que c'est l'un de vos talents.

Je grimaçai, mais hochai néanmoins la tête en signe d'assentiment. Il avait raison.

— Je sais bien que ce n'est nullement mon rôle de vous donner des conseils, dit-il, mais vous gérez mieux les choses quand vous passez moins de temps à y penser. Sortez de votre tête. Faites confiance à votre instinct. Faites confiance à votre cœur.

— Mon cœur me terrifie.

Je n'avais pas l'intention de prononcer ces mots à haute voix, mais quelque chose chez lui faisait de cette pièce et de cet instant le seul endroit où je pouvais admettre la vérité.

Il se pencha pour murmurer au creux de mon oreille.

— Il n'y a rien à craindre. (Il s'éclaircit la voix puis se tourna pour faire face à nos reflets.) Il ne vous manque peut-être qu'un peu de chance. Vous voyez cette bague ? demanda-t-il en tendant son auriculaire.

Oui. Je l'avais déjà remarquée. Pourquoi diable quelqu'un qui cherchait tout le temps à se fondre dans la masse et qui ne voulait pas porter un costume arborait-il un tel bijou ?

— C'était l'alliance de mon arrière-arrière-grand-mère. C'est un dessin traditionnel suédègue. On le voit partout là-bas. (Il ôta l'anneau, le tenant entre deux doigts.) Ce bijou a survécu à tout, des guerres à la famine, même après l'arrivée de ma famille à Illeá. Je suis censé en faire cadeau à la fille que j'épouserai. Ordre de ma mère.

Je souris, charmée par son excitation. Je me demandai si quelqu'un chez lui espérait l'enfiler un jour.

— Mais on dirait qu'elle porte chance, poursuivit-il. Je pense que vous en avez besoin en ce moment.

Il me tendit la bague, mais je la refusai d'un geste de tête : — Je ne peux pas accepter ! C'est votre héritage.

— Oui, mais c'est un héritage qui porte bonheur. Il a guidé plusieurs personnes vers leurs âmes sœurs. Et puis ce n'est que temporaire. Jusqu'à la fin de la Sélection, ou notre départ à Henri et moi. En fonction de ce qui se produira en premier.

Je passai la bague à mon doigt avec réticence ; elle était incroyablement lisse.

— Merci, Erik.

Je plongeai le regard dans ses prunelles bleues. Il ne me fallut qu'une seconde intense pour entendre se manifester le cœur dans lequel je croyais si peu. Loin d'être insensible à ce regard perçant et au parfum de sa peau, il criait...

Sans réfléchir aux conséquences ni aux complications et sans savoir s'il ressentait la même chose, je me penchai vers lui. Je découvris avec ravissement qu'il ne reculait pas. Nous étions si près l'un de l'autre que je sentais son souffle sur mes lèvres.

— Est-ce que nous avons pris une décision ? demanda le tailleur en faisant irruption dans la pièce.

Je me reculai vivement.

— Oui. Veuillez terminer le costume, monsieur.

Je me ruai hors de la pièce sans un regard en arrière. Mon cœur battait à tout rompre. Je trouvai une chambre vide et me claquemurai à l'intérieur.

J'avais senti grandir ce sentiment qui affleurait à la surface depuis quelque temps. Je l'avais remarqué, ce garçon qui faisait tout pour ne pas l'être, et mon cœur défaillant, stupide et inutile, ne cessait de murmurer son nom. Je posai les mains sur ma poitrine, dans laquelle mon cœur tambourinait.

— Espèce de traître, sale traître. Qu'est-ce que tu as fait ?

Je m'étais demandé comment on pouvait, d'un coup de baguette magique, trouver son âme sœur dans un groupe de jeunes gens choisis au hasard.

J'avais la réponse.

## 20.

Les jours suivants se déroulèrent dans un tourbillon de préparatifs pour le couronnement. Je fis de mon mieux pour demeurer planquée dans mon bureau et prendre mes repas dans ma chambre, mais même comme ça, je ne réussis pas à éviter totalement Erik.

Nous procédâmes à une répétition à l'église et il n'eut d'autre choix que d'intégrer le cortège, afin que le nombre de personnes qui me suivait soit pair. Il dut se tenir aux côtés d'Henri pendant qu'on guidait les membres de l'Élite à travers la Grande Salle pour leur expliquer de quelle manière circuler pendant une réception officielle. Il fallut aussi que je valide leur dernier essayage, pendant lequel je parvins à ne jamais croiser son regard, ce qui s'avéra beaucoup plus difficile que prévu.

Le couronnement serait l'un des moments les plus importants de ma vie, et la seule chose dont j'étais capable, c'était d'imaginer à quoi aurait ressemblé ce baiser.

J'étais en retard. Ça ne m'arrivait jamais.

Mes cheveux ne voulaient pas boucler correctement, une couture s'était défaite sous mon bras et je trouvais les chaussures confortables choisies un peu plus tôt dans la semaine positivement affreuses.

Eloise inspirait profondément tout en me coiffant. Elle utilisa une fausse couronne pour vérifier que je serais aussi belle que possible lorsque le moment serait venu de mettre la vraie. Neena vérifiait que tout le monde était prêt, et c'est donc Hale qui entra en trombe dans ma chambre, une aiguille et du fil à la main pour s'assurer que la robe était prête.

— Merci, murmurai-je.

Il cousit le dernier point.

— À votre service. (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) Même si j'aurais préféré que vous me le demandiez avant.

— Elle s'est décousue quand je l'ai enfilée !

Il sourit.

— J'ai vérifié toutes les coutures, elles devraient tenir bon. Heureusement que c'est arrivé

maintenant et pas dans quelques heures.

J'acquiesçai.

— Je veux que tout soit parfait aujourd'hui. Pour une fois, j'aimerais donner l'impression d'être parfaite, mais pas au point de détester tout et tout le monde autour de moi.

Hale éclata de rire.

— Eh bien, si une couture explose de nouveau, faites avec.

Eloise alla chercher quelque chose dans la salle de bains et j'en profitai.

— Comment va Ean ? murmurai-je.

— Bien. Sidéré, répondit Hale, presque étourdi. Nous voulons tous les deux vous aider de notre mieux. Nous vous sommes redevables de nous donner un avenir.

— Aidez-moi à supporter cette journée et ce sera suffisant.

— Une chose chaque jour, me rappela-t-il.

Je descendis de l'estrade pour le serrer contre moi.

— Vous êtes incroyablement noble.

— Je suis content de l'apprendre, répondit-il en m'étreignant. Bon. J'enfile ma veste et je descends. N'hésitez pas à faire appel à moi en cas de besoin.

J'approuvai d'un signe de tête. Eloise revint alors, et je m'efforçai de me détendre pendant qu'elle s'affairait sur les dernières touches de ma tenue.

— Il est sympa, remarqua-t-elle.

— Oui.

— Personnellement, je choisirais tout de même Kile, commenta-t-elle en pouffant.

— Je sais ! Je n'ai pas oublié que tu lui as permis d'entrer dans ma chambre.

Elle haussa les épaules.

— C'est mon préféré. Je dois faire mon maximum !

Tout fut enfin prêt. Je descendis l'escalier, la traîne de ma cape sur le bras. Le hall était bondé. Le général Leger se tenait sur le côté, la main de Mlle Lucy devant les lèvres, Josie et Neena portaient des robes bleu pâle identiques, qui seraient du plus bel effet quand elles tiendraient ma traîne dans l'église, et les cinq membres de l'Élite formaient un cercle dans le coin. La cravate d'Erik était d'un bleu légèrement plus vif que celle des autres.

Mais je n'avais d'yeux que pour un seul garçon. Parvenue au milieu de la volée de marches, j'aperçus Ahren. Il était là.

Je traversai à la hâte la foule en jouant des coudes entre mes conseillers et mes amis et je me jetai, non pas dans les bras de mon frère, mais dans ceux de Camille.

— Est-ce qu'il va bien ? chuchotai-je au creux de son oreille.

— Oui, très.

— Est-ce que le peuple est content ? Est-ce qu'ils l'ont accepté ?

— Comme s'il était des nôtres depuis toujours.

Je la serrai plus fort contre moi.

— Merci.

Je la lâchai pour me tourner vers mon idiot de frère.

— T'es pas mal, une fois pomponnée, me taquina-t-il en guise de bonjour.

Ne sachant pas si je devais plaisanter avec lui, le frapper, hurler, rire ou rien de tout ça, j'optai pour le serrer dans mes bras de toutes mes forces.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je n'aurais pas dû partir ainsi. Je n'aurais pas dû t'abandonner.

Je secouai la tête.

— Tu avais raison. Tu m'as tellement manqué que j'en ai eu mal, mais il fallait que tu partes.

— Dès que j'ai su ce qui était arrivé à maman, j'ai voulu revenir. Mais je n'étais pas sûr que ça arrangerait les choses, ni même que c'était bien de ma part de me pointer alors que tout ça était manifestement ma faute.

— Ne dis pas de bêtises. L'essentiel c'est que tu sois là maintenant.

Il m'étreignit pendant un instant, le temps que Lady Brice répartisse tout le monde dans les voitures. Les conseillers partirent en premier, suivis par les membres de l'Élite, qui s'inclinèrent tous profondément devant moi, surtout Erik. Il ne chercha pas à croiser mon regard et je lui en sus gré. Qui sait ce que mon satané cœur aurait fait s'il avait levé les yeux vers moi ?

Mon cœur fondit un peu quand il s'éloigna en tirant sur ses manches : il avait l'air très mal à l'aise dans son costume.

— Bon, voiture suivante, annonça Lady Brice. Tous ceux dont le nom de famille est Schreave, y compris vous, monsieur le prince français.

— Oui, madame, obéit Ahren en prenant la main de Camille.

— Eadlyn en premier, suivie de Josie et de Neena. Puis le reste de la famille. Je serai dans la voiture suivante.

Mon père s'immobilisa.

— Vous devriez monter avec nous, Brice.

— Tout à fait, enchérit ma mère. Il y a de la place dans la limousine et c'est vous qui avez tout organisé.

— Je ne suis pas sûre que le protocole le permette, répondit-elle.

Neena pencha la tête et se mit en peine de la convaincre.

— Il pourrait se produire n'importe quoi pendant les dix minutes de trajet.

— Et puis personne ne va croire que Neena est ma sœur non plus, déclarai-je. Restez avec nous.

Elle pinça les lèvres comme si elle pensait que c'était une mauvaise idée.

— D'accord. Allons-y.

Nous nous entassâmes dans la limousine ; ma robe prenait trois places. Il y eut tellement de rires et de pieds malmenés que tout ça prit rapidement un tour comique. J'inspirai profondément. Je n'avais qu'à prononcer quelques mots et faire une promesse que j'avais déjà faite dans mon cœur. Je jetai un coup d'œil à ma mère. Elle m'adressa un clin d'œil. C'était tout ce dont j'avais besoin.

Josie et Neena m'escortèrent dans la travée de l'église en soulevant ma traîne pour qu'elle ne balaie pas le sol. Je contemplai la chevalière que je portais au doigt et le cimier illéen qui brillait en son centre. Mon père m'avait déjà confié le trône. Il était ravi de la façon dont je gérais le pays. Cette cérémonie ne servirait qu'à officialiser les choses.

Je m'évertuai à croiser le regard du plus grand nombre de personnes afin de leur manifester ma reconnaissance. Arrivée devant l'autel, je m'agenouillai sur un petit tabouret, et j'eus l'impression que le poids de ma robe me tirait un peu en arrière. L'évêque se saisit de la couronne de cérémonie et la tint au-dessus de ma tête.

— Eadlyn Schreave, êtes-vous disposée à prêter serment ?

— Je le suis.

— Jurez-vous de faire respecter les lois et l'honneur d'Illeá tous les jours de votre vie et de gouverner votre peuple selon ses traditions et ses coutumes ?

— Je le jure.

— Jurez-vous de protéger les intérêts d'Illeá, dans ses frontières comme à l'étranger ?

— Je le jure.

— Jurez-vous d'utiliser votre pouvoir et votre position pour faire régner la compassion et la justice sur le peuple d'Illeá ?

— Je le jure.

Il me paraissait normal de jurer quatre fois pour pouvoir gouverner un pays alors qu'il n'était besoin que d'un serment pour épouser quelqu'un. Lorsque j'eus prononcé le dernier vœu, l'évêque déposa la couronne sur ma tête. Je me levai alors et pivotai pour faire face à mon peuple. Ma cape était belle, enroulée autour de mes pieds comme un chat. L'évêque plaça le sceptre dans ma main gauche et l'orbe dans la droite.

Un coup de crosse au sol retentit sous la voûte et les gens autour de moi s'exclamèrent à l'unisson :

— Que Dieu protège la reine !

Je ne pus réprimer un frisson de joie en songeant que ces mots m'étaient destinés.

# 21.

— **O**sten, pour l'amour du ciel, redresse-toi, ordonna maman.  
— Mais il fait trop chaud, se plaignit-il tandis que nous commençons le marathon photo.

Papa me contourna.

— Tu peux bien te tenir tranquille pendant les cinq minutes de photos, mon fils.

Ahren éclata de rire.

— Vous m'avez manqué.

Je lui donnai une tape.

— Je suis bien contente que personne ne filme.

— Bon, bon. Nous sommes prêts, déclara papa au photographe.

Mes parents étaient derrière moi, le bras posé sur le dossier de ma chaise. Osten et Ahren étaient agenouillés chacun d'un côté, tandis que Kaden se tenait debout, une main derrière le dos, presque plus royal que moi.

Le photographe prit de nombreux clichés, ne s'arrêtant qu'une fois satisfait.

— Qui vient ensuite ?

Nous restâmes tous en place et demandâmes à Camille de nous rejoindre. Puis, afin d'avoir une photo de la famille, chacun des membres de l'Élite fut pris en photo avec nous à son tour.

Je posai ensuite avec les Leger puis avec chacun des membres de mon gouvernement, y compris Lady Brice, qui fit fi de la traditionnelle pose guindée pour me serrer contre elle.

— Je suis tellement fière ! répétait-elle à l'envi. Tellement, tellement fière !

Il fallut ensuite poser avec toute la famille Woodwork. Josie vint se placer le plus vite possible, quasiment en plein centre. Je secouai la tête et Mlle Marlee me prit dans ses bras.

— Je suis tellement contente pour vous, ma chérie. Vous avez grandi si vite.

J'éclatai de rire.

— Merci, mademoiselle Marlee. Je suis heureuse que vous soyez tous là aujourd'hui.

M. Woodwork me décocha un large sourire.

— Comme si on pouvait rater ça. Félicitations !

Mlle Marlee n'avait pas lâché mes mains.

— Vous voir monter sur le trône et devenir si proche de Kile, c'est merveilleux.

Je souris à mon tour.

— Franchement, j'ai du mal à imaginer que nous puissions ne pas être amis. Je n'arrive pas à croire qu'il nous ait fallu si longtemps pour nous connaître enfin.

— C'est drôle la vie, répondit Mlle Marlee. Dommage que Josie et vous ayez passé si peu de temps ensemble.

— Quoi ? dit Josie, qui aurait été capable d'entendre son nom même s'il était tapoté en morse sur un autre continent.

— Ça serait bien que vous fassiez davantage de choses ensemble.

Mlle Marlee nous regardait toutes deux, rayonnante de joie.

— Oui ! Absolument ! s'écria Josie.

— J'aimerais beaucoup, mentis-je. Mais maintenant que je suis reine, j'ai bien peur de ne plus avoir beaucoup de temps libre.

Ma mère m'adressa un sourire entendu à l'insu de son amie. Elle comprenait exactement ce que j'essayais de faire.

Mlle Marlee fronça les sourcils.

— C'est juste. Oh, je sais ! Et si Josie vous suivait pendant quelques jours ? Elle a toujours été captivée par la vie des princesses. Elle pourrait étudier celle d'une reine à présent !

Tout le monde attendait ma réponse et je voyais bien dans le regard de ma mère, que reine ou pas, je n'avais pas intérêt à décevoir sa meilleure amie. Je n'avais pas le choix.

— Bien sûr. Josie peut me suivre. Ce serait... super.

Josie revint à sa place en dansant et je jetai un coup d'œil à Kile, qui faisait de son mieux pour ne pas rire de mon nouveau malheur. Son amusement eut le mérite de m'arracher un sourire, et je me dis qu'au moins, j'aurais l'air heureuse sur les photos.

On passa ensuite aux portraits individuels avec les membres de l'Élite. Je restai debout tandis qu'ils me rejoignaient un par un.

Fox fut le premier, très élégant dans son costume anthracite.

— Bon, que dois-je faire ? s'enquit-il. Dans les photos de famille, je garde les bras le long du corps, mais là je me dis que je devrais, je ne sais pas, vous tenir la main ou un truc du genre.

Le photographe apprécia l'initiative.

— Oui, c'est bien, ça ! commenta-t-il quand Fox me prit la main.

Il se rapprocha un peu et nous sourîmes tandis que les flashes crépitaient rapidement.

Ean me rejoignit ensuite d'un pas nonchalant, radieux.

— Éblouissante, Eadlyn. Éblouissante.

— Merci. Vous n'êtes pas mal non plus.

— C'est vrai, répondit-il avec un sourire suffisant. Très vrai, même.

Il se plaça derrière moi.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier. À la fois pour votre pardon et pour votre discrétion.

— Nous n'avons jamais beaucoup communiqué tous les deux. Je savais que vous m'étiez reconnaissant.

— Je m'étais préparé à une vie de déceptions, admit-il sur un ton nerveux que je ne lui avais jamais entendu. Considérer une autre alternative me paraît irréal. Je ne sais pas vraiment quoi faire.

— Vivez, c'est tout.

La froide apparence d'Ean et son masque soigneusement calculé avaient fini par voler en éclats. Il me sourit avec chaleur et déposa un baiser sur mon front avant de s'éloigner.

Après Ean, Kile fonça vers moi et m'arracha un cri lorsqu'il me souleva de terre pour me faire tourner dans ses bras.

— Lâche-moi !

— Pourquoi ? Parce que tu es la reine ? Il va me falloir une meilleure raison que ça.

Il s'arrêta enfin, face au photographe : nous sourions comme deux idiots. Ces photos seraient spectaculaires elles aussi, d'une tout autre manière.

— J'ai failli me tuer en trébuchant sur ta cape, constata-t-il. La mode peut être mortelle.

— Ne va pas dire ça à Hale, répliquai-je en souriant.

— Me dire quoi ? demanda Hale en croisant Kile.

— Que la mode tue, répondit Kile en rajustant sa veste.

— La sienne, sans doute. Vous êtes splendide, déclara-t-il en me prenant dans ses bras.

— Merci infiniment pour votre aide ce matin. Tout a tenu.

— Évidemment. Vous doutiez de mes talents ? me taquina-t-il.

— Jamais.

Je m'écartai un peu de lui pour qu'on voie tout de même nos visages sur les photos, même s'il me tardait de voir celles où on s'étreignait.

Le tour d'Henri arriva et son sourire seul suffisait à faire passer plus vite cette longue journée. Il s'arrêta à quelques pas de moi et inspira profondément.

— Vous être très belle. Je suis heureux pour vous.

Je posai la main sur ma bouche, émue.

— Henri. Merci ! Merci beaucoup !

Il haussa les épaules.

— Je essayer.

— Vous vous débrouillez très bien. Vraiment.

Il hocha la tête, s'approcha de moi et me fit gentiment pivoter. Puis il arrangea ma cape afin qu'elle flotte derrière moi, et se plaça à mes côtés, une main sur ma taille, raide et fier.

Il était évident qu'il avait bien réfléchi à l'impression qu'il voulait que ce portrait dégage et je trouvai cela admirable. Lorsque le photographe eut terminé, Henri commença à s'éloigner avant de

s'immobiliser.

— Euh, *entä* Erik ? demanda-t-il en désignant son ami.

Kile intervint pour marquer son approbation.

— Erik a vécu toute l'aventure avec nous. Il doit être pris en photo lui aussi.

Erik m'adressa un signe négatif de la tête.

— Non, ça va. Ce n'est pas la peine.

— Allez, mec, c'est juste une photo.

Kile lui donna une bourrade, mais Erik ne bougea pas d'un pouce.

Une partie de moi craignait que tout le monde entende mon pouls marteler son nom s'il s'approchait trop près. Mais il m'était aussi difficile de ne pas courir vers lui à présent que ça l'avait été de l'éviter ces derniers jours.

Je m'avançai vers lui. Quand il comprit que je le rejoignais, il leva les yeux et son regard croisa le mien. En un instant, tout sembla s'animer. C'était comme si le soleil chantait et que les bruit de pas possédaient une consistance que je sentais au bout de mes doigts chaque fois que quelqu'un se déplaçait.

Quand je le regardais, le monde s'éveillait.

Je fis halte devant lui, en espérant que mon étourdissement ne se voyait pas.

— Je ne décide pas. Je demande.

Il soupira.

— C'est mille fois pire.

Il sourit et prit ma main, mais avant que j'aie pu le conduire vers l'estrade, il baissa les yeux. Dès que la cérémonie s'était achevée, il avait ôté sa veste et ne portait plus que le gilet de son costume trois pièces.

— Je ne suis pas assez habillé, se lamenta-t-il.

Je soupirai et dégrafai ma cape. Je l'ôtai ensuite et Hale s'en empara avec soin.

— C'est mieux comme ça ?

— Non, pas vraiment. (Il déglutit.) Mais si vous y tenez vraiment...

— J'y tiens.

Je penchai la tête et battis des cils avec coquetterie.

Il éclata de rire, reconnaissant sa défaite.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Bien, répondis-je avec un large sourire en me rapprochant de lui. Mettez votre main là, dis-je en la guidant sur ma taille. Et l'autre là, ajoutai-je en la plaçant sur mon épaule.

Je posai une main sur sa poitrine, l'autre sur son bras et nous restâmes ainsi, dans une étreinte lâche.

— Et maintenant, souriez à l'objectif.

— D'accord, répondit-il.

Je sentais son cœur battre à tout rompre sous ma main.

— Calmez-vous, chuchotai-je. Faites comme si nous étions seuls.

— Impossible.

— Alors, je ne sais pas, dites quelque chose en finnois.

Il rit et murmura *Olet hullu tyttö*. Même si je ne comprenais pas ce qu'il disait, je savais que je ne pourrais jamais oublier le ton de sa voix. J'entendais son sourire sans le regarder, ce qui ne faisait qu'accentuer le mien. J'étais si occupée à l'écouter que je dus me rappeler de respirer. Je savais au fond de moi que ces mots étaient importants. Et je n'en comprenais aucun.

— Elle est dans la boîte, commenta le photographe, et Erik me lâcha sur-le-champ.

— Vous voyez ? Est-ce que c'était si terrible ? demandai-je.

— Je pensais que ce serait dix fois pire, avoua-t-il et il y avait quelque chose de bizarre dans sa voix, comme si un détail m'avait échappé.

J'entendais de nouveau la pulsation folle de mon cœur ridicule. Je déglutis sans y prêter attention et me tournai vers le bruit de pas en provenance de l'entrée.

— Marid, saluai-je.

— Je suis désolé de vous déranger, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Pourrais-je avoir un portrait officiel avec ma nouvelle reine ?

— Bien sûr.

Je lui tendis la main et il s'en saisit en souriant.

— Le pays est en effervescence, dit-il. Je ne sais pas si vous avez déjà eu des comptes-rendus, mais les reportages sont très positifs.

— Je n'ai pas eu une seconde à moi pour voir ça, confessai-je tandis qu'il tenait affectueusement mes deux mains et faisait face à la caméra.

— Inutile. Vous avez plein de gens à votre service qui vous feront des rapports plus tard. Je suis juste heureux d'être le premier à vous dire que votre premier jour de règne se déroule merveilleusement bien.

Il pressa ma main, et je soupirai en songeant que tout était peut-être enfin en train de s'arranger.

## 22.

Je bus du champagne, ris trop fort et mangeai la moitié de mon poids en chocolat. J'avais envie, pendant quelques heures, de savourer l'opulence ridicule que j'avais toujours tenue pour acquise. Il serait toujours temps de boire de l'eau et de redescendre de mon nuage demain. Je me préoccuperais de la façon d'éviter que mon pays ne se délite demain. Et je penserais aux maris demain.

Mais ce soir ? Ce soir, j'allais me repaître de ce moment parfait et scintillant.

— Une danse de plus ? me sollicita Ahren alors que je buvais une gorgée de ce qui, juré, serait mon dernier verre. J'ai un avion à prendre mais je voulais te dire au revoir.

Je me levai en saisissant la main qu'il me tendait.

— Je prends tous les au revoir possible. Tout sera mieux que la dernière fois.

— Je suis toujours désolé, mais tu sais bien que je ne pouvais pas faire autrement.

Nous nous mêmes en position et il me fit tourbillonner sur la piste.

— Je sais. Mais ça ne rend pas les choses plus simples pour autant. Ajoute tout le reste à ça et tu comprendras que sans toi, la vie a été difficile pour moi.

— Excuse-moi. Mais tu t'en sors très bien, mieux que tu ne l'imagines, je parie.

— On verra. Je dois asseoir mon autorité, forcer les parents à ralentir le rythme et trouver quelqu'un qui veuille bien m'épouser.

Il haussa les épaules.

— Bah, c'est trois fois rien.

— Presque des vacances.

Il gloussa. Ce bruit m'avait terriblement manqué.

— Je suis navré que ma lettre ait été cruelle. Les parents voulaient te protéger, mais j'avais peur que ne pas savoir finisse par être un handicap pour toi.

— Elle a été excessivement dure à lire, mais les mêmes reproches m'ont été faits à de nombreuses reprises après ça. J'aurais dû m'en rendre compte. Si je n'avais pas été si aut centrée...

— Tu essayais de te protéger, m'interrompit-il. Tu fais quelque chose que personne n'a jamais fait

avant toi. C'était normal de trouver des façons de te rendre la vie plus facile.

Je secouai la tête.

— Papa était épuisé. Maman ne s'est jamais reposée. Tu étais amoureux et j'ai essayé de te faire rompre. Il y a un mot pour ce que je suis, mais je suis trop bien élevée pour le prononcer.

Il éclata de rire et de nombreux convives nous regardèrent, y compris Camille. J'avais envie de la détester, cette fille qui faisait tout ce que j'essayais de faire mais en dix fois mieux, cette fille qui m'avait volé mon frère. Mais il était clair qu'elle était très heureuse de nous voir enfin réconciliés.

Je ne comprenais toujours pas comment elle réussissait tout avec autant de facilité, ni comment elle parvenait à être à la fois une princesse et une fille. Je craignais que, pour parfait qu'il soit, ce jour ne dure pas.

— Hé, dit Ahren en voyant mon regard inquiet. Ça va aller. Tu vas t'en sortir.

Je me ressaisis et essayai de retrouver la magie qui courait dans mes veines un peu plus tôt. J'étais la nouvelle reine. Pas question d'être triste, surtout aujourd'hui.

— Tu as raison. Je ne sais juste pas comment.

La chanson arriva à son terme et Ahren s'inclina profondément.

— Tu dois venir passer le Nouvel An à Paris.

— Et toi tu dois revenir pour notre anniversaire, suppliai-je.

— Et tu viendras passer ta lune de miel en France.

— À condition que tu sois venu assister au mariage.

Il me tendit la main.

— Marché conclu.

Après notre poignée de main, mon jumeau adoré m'attira à lui pour me prendre dans ses bras.

— J'ai été en deuil pendant des jours, pensant que tu ne me pardonnerais jamais d'être parti. Le fait que tu ne m'en veuilles pas du tout rend cette deuxième séparation encore plus difficile.

— Appelle. Et pas que les parents. Appelle-moi.

— Promis.

— Je t'aime, Ahren.

— Je t'aime, Ta Majesté.

J'éclatai de rire et nous prîmes le temps de nous tamponner les yeux.

— En parlant de mariage, poursuivit-il, une idée du nom du futur marié ?

Nous balayâmes la pièce du regard. Les membres de l'Élite étaient faciles à repérer avec leurs vestes et leurs cravates élégantes, aussi beaux que les familles du Gotha. Je les avais observés toute la soirée, ajoutant mes notes sur leur comportement au stock d'informations déjà compilées.

Kile s'était occupé de bonne grâce des invités les plus jeunes et Fox avait serré tellement de mains que je le surpris à se masser les poignets. Même si Ean et Hale n'étaient plus dans la course, je les avais entendus se répandre en éloges sur mon compte auprès des journalistes. Et puis il y avait Henri. Il avait fait de son mieux, Erik à ses côtés pour l'aider, mais à le voir examiner les invités depuis son siège, il était évident que c'était très difficile pour lui.

— J’ai réfléchi dans tous les sens. C’est dur de savoir quel est le meilleur choix. Je veux faire ce qui est le mieux pour tout le monde.

— Toi y compris ?

Je souris, incapable de répondre.

— J’espère que mon départ t’aura au moins appris une chose, répondit-il d’un air sérieux. Tu dois faire tout ce qui est en ton pouvoir pour être avec la personne que tu aimes.

L’amour. Comme les vêtements, j’avais toujours pensé que c’était un sentiment qui n’allait pas aux gens de la même manière. J’ignorais encore le sens que ce mot aurait pour moi, mais j’avais le sentiment que je ne tarderais pas à le savoir. Serais-je contente de sa définition ?

— Je te le dis, Eady, les guerres, les alliances et même les pays, ça va et ça vient. Mais ta vie t’appartient, singulière et sacrée, et tu dois choisir une personne qui te rappelle ça tous les jours.

Je baissai les yeux sur ma robe. Je sentais le poids de la couronne sur ma tête. Oui, ma vie était singulière et sacrée, mais depuis ma naissance – à peine sept minutes avant celle de mon frère – elle avait appartenu à tous sauf à moi.

— Merci, Ahren. Je m’en souviendrai.

— Fais-le.

Je posai une main sur son épaule.

— Va retrouver ta femme. Rentre bien. Appelle-nous quand tu as atterri, d’accord ?

Il me fit le baisemain.

— Au revoir, Eady.

— Au revoir.

J’avais beau être fatiguée, je savais que je ne pouvais pas me retirer tout de suite. *Un dernier tour*, décidai-je. Quelques poignées de main, deux ou trois interviews, et je pourrais filer.

Tant de sourires et d’embrassades, tant de vœux de bonheur et de promesses de se rappeler rapidement. Ça me remplissait d’énergie presque aussi vite que ça m’en pompait. Alors que je m’approchais du coin où Ean discutait avec quelques personnes qui avaient gagné leur invitation à la loterie, une autre valse débuta.

— Oh, une danse ! s’écria une jeune fille.

Je pensais qu’elle voulait qu’Ean danse avec elle, mais elle le poussa gentiment dans ma direction, et il accepta volontiers d’être mon cavalier.

Après quelques tours, je ne pus m’empêcher de lui demander :

— Depuis combien de temps avez-vous des sentiments pour Hale ?

Il sourit.

— Depuis qu’on nous a briefés avant de vous rencontrer. Il avait l’air si heureux, presque comme un personnage de dessin animé. C’était touchant.

— Ça l’est, concédai-je.

— Je suis désolé de vous avoir menti. J’avais décidé d’emporter mon secret dans la tombe.

— Et maintenant ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Mais Hale a tellement insisté pour vous dire la vérité que la moindre des choses, c'est que je n'utilise pas une femme comme paravent, comme je l'ai fait avec vous. Ce n'est juste pour personne.

— C'est parfois dur d'être juste avec soi-même, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, la mine grave.

— Je pense cependant que nos situations ne sont pas comparables. Au final, personne ne se soucie de moi, alors que tout le monde se soucie de vous.

— Ne dites pas de bêtises. Je me soucie de vous. Je me suis souciée de ce snob fanfaron qui s'est présenté à moi le premier jour.

Il rit en se remémorant l'épisode. Une partie de son armure protectrice avait disparu. Pas tout cependant, mais je savais à quel point il est difficile de baisser la garde.

— Et je me soucie de cette personne tendre et nerveuse qui se tient devant moi.

Ean n'était pas du genre démonstratif. Il ne déglutit pas, ni ne cilla, mais je devinai qu'il était à deux doigts de verser une larme.

— Je suis tellement heureux d'avoir eu le privilège de vous voir accéder au trône. Merci, Votre Majesté. Pour tout.

— Avec plaisir.

La mélodie s'acheva et nous nous saluâmes d'un signe de tête.

— Est-ce que ça vous ennuie si je pars demain matin ? demanda-t-il. J'aimerais passer du temps avec ma famille.

— Aucun problème. Donnez de vos nouvelles.

Il acquiesça en silence et traversa la pièce, prêt à entamer une nouvelle vie.

J'y étais parvenue. J'avais survécu à cette journée sans rien faire d'humiliant, personne n'avait protesté et j'étais toujours debout. C'était terminé et je pouvais enfin m'échapper pour rejoindre la tranquillité de ma chambre.

Mais, alors que j'étais sur le point de m'esquiver par une porte dérobée, je vis Marid parler devant une caméra.

Ses traits s'illuminèrent quand il m'aperçut et il me fit signe de le rejoindre. Et, alors que mon corps me criait qu'il voulait aller se reposer, je cédaï au charme de son sourire et lui obéis.

## 23.

— La voilà, l'héroïne de la journée, dit-il en passant le bras autour de mes épaules tandis que la journaliste gloussait.

— Votre Majesté, comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle en me mettant un micro sous le nez.

— Ai-je le droit de répondre « fatiguée » ? plaisantai-je. Non, cette journée a été incroyable, et avec tous les événements alarmants qui se sont produits dans notre pays récemment, j'espère que le moral des gens est remonté en flèche. Il me tarde de me mettre au travail. Grâce aux merveilleux membres de la Sélection et à mes amis, comme M. Illeá ici présent, j'ai appris énormément de choses sur mon peuple. J'espère que nous trouverons des moyens plus efficaces de subvenir aux besoins de chacun.

— Pouvez-vous nous donner un avant-goût de vos projets ? enchaîna la journaliste, impatiente.

— Eh bien, je pense que notre séance de questions, qui était l'idée de Marid, répondis-je avec un geste vers lui, a commencé de manière un peu chaotique, mais s'est révélée au final très instructive. Et Sir Woodwork m'a fait récemment une proposition très intéressante pour faciliter les doléances des citoyens. Je ne peux pas en dire plus pour l'instant mais c'est une excellente initiative.

— En parlant de proposition, rebondit-elle avec enthousiasme, quelles nouvelles du côté de la Sélection ?

— J'envisage de me concentrer sur mon règne pendant une semaine avant de recommencer les tête-à-tête.

— C'est compréhensible. Et vous, monsieur ? Un conseil à donner à notre nouvelle reine ?

Je pivotai vers Marid, qui haussa les épaules et baissa la tête.

— Je lui souhaite bonne chance pour son règne et pour la fin de la Sélection. L'homme qui gagnera son cœur sera le plus chanceux du monde.

Il déglutit, incapable apparemment de croiser de nouveau le regard de la journaliste.

Elle acquiesça avec ferveur.

— Sans aucun doute.

Je pris Marid par le bras pour l'éloigner des oreilles indiscretes.

— Je ne veux pas vous paraître grossière après toute la bienveillance dont vous avez fait preuve à mon égard, mais votre comportement est inapproprié.

— Pourquoi ?

— Parce que vous faites comme si nous aurions pu sortir ensemble si la Sélection n'avait pas eu lieu. C'est la troisième fois, à ma connaissance, que vous sous-entendez ce genre de chose alors que je ne vous ai pas vu pendant des années. Les règles m'obligent à épouser un des Sélectionnés ; prétendre que vous êtes blessé alors qu'il n'y a absolument rien entre nous est tout bonnement inacceptable. Vous devez cesser ces déclarations à l'emporte-pièce.

— Et pourquoi diable ferais-je une chose pareille ? demanda-t-il sur un ton mielleux.

— Pardon ?

— Si votre famille avait prêté la moindre attention à son peuple, elle aurait appris que je suis très aimé. Les gens m'adorent. Vous devriez voir les piles de courrier que je reçois. Certaines personnes pensent que ce n'est pas forcément un Schreave qui devrait être sur le trône.

Je me figeai, terrifiée à l'idée qu'il puisse avoir raison.

— Vous me devez beaucoup, Eadlyn. Je n'ai dit que du bien de vous à la presse et j'ai évité la catastrophe lors de cette séance de conseil. C'est moi qui ai fait ça, pas vous.

— J'aurais pu...

— Non. Et c'est bien là le problème. Vous ne pouvez pas régner seule. C'est impossible, et vous marier est une excellente idée. Sauf que vous ne cherchez pas au bon endroit.

J'étais trop abasourdie pour répondre.

— Voyons les choses en face : si un seul de ces garçons était fou de vous, il ne vous quitterait pas d'une semelle, pas vrai ? Pour un observateur extérieur, ils font tous preuve de la plus parfaite indifférence.

Ma sidération se transforma en colère. Je balayai la pièce du regard. Il avait raison. Aucun membre de l'Élite ne semblait conscient de ma présence.

— Alors que si vous m'épousez, la lignée Schreave-Illeá sera complètement stable. Nul ne remettra en question votre droit au trône si vous êtes ma femme.

La pièce se mit à tanguer un instant, et je luttai pour garder le contrôle de moi-même.

— Vous pouvez regarder les chiffres si vous le souhaitez, mais aux yeux de l'opinion publique, mon indice de popularité est deux fois plus élevé que le vôtre. Je peux vous faire passer de « tolérable » à « adorée » en une nuit.

— Marid, répliquai-je d'une voix faible qui me fit horreur. Ce n'est pas possible.

— Bien sûr que si. Soit vous mettez fin à cette Sélection de votre plein gré, soit je répandrai des rumeurs sur notre compte qui pousseront les gens à ne plus la prendre à sérieux. Quand j'en aurai fini avec vous, ils vous croiront encore plus froide qu'ils ne le pensent déjà.

Je me redressai.

— Je vous détruirai, promis-je.

— Essayez donc. Vous verrez avec quelle rapidité ils se retourneront contre vous. (Il déposa un

baiser sur ma joue.) Vous savez où me trouver.

Je n'étais qu'une cruche. J'avais cru que Hale avait des sentiments pour moi et qu'Ean était là pour me soutenir, or je m'étais fourvoyée sur toute la ligne. J'avais eu tort de faire confiance à Burke, à Jack et à Baden. J'étais certaine que Marid voulait m'aider alors qu'il ne cherchait qu'à accéder au trône. Mon instinct se trompait systématiquement et il me semblait soudain n'être entourée que de faux-jetons.

Au bord des larmes, je m'adosai au mur. J'étais la reine. Personne n'était aussi puissant que moi. Et pourtant je ne m'étais jamais sentie aussi impuissante de toute ma vie.

La porte s'ouvrit et, avant que je puisse me cacher, Erik passa la tête par l'entrebâillement.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté. Je fuyais juste la foule. C'est un peu trop pour moi.

Je ne décrochai pas la mâchoire.

— On dirait que c'est un peu trop pour vous aussi, ajouta-t-il, prudent.

Je gardai les yeux rivés au sol.

— Votre Majesté ? (Il referma délicatement la porte.) Je peux vous aider ? chuchota-t-il.

Je plongeai le regard dans ses prunelles bleues et tous mes soucis s'envolèrent d'un coup. Mon cœur m'ordonna : *Fuis*. Je m'emparai instinctivement de sa main et obéis à ma voix intérieure.

Je traversai le couloir à la hâte, en regardant derrière moi pour être certaine que personne ne nous suivait.

Comme je l'espérais, le Boudoir était vide. J'attirai Erik vers la fenêtre sans allumer la lumière, pour bénéficier du clair de lune.

— Au risque de passer encore plus pour une idiote, pourriez-vous répondre à une question ? Je vous demande d'être absolument honnête avec moi. Je vous donne la permission d'être blessant. Il faut que je sache.

Après un long silence, il acquiesça, même si son expression attestait de son appréhension.

— Y a-t-il une chance pour que vous ressentiez pour moi ce que je ressens pour vous ? Si vous éprouvez ne serait-ce qu'une infime partie des sentiments violents qui me déchirent le cœur, je dois le savoir.

Erik exhala, l'air à la fois abasourdi et triste.

— Votre Majesté, je...

— Non ! m'écriai-je en arrachant ma couronne et en l'envoyant valser à travers la pièce. Pas Majesté. Eadlyn. Je suis juste Eadlyn.

Il sourit.

— Vous êtes toujours juste Eadlyn. Et vous êtes toujours la reine. Vous êtes tout pour tout le monde. Et infiniment plus pour moi.

Je plaçai une main sur sa poitrine : je sentais son cœur battre au rythme du mien. Il prit soudain conscience de mon désespoir ; il posa la main sur ma joue et se pencha pour m'embrasser.

Tous les moments que nous avons vécus ensemble m'envahirent l'esprit. Son embarras le jour où nous nous étions rencontrés et la façon dont je l'avais réprimandé avant le défilé parce qu'il se rongait les ongles. Sa manière de me protéger quand la bagarre avait éclaté dans la cuisine. Le fait que je n'avais

pu m'empêcher de le contempler à la dérobée lorsque les garçons priaient devant l'infirmierie. Et, plus surprenant encore, cet instant où Camille, dans le Boudoir, m'avait demandé qui emplissait mes pensées : j'avais dû résister à l'envie pressante de prononcer son nom à haute voix.

Tout ça, toutes ces secondes magiques et interdites me consumèrent tandis que nous partagions ce baiser dangereusement traître. Lorsque nous finîmes par nous séparer, j'étais en larmes, certaine que le départ d'Ahren et la peur de perdre ma mère n'étaient rien en comparaison de ce qui m'arrivait.

Il secoua la tête sans me lâcher.

— Évidemment, la fois où je tombe vraiment amoureux, c'est de quelqu'un qui vit dans une autre galaxie.

J'empoignai son gilet et sa chemise, furieuse de ne pas avoir le droit de m'y agripper pour le restant de mes jours.

— Ce sera la première fois de ma vie où je ne pourrai pas avoir ce que je veux vraiment. Le sort est cruel.

Il déglutit.

— C'est vraiment impossible, alors ?

Je me décomposai, incapable de lui répondre.

— J'en ai bien peur, finis-je par dire. Les raisons sont multiples. Je peux à peine toutes les saisir, les choses se sont singulièrement compliquées pour moi ces dernières heures.

— Vous n'avez rien à m'expliquer. Je le savais déjà. J'ai commis l'erreur d'espérer un instant. C'est tout.

— Je suis tellement désolée, murmurai-je en baissant les yeux. Si je pensais pouvoir tout arrêter, je le ferais. Mais les gens penseraient que c'est une erreur de plus de la part de celle qui accumule les fautes égoïstes et idiotes.

Il me força d'une main tendre à lever le menton.

— Je vous en prie, ne parlez pas ainsi de la femme que j'aime.

Je souris faiblement.

— J'ai été injuste avec vous. J'étais rongée par mes questions, mais ça aurait peut-être été mieux que nous ne sachions jamais.

— Non, répondit-il, capable je ne sais comment de trouver du positif dans notre tourment. Il n'y a aucune honte à aimer qui on aime, et faire ce qui est juste est honorable. C'est dommage que ces deux choses ne se recoupent pas pour nous, mais ça ne rend pas cet instant moins important pour moi.

— Ni pour moi.

Il me tenait la main avec tendresse, toujours sidéré de sa propre audace.

— Je devrais regagner la fête, dit-il. Je ne voudrais pas causer un scandale.

Je soupirai.

— Vous avez raison. (Et pourtant, je ne pouvais me résoudre à le laisser partir. Je me pressai tout contre lui.) Je ne suis pas encore fiancée, murmurai-je. Vous voulez bien me retrouver demain soir ?

On aurait presque pu deviner les rouages qui tournaient dans sa tête. Je vis le moment où il cessa de

réfléchir pour se contenter de hocher la tête en signe d'assentiment.

— Je vous dirai où et quand. Partez, je vous suivrai dans quelques minutes.

Erik m'embrassa une dernière fois avant de se ruer dans le couloir. Pendant ce temps, je récupérai ma couronne, puis me dirigeai vers le panneau dérobé dissimulé derrière la bibliothèque. Je voulais être certaine que personne ne me trouve ce soir.

Il n'y avait plus de rebelles à Illeá, plus de menaces de ce genre à fuir. Mais le château recelait toujours des dizaines de passages secrets et je les connaissais tous.

## 24.

— Bonjour, Votre Majesté, me salua Lady Brice lorsque je pénétrai dans mon bureau.  
En général, je faisais la grasse matinée le dimanche, mais il n'était pas question de passer ma première journée de règne au lit, surtout après la façon dont les choses s'étaient terminées la veille au soir.

Je lâchai un soupir, à la fois fatiguée et ravie.

— Je l'ai entendu un million de fois hier, mais ça me fait toujours bizarre.

— Vous avez des décennies pour vous y faire, répondit-elle en souriant.

— À propos, il faut que nous parlions de la Sélection, de mon règne et d'une complication.

— Une complication ?

— Pouvez-vous me dire quelque chose ? À quel point Marid est-il populaire ?

Lady Brice siffla entre ses dents.

— Il s'est taillé une solide réputation ces dernières années. Il est fréquemment interviewé à la radio, et comme il est beau et qu'il appartient à une famille célèbre, il apparaît régulièrement dans la presse écrite. Plein de gens l'écoutent quand il parle. Nous avons eu de la chance qu'il se montre au bon moment, n'est-ce pas ?

Avant que j'aie eu le temps d'expliquer ce qui s'était produit la veille, j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi et Josie fit irruption dans la pièce.

— Hé ! J'espère que je ne suis pas en retard ! s'écria-t-elle.

Je fermai les yeux, irritée. J'avais complètement oublié qu'elle était censée m'accompagner toute la journée.

— Puis-je vous aider ? s'enquit Lady Brice.

— Oh, c'est moi qui suis là pour vous aider, expliqua Josie. Je suis Eadlyn aujourd'hui. Peut-être plus longtemps, si ça se passe bien.

— Mlle Marlee a suggéré ça pendant la séance photo d'hier, dis-je précipitamment.

Lady Brice hocha la tête et c'est ce moment que choisit Neena pour entrer dans le bureau à son tour.

Même si j'hésitai à tout déballer devant Josie, je n'avais pas vraiment le choix.

— Bon, commençai-je. Nous avons un problème. Et ce problème s'appelle Marid Illeá.

— Ah bon ? s'étonna Neena. Il avait l'air très serviable pourtant.

— Oui, c'était fait exprès. Mais en réalité, son but a toujours été de s'emparer de la couronne. (Je déglutis. Je me sentais tellement stupide.) Hier soir, je lui ai demandé de cesser d'encourager les journalistes à penser que nous étions davantage que des amis, et il m'a très clairement répondu qu'il entendait bien continuer à agir ainsi jusqu'à ce que le peuple exige que je l'épouse.

Lady Brice enfouit son visage dans ses mains.

— Je savais qu'il pouvait saper la Sélection. Je le savais. On aurait dû tuer les rumeurs dans l'œuf. Je secouai la tête.

— Ce n'est pas votre faute. Vous m'avez donné la possibilité de le faire et je ne l'ai pas saisie. Je n'aurais jamais cru qu'il tenterait de s'arroger une place définitive au palais.

— C'est tellement sournois, déclara Lady Brice en serrant les poings. Ses parents ont caillassé et attaqué le château. Il n'a qu'à faire quelques discours et il sera dans la place sans paraître le moins du monde agressif.

— Exactement. Et je... j'ai peur. S'il arrive à faire croire aux gens qu'il devrait être le prince consort, ils vont se dresser contre nous. Un vent de révolte souffle sur le pays depuis quelque temps, et maintenant que je suis reine, plus rien n'arrêtera ceux qui se taisaient parce qu'ils aimaient mon père. Mais si nous cédon, et qu'il entre au château... s'il peut mentir avec autant d'aisance rien que pour s'approcher de moi...

— Qu'est-ce qu'il fera quand il n'aura plus besoin de vous ? acheva Lady Brice d'une voix sombre.

J'avais déjà imaginé une dizaine de scénarios différents. Il dirait que j'avais glissé dans l'escalier, que je m'étais endormie dans mon bain ou que j'avais le cœur fragile comme tous les Singer. Je ne voulais pas croire qu'il soit le mal incarné, mais j'avais bien compris qu'il brigait le pouvoir et qu'il n'avait aucun égard pour moi.

J'étais peut-être parano. Mais après avoir laissé passer tant de choses ces derniers mois, des choses qui auraient dû me pousser à être prudente, à m'exprimer franchement, à agir, je ne pouvais pas partir du principe que tout allait s'arranger.

— Il faut le réduire au silence. Mais comment ? demanda Neena.

— Il n'y a pas besoin de faire quoi que ce soit, intervint Josie. (Nous pivotâmes toutes vers elle et son sourire s'effaça sous le poids conjugué de nos regards.) Tu es la reine. Tu n'as qu'à le faire exécuter. Tu le ferais si c'était un traître, pas vrai ?

— S'il agissait comme tel, oui. Mais si tout le monde croit qu'il est amoureux de moi et que je le fais pendre, pour qui est-ce que je passerais ?

Elle plissa les yeux, songeuse.

— Une personne affreuse.

— Pire que ça. Et ma cote de popularité est déjà suspendue à un fil. Je ne peux pas le faire exécuter. Je ne peux même pas déclarer publiquement qu'il ne m'intéresse pas, pas sans déclencher des réactions

négatives.

— Que fait-on alors ? demanda Lady Brice.

— Tout ça reste entre nous. Est-ce bien clair pour tout le monde ? (Je fixai Josie en priant le ciel qu'elle saisisse l'importance du secret.) Primo, on va ignorer Marid : interdiction pour lui d'entrer au palais et s'il appelle, personne ne lui répond. À partir de maintenant, il n'a plus le droit de m'approcher. Il ne faut donner aucune munition à la presse.

— Entièrement d'accord, abonda Lady Brice.

— Deuzio, j'ai planifié les prochaines semaines de Sélection. Ean rentre chez lui ce matin. Nous avons discuté hier soir et il est prêt à faire ses valises. En début de semaine prochaine, ce sera le tour de Hale.

Neena grimâça.

— Je suis triste que Hale s'en aille.

— Moi aussi. Mais c'est d'un commun accord, et nous sommes en très bons termes.

— Ça rend les choses plus faciles, admit-elle. Mais attendez. N'êtes-vous pas censée vous décider en quatre jours, une fois que vous n'avez plus que trois prétendants ?

— Si. La seule façon de battre Marid est de me choisir un mari le plus vite possible. Et il faut que notre couple ait l'air aussi solide que celui de mes parents, que je sois amoureuse ou pas. (Je pris une profonde inspiration.) Donc, une fois Hale parti, nous attendrons quelques jours avant d'éliminer Fox. Il est sympa, mais nous n'avons pas de lien véritable. Il restera donc Kile et Henri, et j'ai l'intention d'annoncer mon choix en direct à la télévision dans deux semaines.

— Deux semaines ! s'étouffa Neena. Eadlyn !

— Je vais avoir besoin d'aide pour me mettre l'opinion publique dans la poche, poursuivis-je. J'ai regardé les récents sondages : Hale et Kile sont favoris depuis un moment. Je ferai en sorte d'expliquer que le départ de Hale est une nécessité, afin que le peuple soit satisfait, mais nous avons besoin de quelque chose de spectaculaire sur Henri. Genre, il fait de la pâtisserie pour les pensionnaires des maisons de retraite ou sa famille descend de la vieille noblesse suédègè. Même si nous devons prendre des libertés avec la vérité, on ne doit pas hésiter. Faites-le entrer dans le top final avec l'approbation du peuple.

Nous restâmes silencieuses un moment.

— Est-ce que tu es amoureuse de Kile au moins ? demanda Josie.

Pour une fois, son visage avait perdu sa ridicule expression idiote et je lus dans ses yeux une inquiétude profonde et sincère.

Je songai à Erik. À sa façon de me promettre que ça en valait la peine. De me traiter depuis le début. De m'embrasser.

Je songai à son départ inéluctable.

— Je serais heureuse avec lui.

Certains dirigeants avant moi avaient fait des sacrifices bien plus grands, mais Lady Brice, Neena et Josie avaient l'air de penser que je me rendais à l'abattoir.

— Vous comptez m'aider, oui ou non ? demandai-je.

— Je vais voir ce que je peux dénicher sur Henri, répondit Lady Brice. Je préférerais commencer par la vérité.

— Moi aussi. Et je suis certaine que vous trouverez quelque chose. C'est un amour.

— Oui, enchérit Neena. Comme Kile. Vous pourriez tomber plus mal.

*Oui, pensai-je en mon for intérieur. Mais je pourrais aussi tomber tellement mieux.*

— Mobilisez toutes les ressources dont vous avez besoin pour mettre en place ce programme. Je vais passer le reste de la journée à travailler de ma chambre. Josie ? (Elle reporta son attention sur moi.) Tu reviens demain ou ça t'a suffi ?

— C'était plus que suffisant, répondit-elle en déglutissant.

— Pas un mot à personne, tu as bien compris ?

Elle acquiesça farouchement, mais j'avais du mal à poser les yeux sur elle. Elle avait l'air extrêmement triste pour moi et s'il y avait quelqu'un dont la pitié était insupportable, c'était bien elle. Je tournai mon regard vers Neena et Lady Brice : elles arboraient la même expression.

Je me redressai autant que possible et quittai la pièce en me rappelant que, quoi qu'il arrive, j'étais toujours reine.

25.

— Où sommes-nous ? demanda Erik. J'avais fait de mon mieux pour rendre l'endroit confortable ; j'y avais apporté en secret à midi un panier rempli de bougies et de couvertures, et un autre plein de victuailles lorsque tout le monde était allé dîner.

Erik fit semblant d'être malade, tandis que j'arguais d'une montagne de travail, et nous nous retrouvâmes au premier étage, à un endroit où nous étions sûrs de ne pas être dérangés. L'un des accès les plus faciles vers la gigantesque chambre forte se tenait dans l'ancienne chambre de ma mère, celle qu'elle avait occupée pendant sa propre Sélection. Il lui arrivait de s'y rendre en pèlerinage de temps en temps : c'était l'endroit du palais où elle se sentait le plus au calme.

— Du temps où les rebelles présentaient une véritable menace, la famille royale avait pour coutume de se cacher ici, expliquai-je à Erik pendant que nous empruntions le passage secret. Mais cet endroit n'a pas été utilisé depuis plus d'une décennie, et je pense que c'est devenu le secret le mieux gardé du palais.

— En d'autres termes, personne ne nous trouvera, résuma Erik en souriant.

— Pas si on ne le veut pas.

Il prit une profonde inspiration.

— Je me suis senti si coupable aujourd'hui, partagé entre l'excitation due à votre invitation et la culpabilité puisque je ne suis même pas un choix possible.

J'acquiesçai en sortant les assiettes du panier et en les posant sur la couverture.

— Je sais. Je maudis la Sélection ainsi que le jour où mes parents l'ont mentionnée pour la première fois. Et puis après, je me reprends, parce que si elle n'avait jamais eu lieu...

Nous échangeâmes un long regard. Je le rompis en lâchant un soupir et continuai à installer notre pique-nique à la bougie.

— Vous savez, mon père n'était pas censé épouser ma mère.

— Vous plaisantez ? répondit-il en me rejoignant.

— Apparemment, mon grand-père avait sélectionné lui-même les filles et il avait ajouté trois Cinq uniquement pour apaiser les castes les plus basses. Il a détesté ma mère dès le départ. Cerise sur le

gâteau, j'ai découvert que mes parents se disputaient tout le temps. (Je haussai les épaules, encore étonnée par leur histoire chaotique.) J'ai grandi en pensant qu'ils s'étaient rencontrés comme dans un conte de fées. Et au final, ils sont comme tout le monde. Bizarrement, ça rend leur histoire encore plus magique.

Je laissai les mots planer entre nous en songeant à tout ce que je savais à présent.

— Ils dansent toujours quand il pleut. Je ne sais pas pourquoi, mais dès que le ciel s'assombrit, on les trouve ensemble. (Je souris dans le vague.) Je me souviens qu'un jour mon père est entré en trombe dans le Boudoir, ce qui est totalement indécent. Les hommes n'y pénètrent que s'ils y sont invités. Mais il pleuvait et il ne voulait pas attendre pour l'enlever. Une autre fois, il lui a couru après dans le couloir tandis qu'elle riait comme une folle. Elle portait encore les cheveux détachés à cette époque, et je n'oublierai jamais cette cascade de feu. On dirait que quoi qu'il arrive, ils se retrouvent toujours sous la pluie.

— Je comprends très bien ce que vous dites. (Erik jeta un coup d'œil malicieux à la bouteille de vin rouge que j'avais dérobée.) Mes parents, eux, se retrouvent autour de l'*omenalörtsy*.

J'entourai mes genoux de mes bras et ramenai ma robe sous moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ressemble à un beignet à la pomme. Ma mère lui en a fait une fournée quand ils ont commencé à sortir ensemble et c'est devenu leur rituel. Quand il se passe quelque chose de bien : *omenalörtsy*. Quand ils se réconcilient après une dispute : *omenalörtsy*. Quand c'est un vendredi particulièrement merveilleux : *omenalörtsy*.

— Ils se sont rencontrés comment ?

— Ça va vous paraître étrange, mais c'est à cause de boulons et de vis.

J'arquai les sourcils.

— Donc... ils sont mécaniciens ?

— Non, répondit-il en riant. Mes parents se connaissent quasiment depuis toujours. Ils ont grandi dans le même village de Suédège. Quand ils avaient onze ans, mon père a été harcelé par des garçons de son école, qui ont jeté ses affaires dans la boue. Ma mère était encore plus petite que lui à l'époque mais elle leur a hurlé dessus et est venue à son secours. Il était gêné, mais elle était folle de rage. Elle l'a obligé à faire alliance avec elle et cette nuit-là, ils se sont retrouvés dans une rue écartée, se sont rendus aux adresses des trois caïds et leur ont volé les vis de leurs roues de vélo pour les obliger à marcher. Pendant les semaines qui ont suivi, chaque fois que les trois garçons remplaçaient les vis, mes parents retournaient les voler. Après un certain temps, les garçons ont laissé tomber et se sont déplacés à pied.

— Votre mère me plaît, constatai-je entre deux bouchées de pain.

— Oh, vous vous entendriez bien toutes les deux. Elle aime manger et la musique et elle cherche toujours une bonne raison de rire. Mon père, en revanche... Si vous me trouvez timide, vous devriez le rencontrer. Il est beaucoup plus à l'aise avec les livres qu'avec les gens et il lui faut parfois longtemps avant d'être chaleureux avec autrui. Bref. Mes parents ont grandi et parce que ce sont des personnes très différentes, ils ont fréquenté des cercles différents. Ma mère a été courtisée par de nombreux garçons,

alors que mon père passait son temps à la bibliothèque. Lorsque mon père a été un peu plus âgé, il a acheté un vélo. Et un matin, il a découvert que quelqu'un lui avait volé les vis des roues.

— Non !

— Si. Et elle a fait ça jusqu'à ce qu'il comprenne et qu'il commence à aller au lycée avec elle. Depuis, ils marchent toujours ensemble.

— C'est incroyable.

Il approuva.

— Ils se sont mariés jeunes mais ont attendu un certain temps avant de m'avoir. Ils m'ont dit de ne pas en prendre ombrage, qu'ils n'étaient juste pas prêts à se partager avec quelqu'un d'autre, même si c'était moi.

Je secouai la tête.

— J'aimerais vraiment les rencontrer.

— Ils vous auraient aimée. Mon père aurait certainement passé la majeure partie de son temps planqué dans sa chambre, mais il vous aurait appréciée quand même.

Erik déboucha la bouteille de vin et nous partageâmes les fruits, le pain et le fromage. Nous restâmes longtemps silencieux. Le silence rendait tout plus grand, meilleur. Nous n'étions pas pressés de combler l'espace et, après des jours et des jours d'agitation, ce silence agréable en compagnie d'Erik était la chose la plus apaisante au monde. C'était comme si j'étais seule sans l'être.

— J'ai une question embarrassante à vous poser, finis-je par admettre.

— Oh, non. (Il prit une profonde inspiration.) Allez-y, je suis prêt.

— Quel est votre nom complet ?

Il faillit en recracher son vin.

— Je pensais que j'allais devoir confesser un noir secret et vous me demandez ça ?

— Je me sens coupable : je vous ai embrassé et je ne connais même pas votre vrai nom.

Il hocha la tête.

— Je m'appelle Eikko Petteri Koskinen.

— Eikko Pet... Petteri ?

— Koskinen.

— Koskinen.

— Parfait.

— Je peux vous appeler comme ça ? Eikko ? J'aime votre prénom.

— J'en ai changé parce que je le trouvais étrange, dit-il, l'air gêné.

— Non, insistai-je. Il n'est pas bizarre du tout.

Il baissa les yeux et se mit à jouer avec la couverture.

— Et vous ? Votre nom complet ?

Je soupirai.

— Il y a eu débat sur le deuxième prénom, alors je m'appelle Eadlyn Helena Margarete Schreave.

— C'est pas court, me taquina-t-il.

— Et, en plus, c'est prétentieux : mon nom signifie littéralement « princesse perle lumineuse ».

Il tenta vainement de ravalé un sourire.

— Vos parents vous ont baptisée Princesse ?

— Oui. Oui, je suis la reine Princesse Schreave, merci.

— Je ne devrais pas rire.

— Et pourtant vous le faites. (J'époussetai les quelques miettes de pain tombées sur ma robe.) Ça me donne l'impression que j'étais prédestinée à être une enfant gâtée.

Il m'attrapa le poignet pour me forcé à le regarder bien en face.

— Vous n'êtes pas une enfant gâtée.

— La première fois que nous nous sommes parlé, j'ai corrigé vos manières.

— Elles en avaient besoin, dit-il en balayant ma remarque d'un haussement d'épaules.

Je souris tristement.

— Je ne sais pas pourquoi, mais ça me donne envie de pleurer.

— Retenez-vous, je vous en prie. C'est une si belle journée pour moi.

Je l'interrogeai du regard sans lâcher sa main.

— Vous êtes montée sur le char et vous avez commencé à discuter avec Henri. Une fois votre discussion terminée, vous m'avez regardé pour me faire comprendre que tout allait bien. Vous n'étiez pas obligée de faire ça. Vous étiez occupée et pressée, et pourtant, vous avez pris le temps de faire attention à moi. Alors même que vous saviez que je suis du genre à me ronger les ongles quand je suis nerveux.

J'eus encore davantage envie de pleurer.

— C'est ce jour-là que vous avez commencé à avoir des sentiments pour moi ?

— Oui. Et je me suis grondé tous les jours pour ça. Bien sûr, je ne pensais pas que quelqu'un s'en rendrait compte, et encore moins vous.

— J'ai été plus lente que vous, avouai-je. Je pense que c'est le soir où vous m'avez tirée de la cuisine. Vous n'aviez pas l'air effrayé par ce qui se passait ni par l'impression que nous donnerions en courant à travers une pièce pleine de monde, ni par rien d'autre d'ailleurs. J'étais déstabilisée et vous m'avez ramenée sur terre. Je suis entourée d'une armada de gens qui sont censés m'aider à garder les pieds sur terre, mais vous êtes le seul à me faire me sentir normale.

Il déglutit.

— Je suis désolé de ne pas être en mesure de faire ça plus longtemps.

— Vous n'imaginez pas à quel point j'aimerais que ce soit possible.

Après un silence tendu, il s'éclaircit la voix.

— Aurez-vous la gentillesse... quand ce sera terminé, pourrez-vous s'il vous plaît ne pas me contacter ? Je suis certain que vous pourrez toujours me retrouver. Mais ne le faites pas. Vous avez été une amie merveilleuse, et les autres prétendants aussi. Je ne veux pas devenir un homme qui trahit ses amis.

— Et moi je ne veux pas être une femme adultère. Quand ce sera fini, ce sera vraiment fini.

— Merci, murmura-t-il.

— Mais rien n'est fini ce soir, lui rappelai-je.

Il baissa les yeux en souriant faiblement.

— Je sais. Je m'efforce de décider si j'ai le courage de vous demander un deuxième baiser.

Je me suis rapprochée de lui.

— Vous pouvez m'en demander un. Ou deux. Ou douze.

Il éclata de rire avant de basculer en arrière, notre geste brusque renversant son verre de vin et faisant danser la flamme des bougies.

## 26.

Le lendemain matin, j'arrivai au bureau un peu plus tard que prévu. Je m'attachai les cheveux et m'habillai à toute allure, mais j'eus beau faire de mon mieux, impossible de cesser de sourire.

Tomber amoureuse était un sentiment délicieux. J'avais toujours vécu dans l'opulence, et je pensai par conséquent déjà en avoir eu un avant-goût, mais je me rendais soudain compte que ça n'avait été qu'une pâle imitation de quelque chose d'inimitable.

Je me rappelai que ça n'avait qu'un temps. J'étais déjà en paix avec cette idée. Je savais que j'allais choisir Kile et je l'avais dit à Eikko.

Kile me rendrait heureuse et j'espérais que la réciproque serait vraie. J'envisageais, une fois que j'aurais dit à Kile que je l'avais choisi, de lui expliquer une partie de la situation. Je le connaissais suffisamment bien pour savoir qu'il comprendrait si je lui confiais que la Sélection m'avait perturbée et que j'avais embrassé Eikko sans l'avoir prémédité : après tout c'était la pure vérité. Je ne voulais pas que ce secret plane entre nous.

Vivre avec Kile ne serait pas difficile. Il était intelligent, passionné, drôle, charmant – il avait toutes les qualités pour faire un bon mari. Le peuple l'adorerait – notre peuple – et il me soutiendrait pour combattre Marid. Il était si charismatique que nous n'aurions même plus besoin de Marid.

Et, au plus profond de mon cœur, j'espérais tomber amoureuse de lui, à présent que je connaissais ce sentiment.

Il me restait quelques jours précieux aux côtés d'Eikko et j'avais bien l'intention d'en profiter à plein.

Neena tapota mon bureau, ramenant mon attention sur le présent.

— Ça va ? À quoi est-ce que vous pensez ?

— Mmmm...

Pour être honnête, j'étais en train de penser à ce que donnerait *Votre Majesté Eadlyn Helena Margaret Schreave Koskinen* et comment mon nom si long en était presque poétique. Mais je plongeai mon regard dans le sien et vis que ses yeux étaient cerclés de rouge.

— Parlons plutôt de toi, répondis-je. Que t'arrive-t-il ?

— Rien, dit-elle sur un ton qui suggérait le contraire. C'est juste Mark. Il travaille comme un dingue, moi je bosse davantage et on a du mal à se parler. Rien de bien nouveau. La distance n'est pas un problème jusqu'à ce qu'elle le devienne.

Je pris ses mains dans les miennes.

— Neena, je ne veux pas qu'à cause de moi tu perdes l'homme que tu aimes. Tu es une fille brillante ; tu pourrais travailler n'importe où...

— Vous me congédiez ? murmura-t-elle, au bord des larmes.

— Bien sûr que non ! L'idée que tu puisses partir me brise le cœur. Si les âmes sœurs existent aussi en amitié, alors tu es la mienne et je ne veux pas te perdre. (Elle rit, les yeux humides.) Mais je ne supporte pas de te voir renoncer à quelque chose qui a autant d'importance pour toi.

— Je comprends. Savez-vous à quel point c'est difficile pour moi de vous voir vous débattre dans votre vie sans pouvoir rien faire ?

— Ma vie, c'est encore une autre histoire, soupirai-je. Et, comme tu l'as dit toi-même, ça pourrait être pire.

— Eadlyn, je vous en prie, réfléchissez bien. Il doit y avoir une autre façon d'arrêter Marid.

— S'il y en a une, je n'ai pas le temps de la trouver. Si je ne sécurise pas ma situation tout de suite, je vais passer mon règne à contrer les gens qui essaieront de me détrôner sans ou avec succès. Les deux sont inacceptables. C'est un point crucial pour moi. Je ne peux pas faire de compromis.

Elle opina du chef.

— Moi non plus. Et je ne peux pas vous abandonner comme ça.

Je saisis sa main, reconnaissante comme toujours qu'elle fasse partie de ma vie.

— Préviens-moi si tu changes d'avis, insistai-je. Si tu dois partir, je peux...

Je fus réduite au silence par l'arrivée de Josie, un plateau dans les mains. Elle déposa deux tasses de café devant nous avant de prendre la parole.

— Tout le monde m'a dit que tu prenais ton café avec deux sucres, mais si je me suis trompée, je peux aller en chercher un autre.

— Non, non, répondis-je, perplexe. C'est tout à fait ça.

— Bien. Je suis passée par la salle du courrier et je me suis dit que j'allais te porter ça.

Elle rangea une poignée de lettres dans la boîte à courrier en bois sur un coin de mon bureau.

— Merci.

Elle hocha la tête.

— J'ai vu ta mère ce matin. Elle va très bien. Aucune trace des garçons.

— Bonne chance pour les trouver, rétorquai-je en souriant. Merci, Josie.

— C'est le moins que je puisse faire, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Je n'ai rien à faire, si tu as besoin de moi.

— Neena ?

Je pivotai et constatai que cette dernière avait toutes les peines du monde à se remettre du

changement survenu chez Josie.

— Votre calligraphie est bonne ? finit-elle par demander.

— Excellente, répondit Josie, aux anges.

— Très bien.

Et d'un coup d'un seul, j'obtins une aide inattendue.

Fox garda le silence pendant que nous arpentions les couloirs du palais. Ce n'était pas le tête-à-tête le plus excitant, mais le nuage d'angoisse permanent qui planait au-dessus de moi avait sapé toute ma créativité. Le photographe eut cependant l'air satisfait en compulsant les clichés qu'il venait de prendre.

— C'est dommage qu'on ne puisse pas aller au restaurant ou faire un truc marrant comme... Vous jouez au bowling ? demanda Fox.

— Non, répondis-je en riant. Mettre des chaussures qui ont vu défiler des milliers de pieds et glisser les doigts dans des trous pleins de microbes ? (Je tirai la langue.) Pas mon truc.

Il sourit.

— Mais c'est tellement amusant ! Comment pouvez-vous penser aux microbes ?

— Un jour, Osten nous a demandé de l'amener au bowling pour son anniversaire. On en a fait privatiser un pour l'occasion. Quand j'ai compris que je devais mettre des chaussures d'occasion, j'ai abdiqué. Ils ont eu beau les désinfecter, c'était trop pour moi. Tout le monde a joué, même ma mère, mais je me suis contentée de regarder.

— C'est triste. Vous avez la phobie des microbes ? s'informat-il sur un ton presque moqueur.

Je décidai de ne pas relever.

— Non. C'est juste dégoûtant.

— Voilà qui règle la question, conclut-il.

— Quelle question ?

— Si vous m'épousez, la première chose que je ferai, c'est faire construire notre propre bowling. J'éclatai de rire.

— Je ne plaisante pas. On pourrait peut-être le mettre à la place du studio.

— Plus de *Bulletins* ? soufflai-je, ravie. D'accord. Cette idée devient subitement très intéressante. Je suis d'accord.

— Vous pourriez dessiner vos propres chaussures !

— Ooooooh ! (J'imaginai déjà comment faire de ces étranges souliers une parure digne d'une reine. Ce serait très amusant.) C'est quelque chose que j'apprécie chez vous, Fox. Vous savez très bien alléger l'atmosphère.

— Je pense que nous avons ce qu'il nous faut, Votre Majesté, dit le photographe en se retirant. Merci.

— Merci à vous. Je suis désolée pour ça. Comme on approche de la fin, les gens veulent des infos sur les quatre derniers candidats.

— Oh, ça m'est égal. Je suis très chanceux d'avoir été si loin et de pouvoir être avec vous.

Je caressai sa main de mon pouce.

— Merci, Fox. Je sais que j'ai été très occupée.

— Est-ce que j'ai l'air contrarié ? C'est mon premier rendez-vous avec la reine. Incroyable, non ?

Je n'avais pas songé à la façon dont il percevrait ce tête-à-tête. J'espérais lui faire comprendre que ses jours dans la Sélection étaient comptés. Je me sentais piégée à présent.

— J'ai été grossière. Comment allez-vous ? Et votre famille ?

— Mon père va bien. Il se vante à qui veut l'entendre : « Vous avez vu Fox parmi les quatre finalistes ? C'est mon fils. » (Il secoua la tête.) Je suppose qu'il n'a pas eu beaucoup de raisons de se réjouir ces derniers temps, alors même si j'ai envie de lui dire de se calmer, je n'ai pas le cœur à le faire. Au moins je ne subis pas ça de visu.

Je pouffai.

— Je comprends. Mon père aime la photographie et il prend des clichés de la moindre petite chose. Bizarrement, sa présence est beaucoup plus gênante que celle des journalistes, même s'ils font exactement la même chose.

— C'est votre père. C'est personnel.

— Oui.

Le silence s'abattit entre nous et le palais me parut soudain vide. Pendant un instant, la foule bruyante qui avait fait irruption dans ma vie deux mois plus tôt vint à me manquer. Je me demandai si je penserais souvent à eux quand tout serait fini.

— Quoi qu'il en soit, il va bien, reprit Fox, emplissant l'espace. Il est très fier, mais il ne cesse de me poser des questions auxquelles je ne sais pas quoi répondre.

— C'est-à-dire ?

L'expression résolue de Fox fit place à de la gêne.

— Il me demande sans cesse si je vous aime. Ou si vous m'aimez. Je lui ai expliqué que je ne peux pas entrer dans votre bureau pour exiger que vous me fassiez une déclaration. (Il sourit, montrant par là qu'il comprenait l'absurdité d'une telle requête.) Je ne vous demanderais jamais de me dire ce que vous ressentez. Ce serait injuste. Mais je pense que vous avez le droit de savoir que je... je...

— Ne le dites pas.

— Pourquoi ? Ça fait quelque temps déjà que je le sais et que j'ai envie de vous le dire.

— Je ne suis pas prête à l'entendre.

Je reculai, le cœur battant à tout rompre. C'était trop rapide, trop soudain. Je ne lui parlais vraiment que depuis peu et voilà qu'on en était déjà là ?

— Eadlyn. Je veux que vous sachiez ce que je ressens. Vous allez devoir faire votre choix dans peu de temps : ne serait-il pas avisé que vous soyez en possession de cette information ?

Je pivotai vers lui en me carrant. Si j'étais capable de faire face à un parterre de journalistes et de diplomates, je pouvais bien affronter un garçon.

— Dites-moi tout, Fox.

Son sourire était petit mais sincère.

— Je pense que je suis tombé amoureux de vous la nuit où vous m’avez permis de rester. Vous avez été si bonne avec moi au milieu de la pire nuit de ma vie, et j’ai désespérément envie que vous rencontriez ma famille. Je veux vous voir sur la plage de Clermont, je veux que vous passiez une soirée à table avec nous. Je pense que vous trouveriez votre place chez les Wesley d’un million de manières.

Il s’interrompit et secoua la tête, comme s’il ne parvenait pas à croire ce qu’il disait.

— Je veux vous aider. Je veux être là pour vous comme je peux. Et j’aime à penser que vous pourriez être là pour moi. Je ne sais pas combien de temps il reste à mon père. J’aimerais qu’il sache avant de mourir que j’ai choisi un chemin.

Je fermai les yeux, submergée par la culpabilité. Il y a peu de temps, ma mère reposait sur ce que je croyais être son lit de mort. Je comprenais ce qu’il souhaitait.

— Mais ça ne veut pas dire que je peux vous exaucer, marmonnai-je.

— Quoi ?

— Rien, dis-je en secouant la tête pour reprendre mes esprits. Fox, vos sentiments sont beaux. Et j’admire votre sincérité. Mais je ne peux faire aucune promesse.

— Je ne vous demande rien. (Il se rapprocha et me prit la main.) J’avais juste besoin de vous dire ce que je ressens.

— Et je saurai m’en souvenir quand il me faudra prendre ma décision. Bientôt.

Il caressa ma main du bout du doigt et son geste fut moins réconfortant qu’il ne l’aurait dû.

— Je suis très sérieux, Eadlyn. N’en doutez pas.

— Oh, mais je n’en doute pas un instant, chuchotai-je en retour.

## 27.

— Je ne comprends pas, avoua Neena le lendemain matin lorsque je lui eus tout raconté. Pourquoi est-ce que ce n'est pas bien qu'il vous ait confessé son amour ? Il pourrait être dans les deux derniers, du coup, non ?

Tout le monde était encore au petit déjeuner et le bureau était vide. Le soleil entrait largement par les fenêtres et nous étions assises sur le canapé, les jambes repliées, comme si c'était le matin suivant une pyjama party.

— Je suis loin d'en être convaincue. Quelque chose sonnait faux. Je pense qu'il m'aime vraiment, mais qu'il a orchestré son aveu de manière à ce que je sois obligée de l'écouter. (Je posai la tête sur ma main en me répétant mentalement son discours.) Et puis je me suis sentie coupable. Il a parlé de son père et dit que je ferais une bonne Wesley... et c'était bizarre.

Je jouai avec l'ourlet de ma jupe, comme si mes doigts pouvaient défaire le nœud de mes pensées.

— Je pense que ce qui cloche, poursuivis-je, c'est qu'il dit être amoureux de moi depuis la bagarre dans la cuisine, or nous n'avons quasiment pas interagi depuis, du moins pas en tête à tête. Alors d'où lui vient ce sentiment profond et sérieux ?

Neena manifesta son approbation.

— C'est comme s'il était amoureux de celle qu'il vous croit être et non de celle que vous êtes vraiment.

Je m'affaissai de soulagement.

— C'est ça. C'est exactement ça.

— Vous allez le renvoyer chez lui ?

Je secouai la tête.

— Non. J'ai promis à Hale qu'il serait le suivant. Il est prêt et je ne veux pas le décevoir, pas après tout ce qu'il a fait pour moi.

— Bonjour, Votre Majesté. Bonjour, Neena. (Lady Brice entra dans le bureau, un muffin à la main.) Votre Majesté, votre frère m'a envoyé des documents pour vous. Apparemment, la France veut renégocier

nos accords commerciaux. Je pense que ce sera facile comme jamais.

— Ah, cet Ahren est bien pratique.

J'étais sûre que je devais remercier Camille pour ça, mais la présence de mon frère avait dû aider.

— Absolument. J'ai aussi trois accords avec la Nouvelle-Asie : ils vous attendent sur votre bureau.

Et le producteur du *Bulletin* voudrait filmer une interview de vous cet après-midi, quelque chose pour servir de transition ou un truc du genre.

— Une journée tranquille, quoi, plaisantai-je.

— Comme toujours !

— Lady Brice, est-ce que vous aidiez autant mon père ?

Elle partit d'un rire sonore.

— Pendant une courte période, oui. Une fois que vous avez été grande, il a voulu que vous assumiez un rôle plus important. Dès que vous serez à l'aise, je m'effacerai avec joie. Je prendrai peut-être ma retraite.

Je me levai pour l'attraper par les épaules.

— Non. Jamais. Vous mourrez dans ce bureau !

— Comme il vous plaira, ma reine.

— Votre Majesté ! Votre Majesté ! s'écria une voix.

— Josie ? m'étonnai-je en la voyant faire irruption dans le bureau, hors d'haleine. Que se passe-t-il

?

— Je regardais la télé. Marid.

Elle cherchait à reprendre son souffle.

— Quoi, Marid ?

Elle déglutit.

— Il a choisi une bague de fiançailles. Tout le monde ne parle que de ça.

Tous les conseillers envahirent le salon pendant qu'on regardait les nouvelles. Les nombreuses personnes à qui je n'avais rien confié découvrirent très rapidement ce que Marid avait comploté et à quel point il était près de s'emparer de la couronne.

— Il a tout d'un roi, pas vrai ? commenta l'une des présentatrices.

— Bien sûr ! Il appartient à la famille royale ! répliqua sa collègue.

— Oh, ne serait-ce pas romantique ?

— Si, absolument. Mais la nouvelle reine est en plein milieu de sa Sélection.

La présentatrice balaya l'air de la main.

— Et alors ? Qu'ils rentrent chez eux. Aucun n'est aussi séduisant que Marid Illeá.

Je changeai de chaîne.

— D'après le bijoutier, M. Illeá examinait des bagues très coûteuses, qui ne conviendraient qu'à la reine. C'est un rebondissement de plus dans les récents événements concernant la famille royale. Primo, nous avons une Sélection menée par une princesse et non un prince. Deuzio, la jeune femme monte sur le

trône bien avant d'être prête ou que son père meure. Et voilà qu'un outsider tente de dérober le cœur de la reine avant qu'un membre de l'Élite ne puisse le faire. Tout cela est fascinant.

Je zappai à nouveau.

— Kathy, ici présente, était dans la boutique lorsque le jeune M. Illeá est entré. Pouvez-vous nous dire ce que vous avez vu ?

— Eh bien, il était un peu timide au début, comme s'il n'était pas prêt à admettre la raison de sa visite. Mais après qu'il a passé un quart d'heure à examiner les vitrines, j'ai compris le pourquoi de sa présence.

— A-t-il fait preuve d'un intérêt particulier pour une pièce ?

— Il m'a fait sortir une dizaine de bagues. Quand j'ai vu que rien ne le satisfaisait vraiment, je lui ai expliqué qu'on pouvait en fabriquer une sur mesure et il s'est illuminé. J'espère le revoir bientôt.

— Est-ce que vous choisiriez Marid au lieu de, disons, Sir Hale ou Sir Kile ?

— Oh ! Je ne peux pas répondre à cette question. Mais la reine Eadlyn a bien de la chance d'avoir autant d'hommes à ses pieds.

Impossible d'en supporter davantage. J'éteignis la télé et m'affalai en grognant sur le canapé.

— J'aurais dû m'en douter, dis-je. Ça semblait sage de conserver le silence, mais il a décidé d'en faire une affaire d'État.

M. Rasmus grommela.

— Il nous faut un plan.

— Nous en avons un, répondis-je sèchement. Est-ce qu'on peut faire autre chose que me marier le plus vite possible ?

Le général Leger était adossé à une bibliothèque, le regard toujours fixé sur l'écran noir du téléviseur.

— On peut le supprimer.

— Je préférerais ne pas avoir recours à cette solution, soupirai-je.

Sir Andrews était furieux, mais pour de mauvaises raisons.

— Vous n'auriez pas dû le provoquer.

— Je n'ai rien fait, rétorquai-je du tac-au-tac.

— Vous l'avez délibérément ignoré.

— Calmez-vous, Andrews.

Lady Brice faisait les cent pas derrière le canapé, folle de rage. J'aperçus soudain Josie debout dans un coin. Elle avait dû rater l'occasion de s'enfuir et elle était piégée, effrayée par les cris et la colère qui fusaient de toute part.

— Il faut le faire taire une bonne fois pour toutes, poursuivit Lady Brice.

— La seule façon de procéder est d'annoncer les fiançailles d'Eadlyn, déclara Sir Andrews.

— Oui, on sait, répliqua Lady Brice sur un ton las. Mais elle ne devrait pas se précipiter. Comment pourra-t-elle réussir son mariage si elle force les choses ?

— C'est son devoir de le réussir !

— Son devoir ? C'est une personne, contra Lady Brice. Elle a accepté de faire ça, et il n'y a aucune raison de...

— Elle n'a jamais été uniquement une personne ! rappela Andrews. C'est une marchandise depuis sa naissance et nous avons besoin de...

Le général Leger s'est approché d'Andrews.

— Répétez ça pour voir. Je n'ai pas peur de recourir à une exécution pour ma part.

— Vous osez me menacer, espèce de petit...

— Ça suffit ! dis-je dans un souffle.

Incroyable. La pièce se tut immédiatement, alors que j'avais donné l'ordre sur un ton très bas.

Je savais que ça arriverait. Et je m'étais faite à l'idée. Marid avait montré qu'il avait beaucoup d'influence et il était temps de le contrecarrer. Je craignais que même un mariage ne puisse acheter l'opinion publique, mais je n'avais rien d'autre dans ma manche.

— Lady Brice, s'il vous plaît, faites venir Fox dans mon bureau. Il est temps que je le congédie.

— En êtes-vous certaine, Votre Majesté ? Une fois que vous n'en aurez plus que trois...

— Je ne compte pas en garder trois. (Je déglutis.) Envoyez-moi Hale ensuite. Je ferai mon choix définitif ce soir et nous organiserons une émission en direct pour l'annoncer demain soir en lieu et place du traditionnel *Bulletin*. Après la semaine qui vient de s'écouler, je suis certaine que tout le monde sera devant sa télé demain soir.

— Absolument, Votre Majesté.

— Voilà, Sir Andrews. Nous agissons. Mes fiançailles seront officiellement annoncées demain après-midi.

— Êtes-vous certaine qu'il faille attendre aussi longtemps ? Si Marid...

— Si Marid se livre encore à une entourloupe de ce genre, elle sera balayée dans les vingt-quatre heures. Si c'est bon pour moi, monsieur, vous pouvez certainement vous en accommoder.

Je me levai. Les dés étaient jetés.

J'étais sûre que quelque chose me trahirait, convaincue que tout le monde verrait qu'une partie de moi suffoquait devant eux, privée d'oxygène. J'imaginai Eikko faire ses valises et disparaître de ma vie à jamais. C'était une souffrance nouvelle, une boule de douleur comprimée dans mon cœur maudit.

## 28.

Tout le monde quitta la pièce en traînant les pieds pour aller déjeuner et je restai au salon. J'avais une folle envie de solitude. En réalité, je mourais d'envie de voir Eikko, mais je ne pouvais pas le faire venir sans éveiller les soupçons. Je rallumai la télévision en serrant les dents. Je coupai le son et regardai les images de Marid envahir l'écran.

Peut-être que les gens avaient raison. Peut-être que je devrais abdiquer. Si on formait Kaden, c'était la solution à tous nos problèmes. Ce serait humiliant pour moi d'abdiquer après une semaine de règne, mais ça éviterait à ma famille d'être couverte de honte.

— Votre Majesté ? (Josie surgit à mes côtés.) Je peux vous apporter quelque chose ? À manger ? Un café ?

— Non, Josie. J'ai perdu l'appétit.

— Je ne peux pas vous en blâmer, commenta-t-elle avec un petit sourire.

— Je voulais te remercier de m'avoir prévenue aujourd'hui. Je sais que ça n'a l'air de rien, mais ces cinq minutes d'avance m'ont permis de me préparer. Ça aurait été mille fois pire si Sir Andrews avait vu ça en premier.

Elle écarquilla les yeux.

— Il est affreux. Ils crient tous comme ça tout le temps ?

J'acquiesçai.

— Pas Lady Brice ni le général Leger. Mais les autres agissaient aussi comme ça avec mon père. On dirait qu'ils pensent que la seule façon de prouver leur bon droit est de hurler.

Nous contemplâmes le beau visage de Marid en silence pendant un instant. Aucun doute, il savait y faire.

— Je suis désolée, Eadlyn, murmura Josie, attirant de nouveau mon attention. Pour tout, pour ce que j'ai été et pour tout ce que vous traversez en ce moment.

— Tu ne pouvais pas savoir, n'est-ce pas ? demandai-je gentiment.

Elle secoua la tête, embarrassée.

— Je pensais que les autres travaillaient à votre place et que vous n’aviez qu’à dire oui ou non.

— Que ma vie n’était que fête, argent et pouvoir ?

— Oui. (Elle réprima un petit rire.) Je n’arrive pas à croire que j’ai passé toute ma vie à vouloir être une princesse pour me rendre compte au final que je ne pourrais jamais, jamais le supporter.

Je changeai de position sur le canapé. Je pouvais enfin verbaliser quelque chose que je soupçonnais depuis le début.

— C’est pour ça que tu as mis le nom de Kile dans l’urne ? Pour être une princesse ?

Elle devint écarlate.

— Je ne pensais pas qu’il serait tiré au sort. Et si c’était le cas, je ne pensais pas que vous le choisiriez. Quand j’ai vu ce baiser à la une des journaux, j’étais surexcitée. J’ai commencé à dessiner des diadèmes dans mon carnet.

— Et maintenant ?

— J’aimerais toujours en posséder un à moi, mais je sais que je ne l’ai pas mérité. (Un lent sourire lui étira les lèvres.) Et je me rends compte que même s’il gagne, je ne serai pas une princesse, mais c’est quand même excitant. Je vois votre tante May, qui est si sophistiquée : elle voyage dans le monde entier, elle rencontre des tas de gens et elle ressemble à un mannequin.

— Je comprends, répondis-je. Les frères et sœurs de maman s’en sont mieux tirés qu’elle par certains côtés.

En pensant à mes oncles et tantes, une idée fabuleuse me traversa l’esprit et je fus ravie qu’au moins une bonne chose sorte de cette journée affreuse.

Josie jouait avec l’ourlet de sa robe.

— Oui, ça a l’air chouette. Mais j’étais trop obsédée par tout ça. Je suis désolée d’avoir été si pénible.

— Moi aussi. Ça a été difficile de grandir avec quelqu’un qui voulait être moi sans rien avoir à faire.

— Et ça a été difficile de grandir dans votre ombre.

Elle avait l’air triste et mal assurée.

— Tu sais, Josie, il n’est pas trop tard pour tomber amoureuse d’autre chose. Je peux t’aider à trouver ta voie, tu sais. Tant que cette voie ne te conduit pas à mes diadèmes.

Elle gloussa.

— Je ne sais pas par où commencer.

— Tu as prouvé ces derniers jours que tu pouvais te rendre utile. Et si je te payais comme apprentie ? Quoi que tu décides de faire, il te faudra de l’argent.

— Vraiment ? demanda-t-elle, abasourdie.

— Vraiment.

Elle traversa la pièce en courant et se jeta sur moi pour me serrer dans ses bras. Pour une fois, ça ne me dérangeait pas qu’elle soit si proche.

— Merci.

— De rien. Je dois faire du bien autour de moi tant que je le peux.

Elle recula.

— Je vous jure que si vous abdiquez, je ne vous le pardonnerai jamais.

Je n'avais pas eu l'intention d'en révéler autant.

— Je sais bien que mes mots ont peu de poids, poursuivit-elle, mais quand même. Ne le faites pas.

Vous n'avez pas le droit.

Je secouai la tête.

— Je ne le ferai pas. Promis. Même si c'est très tentant, je suis trop orgueilleuse pour ça.

*Cher Oncle Gerad,*

*J'aurais dû t'écrire depuis longtemps. Comment vas-tu ? Le travail ? Le...*

*Bon, d'accord, j'ai besoin que tu me rendes un service. Le petit ami de ma demoiselle d'honneur est un talentueux scientifique. Je ne suis pas certaine que son champ de recherche soit le même que le tien, mais je me disais que tu avais peut-être un moyen de lui trouver un job à Angeles. Elle serait aux anges s'il était près d'elle et je serais aux anges si elle était plus heureuse. Penses-tu pouvoir m'aider ?*

*Je te rappelle juste en passant que je suis ta reine à présent.*

*Mille mercis ! Bisous ! Viens nous voir !*

*Eadlyn*

## 29.

Fox comprit pourquoi il était convoqué dans mon bureau. Il refusa de venir et demanda à Neena de me transmettre ses adieux. Elle se chargea de lui trouver une chambre d'hôtel pour la nuit, son vol pour Clermont ne décollant que le lendemain matin.

Je me sentais mesquine et sournoise, comme si je m'en étais tirée à trop bon compte. Je m'étais préparée pour une bataille. J'avais eu droit à un repli.

Hale, lui, arriva tout sourire, sur son trente et un et prêt à partir comme un gentleman. Il traversa le bureau les bras écartés et je me blottis contre lui, absolument confiante.

— Vous allez terriblement me manquer, murmura-t-il.

— Vous aussi. Mais vous savez où me trouver si vous avez besoin de moi, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Neena m'a donné des informations en même temps que mon billet d'avion.

— Bien. Parce que je vais avoir besoin de vous dans pas longtemps.

— Ah ? demanda-t-il en reculant tout en rajustant sa veste.

— Bien sûr. Il faut bien que *quelqu'un* dessine ma robe de mariée.

Hale se figea et son sourire disparut d'un coup, comme s'il pensait que je lui faisais une mauvaise blague.

— Eadlyn... vous le pensez vraiment ?

Je posai les mains sur ses épaules.

— Vous m'avez protégée quand les gens m'ont lancé de la nourriture. Vous m'avez fait cadeau de votre amitié avant même que je sois prête à l'accepter. Et même maintenant, vous continuez à me protéger bien plus que je ne le mérite. Le moins que je puisse faire, c'est être votre première cliente. Je surveillerai votre fulgurante carrière avec intérêt, monsieur.

Ses yeux brillaient de larmes, mais il parvint à les contenir.

— J'ai peur de partir, avoua-t-il. Tant de choses vont changer quand j'aurai quitté ces murs.

J'opinai, l'air grave.

— Mais ça ne veut pas dire que tout va mal se passer.

Il éclata de rire.

— Depuis quand êtes-vous aussi optimiste ?

— Ça va, ça vient.

— Comme la plupart des choses, répondit-il en soupirant.

— Comme la plupart des choses, renchéris-je. (Je l'étreignis une dernière fois.) Bon voyage.

Commencez à dessiner dès votre retour.

— Vous plaisantez ? Je vais commencer dans la voiture !

Hale me déposa un baiser sur la joue et me fit un clin d'œil.

— Au revoir, Eadlyn.

— Au revoir.

Une fois Hale parti, tout s'accéléra. C'était la fin. Il ne restait plus que deux prétendants et une âme sœur aux yeux bleus. Je ne savais pas à qui parler en premier. En y réfléchissant bien, je compris qu'Eikko avait deviné ce qui allait suivre. Il ne serait pas surpris. Mais Henri, si, et je m'attendais à ce qu'il le prenne mal. Je verrais donc Kile en premier, et ça me laisserait le temps de tout expliquer calmement à Henri avec l'aide douloureuse de son merveilleux interprète.

Je tremblais lorsque je frappai à la porte de Kile. Je n'avais préparé aucun discours. Je supposais qu'il accepterait ma proposition, mais au fond, je n'en savais rien. Et s'il avait subitement décidé que je ne valais pas la peine de se donner tant de mal ?

Son valet ouvrit la porte et s'inclina profondément.

— Votre Majesté.

— Je dois parler à Sir Kile.

— Je suis désolé, mais il n'est pas là. Il a dit qu'il devait récupérer quelque chose dans son ancienne chambre.

— Oh. Bien, je sais où elle est. Merci.

Je gravis les marches jusqu'au deuxième étage, retraçant le chemin que j'avais emprunté la nuit où il avait accepté de m'embrasser. Nos vies avaient pris un tournant décidément bien étrange.

La porte de Kile était légèrement entrouverte et je l'aperçus en train de fourrager dans un coin de la pièce. Il avait balancé sa veste et sa cravate sur le lit et ponçait un petit morceau de bois qui, du moins l'imaginai-je, se fixait sur la structure posée derrière lui.

— Je peux entrer ?

Il leva brusquement la tête et quelques mèches tombèrent sur son visage. Il se laissait de nouveau pousser les cheveux. Ce n'était pas aussi affreux que dans mon souvenir.

— Salut, dit-il en secouant les mains pour ôter la poussière tout en s'avançant vers moi. J'espérais bien te voir aujourd'hui.

— Ah bon ?

Il passa un bras autour de ma taille et m'attira vers le fond de la chambre.

— J'ai regardé la télé ce matin, et j'ai vu tout le raffut autour de Marid.

Je levai les yeux au ciel.

— Je sais. Il représente un problème.

Il épousseta une chaise et je m'assis en face de lui. Mon regard parcourut ses créations éparses. Des esquisses à l'encre bleue et noire, des piles de livres d'où dépassaient des marque-pages, et ses immeubles miniatures éparpillés comme une ville minuscule. Il avait bâti un monde dans cette pièce.

— Est-ce qu'il peut vraiment te demander en mariage ?

Il avait l'air nerveux, comme s'il craignait que Marid me prenne à la place du pays.

— Je suppose que oui, mais je refuserai. (Je soupirai.) Il s'avère que Marid n'est pas l'allié que je pensais. Il m'a menacée de manipuler l'opinion publique, et je ne l'ai pas vraiment pris au sérieux. Mais la façon dont il s'est invité chez tous les citoyens de ce pays aujourd'hui... c'est carrément brillant. Comme l'a dit Lady Brice, c'est une invasion instantanée et sans bataille.

— Invasion ? Comment ça ? Tout d'un coup, il veut le trône ?

J'effleurai les lignes d'un des dessins de Kile.

— Je ne pense pas que ce soit tout d'un coup. Je pense que sa famille et lui attendent leur heure depuis longtemps. La jeune reine débile leur a fourni une occasion sur un plateau. Maintenant, il veut être mon prince consort et utiliser mon nom pour mettre en œuvre ses plans. Mon seul espoir est de me fiancer avant qu'il ait une chance de me demander en mariage, parce que je suis certaine que la presse ne fera qu'une bouchée de moi si je le repousse.

— Alors, faisons-le.

— Quoi donc ?

— Nous marier. Eadlyn, je suis prêt à t'épouser dès ce soir. Entre nous et nos deux familles, il ne survivra pas. Les gens n'attendent que ça depuis le départ. Épouse-moi, Eadlyn.

Je contemplai le visage aimable et inquiet de Kile Woodwork et pendant un instant, je crus que je pouvais le faire. Je m'étais dit que ce serait facile de remonter vers l'autel en sachant qu'il m'y attendait. Il m'a toujours fait rire. Et après avoir passé deux mois à ses côtés je savais, sans doute aucun, qu'il me soutiendrait toute ma vie.

— Je vais t'avouer une chose : je suis venue ici dans le but de te demander en mariage. Mais... je ne peux pas.

— Pourquoi ? Est-ce que c'est parce que je ne me suis pas mis à genoux ? (Il s'exécuta instantanément et me prit les mains.) Ou non, c'est parce que c'est toi qui es censée demander ?

Je m'agenouillai sur le sol face à lui.

— Non. Ce n'est rien de tout ça.

Il se décomposa.

— Tu ne m'aimes pas.

Je secouai la tête en riant.

— Non, ce n'est pas ça non plus. En réalité, je t'aime un peu trop. Peut-être pas complètement de manière romantique, mais je t'aime.

— Mais alors pourquoi ?

— À cause de tout ça, répondis-je en désignant son travail. Kile, je ne pourrai jamais te dire ce que ça signifie pour moi de voir que tu es prêt à m'épouser pour me sauver d'une seule personne. Si on considère à quel point j'ai été une chieuse, c'est un miracle.

Il gloussa sans me lâcher les mains.

— Mais tu as toujours voulu quitter le palais. Tu veux construire. C'est une chose merveilleuse. Tant de gens dans le monde ne rêvent que de détruire. N'est-ce pas extraordinaire que tu veuilles faire le contraire ?

— Mais je laisserai tomber. Je m'en fiche.

— Pas moi. Ça ne m'est pas égal. Et un jour, quand les aspects terrifiants de ma vie seront sous contrôle, tu ne t'en ficheras plus. Tu mourras un peu de douleur d'avoir abandonné tes rêves. Et tu m'en voudras. (Les larmes me montèrent aux yeux.) Je ne peux pas vivre dans un monde où tu ne m'aimes plus.

— Je resterai, Eady. Je te le dis, je le veux.

— Je ne peux pas.

— Si. Tu as dit que tu en avais besoin. Qui peut faire ça mieux que moi ?

Des larmes brûlantes roulèrent sur mes joues.

— S'il te plaît, ne m'oblige pas à te l'ordonner.

— Tu ne peux pas me forcer à partir.

J'arrachai mes mains des siennes et me redressai brutalement en m'essuyant le visage. Je baissai les yeux vers Kile, mon tendre ami prêt à se sacrifier pour moi, et j'inspirai profondément.

— Kile Woodwork, vous êtes, par la présente, banni du palais pour une année complète.

— Quoi ?

Il se releva, les poings serrés.

— En compensation de la perte de votre toit et pour services rendus à la famille royale, vous bénéficierez d'un appartement tous frais payés à Bonita.

— Bonita ? C'est de l'autre côté du pays ?

— En sus, des fonds et du matériel vous seront alloués pour commencer un projet d'habitation pour les sans-abri dans la capitale de la province.

Son expression s'adoucit.

— Quoi ?

— Si les fonds ou le matériel s'avèrent insuffisants, vous pourrez en demander d'autres au palais et je les ferai envoyer aussi vite que possible.

— Eadlyn...

— Tu feras toujours partie de ma famille, Kile, mais tu ne seras jamais mon mari. Je ne peux pas te faire ça.

Sa voix était tendre.

— Mais tu dois épouser *quelqu'un*. C'est impératif.

— Ce sera Henri. Fox est parti il y a quelques heures et Hale vient de monter en voiture.

— C'est vraiment la fin, n'est-ce pas ? demanda-t-il, sidéré.

— Et j'étais prête à passer le reste de ma vie avec toi. D'une certaine manière, je le pourrais. Mais je me détesterais de te garder ici. Ce serait cruel.

— Et Henri ? Tu crois que tu seras heureuse avec lui ?

Je déglutis.

— Il vénère le sol sur lequel je marche.

— Je suppose qu'il y a pire que la dévotion absolue, concéda Kile.

Je souris.

— Merci. Tu m'as évité de perdre la tête pendant cette aventure, mais je ne peux pas t'enlever la seule chose qui soit vraiment importante pour toi.

— Je comprends.

Je m'approchai de lui et il me serra si fort dans ses bras que c'en était presque douloureux.

Quand il finit par reprendre la parole, il avait la gorge nouée.

— S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, tu n'as qu'à demander.

Je trempai sa chemise de mes pleurs.

— Oui. Et je ferai tout ce que tu me demanderas.

— Sauf m'épouser.

Je me reculai, heureuse de le voir sourire à travers le filtre de mes yeux embués.

— Sauf t'épouser. (Je le lâchai et joignis les mains.) Je ferai l'annonce officielle demain. J'ai besoin que tu restes jusque-là, histoire que la presse ne devine pas ce qui se trame. Après ça, je ne veux plus te voir pendant un an. Compris, Woodwork ?

— J'aurais le droit de revenir pour ton mariage, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Et Noël ?

— Évidemment.

Il réfléchit.

— Et ton anniversaire ?

— Ahren a dit qu'il serait là, alors ce sera probablement une fête merveilleuse.

— D'accord, alors. Une année à l'exception de ces trois jours.

— Parfait. Et pendant ce temps, tu vas pouvoir faire ce que tu es né pour accomplir, dis-je en haussant les épaules, comme si c'était un point mineur.

Il secoua la tête.

— Je vais construire quelque chose. Je vais construire quelque chose pour de vrai.

— Et tu changeras des vies.

— Merci, Votre Majesté.

— De rien. (Je déposai un baiser sur sa joue et me précipitai vers la porte avant de changer d'avis.) Je te verrai au studio demain. Je te ferai porter les détails quand je les aurai.

Une fois dans le couloir, je posai ma main sur mon ventre et pris une profonde inspiration. J'avais fait mon choix. Alors pourquoi est-ce que j'avais soudain l'impression d'avoir perdu le contrôle ?

Je regagnai le bureau d'un pas vif, ravie de voir que tout le monde s'affairait pour organiser la journée du lendemain. Tout le monde, sauf moi.

— Lady Brice, vous voulez bien faire venir Erik ? Je dois lui parler des détails de demain.

— Tout de suite.

## 30.

Je faisais les cent pas dans le salon attenant au bureau en attendant l'arrivée d'Erik. La boule que j'avais dans la gorge grossissait de seconde en seconde, menaçant de piéger tous les mots que je devais prononcer.

— Votre Majesté ? demanda-t-il à voix basse et, même si nous étions entourés de gens, il m'a regardée en souriant comme si j'étais son soleil et ses étoiles.

— Je dois vous parler à propos de demain. Vous voulez bien fermer la porte, s'il vous plaît ?

J'essayai de conserver un ton égal, mais son expression trahissait qu'il n'était pas dupe. Et ça rendait ma tentative de traiter tout ça avec désinvolture encore plus difficile.

— Vous allez bien ? murmura-t-il alors que nous étions seuls à présent.

J'exhalai en tâchant de garder mon calme.

— Pas vraiment.

— Si on en croit les infos, vous avez un prétendant inattendu, fit-il remarquer sur un ton neutre.

Je hochai la tête.

— Depuis quand cet homme pose-t-il problème ?

— Plus longtemps que je ne le croyais.

— J'imagine que ça vous angoisse.

— C'est pire que ça. (Je déglutis.) À cause de lui, je suis obligée d'annoncer mes fiançailles dès demain.

— Oh.

Ce minuscule mot contenait un monde de choc.

— Et parce que Kile a d'autres projets que je ne peux ignorer, je vais demander à Henri de m'épouser. Aujourd'hui.

Erik ne trouva rien à répondre.

Je tendis la main et il me donna la sienne. Il n'avait même pas l'air en colère, ce qui aurait été compréhensible, vu que je ne tenais aucune des promesses que je lui avais faites. Il était tout simplement

triste. Un sentiment que je ne reconnaissais que trop.

— Je suis certain que vous comprendrez que je devrai partir dès que vous aurez fait votre annonce, dit-il à voix basse.

— Je vais demander à Neena de chercher un autre interprète. Vous n’aurez pas besoin de trouver un remplaçant. (Je suffoquai un peu et les larmes me montèrent aux yeux.) J’ai prévu d’aller voir Henri dans l’heure. Pensez-vous que... est-ce que s’il vous plaît, vous voulez bien ne pas être là ?

Il opina.

— Si vous m’aviez demandé de rester, ça aurait été la première fois que je vous aurais refusé quelque chose.

Nous demeurâmes silencieux de longues secondes, mains dans les mains. Peut-être que si on ne bougeait plus, les choses changeraient.

— Je m’étais préparé, dit-il. J’avais pressenti ce qui allait se passer et pourtant...

Voir sa lèvre inférieure trembler me fendait le cœur.

Je me blottis dans ses bras.

— Eikko, j’ai besoin que vous l’entendiez. Juste une fois, je veux que vous le sachiez sans l’ombre d’un doute. Je vous aime. Si j’étais libre, si je pouvais disposer de moi à ma guise, je m’enfuirais avec vous tout de suite. Mais Marid profiterait de mon absence pour s’emparer du trône et de mon peuple. (Je secouai la tête.) Je ne peux pas...

Il prit mon visage dans ses mains pour m’obliger à le regarder dans les yeux. Même s’ils brillaient de larmes contenues, ils étaient aussi clairs et beaux que jamais.

— Quel privilège d’être deuxième dans votre cœur, juste après votre peuple. Quelle reine vous êtes devenue, pour ne pas risquer de le perdre.

Je l’attirai à moi pour l’embrasser comme si nos vies en dépendaient. Ce n’était peut-être pas le plus joli des baisers, entre nos larmes et mon mascara qui coulait, mais il contenait tous ceux que nous échangerions jamais.

Kile avait raison. C’étaient les derniers baisers qui avaient de l’importance.

Je reculai en m’essuyant le visage. Je voulais vraiment être élégante en cet instant. J’ôtai l’anneau de son arrière-arrière-grand-mère de mon doigt.

— Ne faites pas ça.

— C’est un héritage, Eikko.

Il posa sa main sur la mienne.

— Le jour où je vous l’ai donné, je n’avais aucune intention de le récupérer. Je ne pourrai le donner à personne d’autre.

Je souris tristement et le remis à mon doigt.

— D’accord.

J’ôtai alors ma chevalière.

— Eadlyn, c’est une bague réservée à la famille royale.

— Et vous avez été un excellent prince. Vous en aurez la preuve pour le restant de vos jours.

Nous baissâmes les yeux sur nos bagues. Nous ne les portions pas à la main gauche, mais nous n'aurions pas mieux. Une partie de mon cœur serait toujours inaccessible, réservée à Eikko.

— Je dois y aller, finit-il par lâcher. Je pense qu'il est dans sa chambre.

Je hochai la tête.

Eikko déposa un baiser léger sur ma joue avant de murmurer :

— Je vous aime. Je vous souhaite une vie merveilleuse.

Et, comme s'il ne pouvait pas rester une seconde de plus, il poussa la porte qui donnait sur le bureau et la referma derrière lui.

Je m'assis, cramponnée à l'accoudoir du canapé. Je me sentais mal. Comme si j'allais m'évanouir. Ou vomir. Au prix d'un effort qui me parut surhumain, je me levai et gagnai ma chambre au plus vite.

— Ma dame ? s'étonna Eloise tandis que je la dépassais en courant pour atteindre la salle de bains, prise de haut-le-cœur.

Entre deux vomissements, je criai, furieuse, brisée et épuisée.

— Sortez tout, murmura Eloise en me tendant une serviette humide. Je suis là.

Elle s'agenouilla derrière moi et passa les bras autour de mon ventre. La pression était étrangement apaisante.

— Je ne peux pas imaginer ce que ça fait d'être vous. Tout le monde a un avis, tout le monde a une requête. Mais quand vous êtes ici, vous pouvez crier et pleurer tout votre soûl, d'accord ? Vous allez y arriver.

Je sanglotai, agrippée à elle. Elle ne dit pas un mot, se contentant de me serrer contre elle jusqu'à que j'aie expulsé toute ma douleur.

— Merci, chuchotai-je dès que je fus plus calme.

— De rien. Est-ce que vous devez retourner travailler ?

— Je dois aller demander Henri en mariage.

Si elle fut surprise, elle n'en montra rien.

— Commençons par le commencement. Il faut vous laver le visage.

Et c'est ainsi que je me préparai lentement pour faire le premier pas du reste de ma vie.

# 31.

Eloise m'aïda à rattraper les dégâts et j'étais positivement superbe lorsqu'enfin je me dirigeai vers la chambre d'Henri. Comme je l'avais fait en rompant avec Kile, je me rappelai que ce n'était pas un mauvais choix. Henri serait dévoué et bon, et même si notre façon de communiquer serait non conventionnelle au début, ça ne voulait pas dire que nous ne pourrions pas être heureux ensemble.

Son valet ouvrit la porte et me fit entrer. Henri était assis à sa table devant une pile de livres ouverts et une théière. Il se leva en me voyant et s'inclina joyeusement.

— Bonjour aujourd'hui !

Je pouffai et m'approchai de lui, la grande boîte en bois dans les bras.

— Bonjour, Henri. (Je la posai sur la table et le serrai dans mes bras. Son visage s'illumina devant cette marque d'affection.) Qu'est-ce que c'est ?

Je touchai ses livres et jetai un coup d'œil aux pages ouvertes. Bien sûr, même sans aide, il étudiait l'anglais. Il s'empara d'un carnet et le brandit.

— J'écris pour vous. Je peux lire, oui ?

— Oh, oui, je vous en prie.

— D'accord, d'accord. (Il prit une profonde inspiration et sourit, les feuilles à la main.) « Chère Eadlyn. Je sais que dire je ne pouvoir pas, mais je penser à vous tous les jours. Mes mots ne sont pas bons, mais mon cœur, dit-il en se touchant la poitrine, sent ce que je ne pouvoir dire. Même en finnois, je le dirais mal. »

Il émit un petit rire d'autodérision en haussant les épaules et je souris.

« Vous avez beauté, talent, intelligence et gentillesse. J'espère montrer vous le bien que je penser de vous. Et aussi, plus de baisers. »

Je ne pus m'empêcher de rire cette fois, et il était si heureux de me voir de bonne humeur que je crus qu'il allait exploser de joie.

— Travailler encore, dit-il en posant le carnet. Euh, chercher Erik ?

— Non, répondis-je. Juste vous.

Il avait l'air nerveux à l'idée de devoir communiquer avec moi sans aide. Mais cette conversation était meilleure que tous nos échanges précédents. Il hocha la tête en se frottant les mains pour canaliser sa nervosité.

— Henri, vous m'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Oui. Aimer bien, acquiesça-t-il.

— Moi aussi, je vous aime bien.

Il sourit.

— Bien !

Et je me mis de nouveau à rire. *Tu vois Eadlyn, tout va bien se passer.*

— Henri... Henri, est-ce que vous voulez bien m'épouser ?

Il plissa les yeux un instant avant de les écarquiller sous l'effet de la surprise.

— Moi épouser vous ?

— Oui, si vous en avez envie.

Il recula, toujours souriant, mais avec une expression que je ne réussis pas à identifier. Incrédulité ? Doute ? Elle disparut au bout d'une seconde.

— Attendez, attendez. (Il s'agenouilla en me prenant les deux mains.) Vous épouser moi ?

— Oui.

Il éclata de rire et m'embrassa les mains encore et encore. Il finit par s'arrêter et par les contempler comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il les tiendrait dans les siennes pour le reste de sa vie.

— Venez, dis-je en le forçant à se relever.

Il me prit dans ses bras pour me serrer étroitement contre lui. Et même si c'était un geste très tendre, je dus refouler mes larmes.

— Vous devez me donner une bague, expliquai-je en ouvrant la boîte que j'avais posée sur la table.

Henri laissa échapper un cri de surprise.

Vingt-cinq bagues de fiançailles étaient disposées sur le velours bleu. Elles étaient toutes différentes en taille et en forme, mais toutes destinées à une reine.

Il les contempla une seconde avant de se tourner vers moi.

— Je choisir pour vous ?

— Oui.

Il grimaça, un peu dépassé par l'ampleur du choix. Il effleura les combinaisons somptueuses de grenats et d'améthystes, s'attarda sur les diamants, si plats et si larges qu'on aurait dit des patinoires. Puis il trouva une grosse perle sertie dans une rose en or et entourée d'une kyrielle de diamants. Il l'examina de plus près et hocha la tête.

— Pour vous.

Je tendis la main gauche et il glissa à mon doigt l'énorme et sublime bague.

— Bien, bien ? demanda-t-il, anxieux.

J'allais devoir me satisfaire de ça. Pas parfait. Pas idyllique. Mais bien. Et pour moi, après toutes les erreurs que j'avais commises, c'était certainement suffisant.

Je souris.

— Bien, bien.

— Vous avez un colis, annonça Eloise.

Je jetai un coup d'œil au paquet. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Je n'attendais rien. Je posai la boîte pleine de bagues à côté et tendis la main.

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'ai jamais rien vu de tel, souffla Eloise, les yeux écarquillés.

— Ils ont fabriqué vingt-cinq bagues, toutes uniques. C'est un peu beaucoup, mais je suis contente que celle-ci y soit. C'était une de mes préférées.

— Elle est magnifique sur vous, mademoiselle. (Elle me sourit.) Vous avez besoin de quelque chose ou vous souhaitez être seule ?

— Seule pour l'instant, je pense.

— Parfait. Sonnez lorsque vous serez prête à dîner et je reviendrai.

J'acquiesçai et elle disparut, le bas de sa robe effleurant la porte en sortant.

Je n'aurais jamais dû douter de Neena.

J'agrippai le dossier de la chaise placée devant la table en essayant de prendre les choses une par une. J'avais déjà tant perdu qu'il fallait que je me rappelle tout ce que j'avais gagné. J'étais reine et fiancée. J'avais enfin appris ce que c'était que de connaître les gens et de les laisser me connaître. J'avais encore beaucoup de choses à accomplir, tant de choses à faire pour ma famille et mon peuple. J'espérais que je m'étais solidement installée à un endroit qui me permettrait de faire tout ça.

Je déballai la petite boîte en soupirant, curieuse. Je soulevai le couvercle et poussai un petit cri.

J'avais sous les yeux une magnifique photo de ma famille le jour du couronnement. Osten donnait l'impression d'être en train de fomenter un mauvais coup, comme d'habitude, et Ahren était très beau. Kaden n'avait besoin que d'une épée pour être la vivante incarnation du prince courtois. Je regardai la photo suivante : encore nous, mais dans une posture légèrement différente. Je contemplai toutes les photos les unes après les autres, heureuse. Lady Brice m'étreignant, Kile riant en me soulevant, et les Leger m'entourant, chacun la main sur mon épaule comme si j'étais vraiment leur fille.

Ces instants me paraissaient très lointains. J'avais presque l'impression de regarder une autre fille. Un peu de temps et d'espoir suffirent à changer quelqu'un.

Quand j'arrivai aux photos avec Eikko, je les trouvai très différentes des autres. J'avais enlevé ma cape et il portait son gilet. Je me rendis soudain compte que nous avions inconsciemment pris la pose de deux amoureux. Ma main reposait sur sa poitrine, il me tenait par la taille et j'avais le visage levé vers lui comme si son cœur m'attirait inexorablement.

J'examinai ma photo préférée pendant un long moment en songeant que le photographe avait capté la lumière de ses yeux de manière incroyable. Quelques heures à peine après que ce cliché avait été pris, j'avais plongé le regard dans ces prunelles et été étreinte par ces bras. N'était-ce pas remarquable que j'en aie une trace ? Si les autres n'avaient pas été là, il n'aurait même pas posé avec moi ni murmuré des

mots en finnois à mon oreille. Je me dis que j'avais eu de la chance de le rencontrer. Si j'avais refusé d'obéir à mes parents, si Henri n'avait pas osé postuler, si j'avais tiré l'enveloppe d'à côté...

Je pris la photo et me dirigeai vers le tiroir où je cachais mes trésors. Je souris en regardant ma petite collection, me remémorant ces deux derniers mois avec gratitude.

La chemise qu'Henri avait transformée en tablier. L'hideuse cravate de Kile qui empêchait la paix dans le monde. L'épingle de Hale, glissée dans un morceau de tissu me rappelant de garder mon calme. Le dessin embarrassant de Fox. Le poème de Gunner que je n'avais pas besoin de garder : même avec toute la meilleure volonté du monde, je n'aurais pas pu l'oublier. J'avais gardé tout ça.

Je restai plantée là, la photo au-dessus du tiroir. Cette photo avait beau être un trésor, je ne pouvais me résoudre à l'enfermer avec le reste. Impossible de confiner Eikko dans une boîte.

## 32.

**A**vant que ce qui allait être le jour le plus important de ma vie ne commence, je fus convoquée dans le Boudoir. Ma mère aurait pu tenir sa cour n'importe où et je ne comprenais toujours pas pourquoi elle avait choisi ce gigantesque salon. Mais comme elle m'avait fait appeler, je m'y rendis sans délai.

Mlle Lucy était là, ainsi que tante May. Je ne savais pas qui l'avait conviée, mais j'étais si heureuse de la voir que je faillis traverser la pièce en courant pour la saluer. C'est alors que je compris que ce n'était pas à cause de la présence de ma tante bien-aimée qu'on m'avait fait venir. Mlle Marlee sanglotait sur l'épaule de ma mère.

Elle leva les yeux et me fusilla du regard.

— Si vous ne vouliez pas l'épouser, d'accord, mais pourquoi, POURQUOI, le bannir ? Comment vais-je survivre sans mes enfants ?

— Vous aurez toujours Josie, rappelai-je gentiment.

Elle brandit l'index dans ma direction.

— Ne faites pas la maligne. Vous êtes peut-être reine, mais vous n'êtes encore qu'une enfant.

Le regard de ma mère allait de l'une à l'autre et je voyais bien qu'elle ne savait comment réagir : devait-elle défendre sa fille, qui était capable de le faire seule, mais n'en était pas moins sa fille ou consoler une amie dont le fils partait quasiment sans préavis – un chagrin qu'elle ne comprenait que trop bien ?

— Mademoiselle Marlee, laissez-moi vous expliquer. (Je traversai la pièce et elle s'affaissa sur son siège.) J'aime Kile. Il m'est devenu plus précieux que je ne l'aurais cru possible. Et la vérité, c'est qu'il serait resté pour moi. Il serait peut-être même resté pour vous. Mais est-ce vraiment ce que vous voulez ?

— Oui ! s'écria-t-elle en posant sur moi ses yeux rougis.

— Quand Ahren est parti, ça a failli littéralement briser le cœur de ma mère. Ça a brisé le mien. Est-ce que ça veut dire qu'il aurait dû rester ici pour toujours ?

Elle ne répondit pas. Ma mère avait baissé les yeux et pincé les lèvres, comme si elle ne comprenait

ça que maintenant.

— Je sais que nous ne sommes pas censés discuter de sujets gênants. Comme les cicatrices que vous avez sur les mains, dis-je en leur jetant un coup d’œil. Mais il faut qu’on en parle. Ce que vous avez fait par amour est remarquable. Je suis à la fois admirative et jalouse de vous.

Ses larmes coulèrent de nouveau et je luttais pour ne pas pleurer à mon tour. Trop de gens comptaient sur moi aujourd’hui.

— Nous savons tous ce que vous avez fait et comment vous avez été pardonnée, et j’ai bien conscience que vous pensiez avoir une dette permanente envers notre famille, mais ce n’est pas le cas. Mademoiselle Marlee, qu’est-ce que nous pourrions bien vouloir de vous ?

Elle ne répondit pas.

— Demandez à ma mère. Elle ne veut pas que vous soyez prisonnière ici. Vous pouvez accompagner votre fils si le cœur vous en dit. Vous pouvez parcourir le monde entier en tant que diplomate. Croire que parce que votre vie a été épargnée elle ne vous appartient pas est un mensonge. Et transmettre ce fardeau à vos enfants ? Et forcer un jeune homme doué, talentueux et passionné à passer les meilleures années de sa vie entre ces murs ? C’est cruel.

Mlle Marlee enfouit la tête entre ses mains.

— Tu aurais pu partir, murmura ma mère. Je croyais que tu le savais.

— Ce n’était pas possible, du moins pas pour moi. Carter et moi serions morts il y a des années sans Maxon et toi. Je n’imaginai pas possible un seul instant de ne pas te manifester ma gratitude.

— Tu es devenue mon amie alors que je n’étais qu’une étrangère. Tu m’as persuadée de ne pas quitter la Sélection. Tu m’as tenu les cheveux quand j’avais mes nausées matinales. Tu te souviens, elles avaient tout le temps lieu l’après-midi ?

Elles éclatèrent de rire de concert.

— Quand j’avais peur de ce travail, tu me disais que je pouvais le faire. Tu m’as aidée à recoudre une blessure par balle, bon sang !

J’étais sur le point de leur demander de me raconter cette histoire, mais décidai au final de laisser courir.

Mlle Lucy s’approcha pour s’agenouiller devant Mlle Marlee et elle lui pressa la main.

— Nous avons un passé compliqué, pas vrai ? dit-elle. (Maman et Mlle Marlee sourirent.) Nous avons commis des erreurs, gardé des secrets et fait des choses idiotes aussi bien que bonnes. Mais regardez. Nous sommes des adultes. Et regardez Eadlyn.

Elles tournèrent toutes les trois les yeux vers moi.

— Devrait-elle, dans vingt ans, examiner toutes ses erreurs de jugement ? Et penser qu’elles l’enchaînent ?

Je déglutis.

— Et nous ? conclut Mlle Lucy.

Les épaules de Mlle Marlee s’affaissèrent et elle attira ma mère et Mlle Lucy à elle.

Je les observai, la gorge nouée.

Le jour viendrait où ma mère ne serait plus là, où ma tante ne pourrait plus me rendre visite, et ces femmes partiraient. Mais je serais entourée alors de Josie et de Neena, de filles, de cousins et d'amis. Nous vivrions ensemble, tisserions nos vies sur la même trame et nous raccrocherions à cette solidarité féminine sacrée que seules quelques femmes connaissent dans leur vie.

J'étais heureuse que ma mère ait choisi de venir ici, de l'autre côté du pays, dans la maison d'un étranger, qu'elle ait fait confiance à une fille dans l'avion et qu'elle soit devenue amie avec une autre qui lui faisait couler des bains. Même si le jour viendrait où leurs chemins s'éloigneraient, elles ne se sépareraient pas vraiment. Jamais.

# 33.

Le studio avait été entièrement redécoré. Même si discuter de mes fiançailles devant un parterre composé de mes amis, de ma famille et des membres de mon personnel en direct à la télévision ne correspondait pas vraiment au degré d'intimité dont je rêvais, il fallait bien que je trouve des compensations.

Je balayai la pièce du regard, à la recherche de mes parents. J'avais besoin de les voir, qu'ils manifestent leur approbation par un sourire. S'ils étaient heureux et calmes, je pouvais l'être aussi. Mais ils n'étaient pas encore arrivés. Kaden était là, en revanche.

Je l'observai depuis la porte : il contemplait la salle, l'air émerveillé. Il tressaillit lorsque je surgis à ses côtés.

— Ça va ?

Il s'éclaircit la voix et contempla ses pieds en rougissant.

— Ouais, tout va bien. Je traîne un peu, c'est tout.

Je suivis la direction de son regard histoire de deviner ce qui l'occupait comme ça et tout devint instantanément limpide. Josie avait abandonné les coiffures compliquées et les bijoux voyants. Elle avait aussi dit adieu au maquillage appuyé et aux robes ostentatoires. En la regardant à présent – cheveux légèrement ondulés, touche de gloss sur les lèvres et robe bleue parfaite pour une adolescente –, j'eus l'impression qu'elle enfilait enfin ses propres chaussures et non les miennes.

— Josie est très en beauté ce soir, commentai-je.

— Ah ? Je n'avais pas remarqué. Mais maintenant que tu le dis, c'est vrai qu'elle est pas mal.

Mlle Marlee, enjouée et calme, dit quelque chose à M. Carter et Josie éclata de rire. C'était encore un poil trop fort pour mes oreilles, mais un joli rire tout de même.

— Puisque tu ne seras pas filmé ce soir, tu devrais t'asseoir à côté d'elle. Il y a un siège vide.

Je lui jetai un coup d'œil à la dérobée : un léger sourire fit trembler le coin de ses lèvres, sourire qu'il réprima aussitôt.

— Pourquoi pas ? Je n'avais pas vraiment réfléchi à l'endroit où je m'installerais.

Il se dirigea vers elle en rajustant sa veste. Il me tardait vraiment de savoir comment tout ça tournerait.

— Eadlyn.

Je pivotai en entendant la voix de ma mère, heureuse de la voir arriver les bras ouverts.

— Comment te sens-tu ?

— Merveilleusement bien et pas du tout terrifiée, plaisantai-je.

— Ne t'inquiète pas. Henri est un bon choix. Inattendu, mais pertinent.

Je jetai un coup d'œil vers le fond de la pièce où Eikko était en train d'arranger la cravate d'Henri.

Ils discutaient à toute allure et leurs lèvres formaient des mots que je ne pouvais pas reconnaître.

— Ce qui est bizarre, cela dit, c'est qu'il n'y a rien à envier.

Je levai les yeux vers ma mère, perplexe.

— À envier ?

— Un peu plus tôt dans la journée, quand tu parlais à Marlee, tu lui as dit que tu étais jalouse de ce qu'elle a fait par amour.

— J'ai dit ça, moi ?

Je déglutis.

— Oui. Et je me demande pourquoi tu serais jalouse de quelqu'un qui a souffert pour avoir l'homme qu'elle aime alors qu'un très chouette garçon t'est tombé tout cuit dans les bras.

Je me figeai. Comment me sortir de ce guêpier ?

— J'aurais plutôt dû dire « admirer ». Elle a fait preuve d'un grand courage.

Maman leva les yeux au ciel.

— Si tu veux me raconter des bobards, c'est ton problème, mais je te suggère de ne pas te mentir à toi-même avant de te retrouver coincée dans une position dont tu ne pourras plus te sortir.

Sur ces mots, elle me planta là pour aller s'asseoir avec Mlle Lucy et le général Leger. Le studio était trop climatisé, mais j'étais certaine que le frisson qui venait de me parcourir n'avait rien à voir avec la température.

— Vous attendrez juste ici, dit la réalisatrice en guidant Henri jusqu'à moi. Nous avons encore du temps devant nous, mais ne vous éloignez pas. Est-ce que quelqu'un a vu Gavril ? cria-t-elle sans s'adresser à personne en particulier.

Henri désigna la cravate qu'Eikko venait de rajuster à l'instant.

— Bien ?

— Oui.

J'époussetai ses épaules et ses manches. Je regardai Eikko par-dessus son épaule, il réussissait parfaitement à donner le change. J'espérais avoir l'air aussi calme que lui. Intérieurement, j'avais l'impression d'être un pull que l'on détricote jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un amas de laine sur le sol.

Sous prétexte de vérifier sa tenue, je fis le tour d'Henri. Je baissai le bras en croisant Eikko et nos doigts s'entremêlèrent le temps d'un baiser fugace avant que je ne fasse de nouveau face à mon fiancé.

Le frisson qui parcourait ma peau était électrisant ; je joignis les mains devant moi, concentrée sur le

poids de la bague de fiançailles à mon doigt. Il me sembla voir du coin de l'œil Eikko se fondre dans la foule, probablement pour éviter de devenir fou.

— Bon, demandai-je en regardant Henri, êtes-vous prêt ?

Il me dévisagea, son expression moins rayonnante que d'habitude.

— Et vous ?

J'avais envie d'acquiescer. J'entendais le mot dans ma tête, mais j'étais incapable de lui faire franchir mes lèvres. Je me contentai de sourire et de hocher la tête.

Il avait tout deviné.

Il me prit la main et me fit traverser la pièce pour rejoindre Eikko.

— *En voi*, dit Henri sur un ton solennel que je lui entendais pour la première fois.

Eikko nous regarda tour à tour.

— *Miksi ei ?*

— Je suis lent ici, déclara Henri en désignant sa bouche. Pas ici, ajouta-t-il avec un geste en direction de ses yeux.

Mon pouls s'accéléra. Je savais que ma vie allait s'effondrer et j'étais terrifiée par ce qui allait se produire ensuite.

— Vous êtes amour, assena Henri en nous désignant tous les deux.

Lorsque Eikko secoua la tête en signe de dénégation, Henri soupira, saisit la main droite de son interprète et pointa du doigt la chevalière. Puis il fit de même avec ma main droite, qui portait l'alliance d'Eikko.

— Eikko, s'il vous plaît, expliquez-lui. Je dois finir la Sélection. Dites-lui que je lui serai toujours fidèle.

Eikko s'empressa d'obéir mais l'expression d'Henri demeura intraitable.

— S'il vous plaît, suppliai-je en le prenant par le bras.

Il me répondit avec une douceur incroyable.

— Je dis non.

Sur ce, il m'ôta délicatement la bague de fiançailles.

Les contours de la pièce devinrent momentanément flous. Je venais d'être rejetée, à quelques minutes de l'annonce en direct de mes fiançailles.

Henri prit mon visage entre ses mains pour plonger son regard dans le mien.

— Je vous aime, jura-t-il. Je vous aime.

Puis il se tourna vers Eikko, qu'il attrapa par le bras.

— Toi aussi je t'aime. Mon ami. Mon très bon ami.

Eikko déglutit, au bord des larmes. Pendant les deux derniers mois, ils avaient été tout l'un pour l'autre. Oublions ce que cet instant signifiait pour moi. Que signifiait-il pour eux ?

Henri nous rapprocha tous les deux.

— Vous être ensemble. Moi faire le gâteau.

J'éclatai de rire malgré mon inquiétude. En regardant dans les yeux d'Eikko, je brûlais de lâcher

prise et de donner à mon cœur la seule chose qu'il voulait vraiment. Mais je n'étais pas capable de surmonter ma peur.

Je balayai la pièce du regard à la recherche de la seule personne que j'avais besoin de voir tout de suite. L'ayant localisée, je me tournai vers les garçons.

— Ne bougez pas. Je vous en prie.

Je traversai le studio en courant.

— Papa ! Papa, j'ai besoin de toi.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma puce ?

J'inspirai profondément.

— Je ne veux pas épouser Henri. Je veux épouser Eikko.

— Qui ça ?

— Erik. Son interprète. Je suis amoureuse de lui et je veux l'épouser. Et même s'il déteste être pris en photo, je veux mille clichés de lui que j'accrocherai sur tous mes murs et qui nous verront nous réveiller en riant tous les jours, exactement comme toi et maman. Je veux qu'il me fasse des beignets, comme sa mère le fait pour son père. Et je veux qu'on trouve notre truc à nous ou qu'on se rende compte que notre truc c'est tout, parce que je sens que si je l'épouse, même les choses les plus stupides auront leur importance.

Il resta figé, bouche bée.

— Mais tu n'as qu'à dire un mot et je n'en parlerai plus jamais. Je veux faire le bon choix et je sais que tu ne me laisserais jamais commettre une erreur. Dis-moi ce que je dois faire et j'obéirai, papa.

Il leva les yeux, toujours écarquillés sous l'effet de la surprise, vers la pendule.

— Eadlyn, tu n'as que sept minutes devant toi.

Je suivis son regard. Il avait raison. Il était moins sept.

— Alors, aide-moi. Dis-moi ce que je dois faire !

Il lui fallut une seconde pour réagir. Il m'entraîna hors du studio.

— Nous savons tous que tu as décidé d'accélérer les choses à cause de Marid, et je pense que ton raisonnement se tient. Mais tu ne peux pas laisser un harceleur décider à ta place. Crois-moi. Tu n'as pas besoin d'annoncer quoi que ce soit aujourd'hui.

— Là n'est pas la question. Je veux être avec Eikko à tel point que c'en est douloureux, mais j'ai fait tellement de choses égoïstes et débiles par le passé que j'ai peur que les gens ne me pardonnent jamais si je transgresse la moindre règle. Je ne peux pas les décevoir, papa. Je ne peux pas te décevoir.

— Moi ? Me décevoir à cause d'une règle stupide ? (Il secoua la tête.) Eadlyn, tu descends d'une longue lignée de traîtres. Tu ne peux pas me décevoir.

— Quoi ?

Il sourit.

— La fuite de ton frère en France suffisait, techniquement, à déclencher une guerre. Il le savait. Est-ce que ça l'a arrêté ?

Je fis non de la tête.

— Ta mère, poursuivit-il, a conspiré avec le gouvernement italien pour financer les rebelles du Nord, ce qui aurait valu son exécution si mon père l'avait appris.

J'étais abasourdie.

— Et moi ? J'ai gardé en vie quelqu'un qui aurait dû mourir il y a vingt ans.

— Les Woodwork ? demandai-je.

— Ah ! Non, tiens, je les ai oubliés, même si officiellement ils ont été pardonnés. C'est quelqu'un de beaucoup plus dangereux pour la monarchie.

— Papa, je ne comprends pas de quoi tu parles.

Il soupira et s'assura que le couloir était bien vide avant de déboutonner rapidement sa chemise. Il pivota et, d'un geste vif, ôta sa veste et sa chemise.

J'étouffai un cri d'horreur en voyant son dos. Il était couvert de cicatrices, certaines larges, comme si elles avaient guéri sans être traitées, d'autres plus fines et plissées. Elles n'étaient pas uniformes mais semblaient toutes être l'ouvrage de la même badine ou du même fouet.

— Papa... papa, qui t'a fait ça ?

— Mon père. (Il remit sa chemise et la boutonna à toute allure, sans arrêter de parler.) Je suis désolé de ne jamais t'avoir amenée à la plage, ma chérie. C'était impossible.

Je me liquéfiai sur place. Il s'excusait pour une broutille.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ?

— Pour me forcer à obéir, pour me faire taire, pour faire de moi un meilleur prince... il avait une ribambelle de raisons. Mais il n'y a que deux volées qui sont importantes pour toi. La première a eu lieu après que ta mère a proposé d'éliminer les castes.

Il secoua la tête, presque souriant.

— Elle a décidé d'annoncer ça pendant un *Bulletin* alors qu'elle était encore dans la Sélection. Mon père, qui la haïssait déjà, y vit évidemment une menace. Ce qui était le cas. Une telle suggestion relève de la trahison. Comme je l'ai dit, celle-ci coule dans nos veines. J'avais peur qu'il la punisse, alors je l'ai laissé me frapper à la place.

— Oh, mon Dieu.

— N'est-ce pas ? Ça a été la dernière fois que j'ai subi ça et je ne l'ai jamais regretté. Je recommencerais cent fois pour elle.

Personne ne m'avait jamais raconté cette histoire. Je savais juste qu'ils avaient décidé ensemble d'éliminer les castes. Bien des détails désagréables de leur histoire avaient été estompés. Les choses merveilleuses s'accompagnaient d'événements atroces.

— J'hésite presque à te le demander. Quel est l'autre dont tu voulais me parler ?

Il ferma le dernier bouton en soupirant.

— La première fois que mon père m'a fouetté.

Je déglutis. Je n'étais pas certaine d'avoir envie d'entendre cette histoire.

— Tu vois, mon père était un homme très vaniteux. Il pensait que le monde devait être à ses pieds parce qu'il était roi. Et il n'avait aucune raison d'être malheureux. Il avait le pouvoir, une maison

merveilleuse, une femme qui l'adorait et un fils pour poursuivre la lignée. Mais ce n'était pas suffisant.

Son regard se perdit dans le vague et j'attendis, toujours sans comprendre.

— Je savais toujours quand sa maîtresse venait. Il offrait systématiquement un cadeau à ma mère ces jours-là, comme s'il payait pour ses péchés avant même de les commettre. Puis, au dîner, il la faisait boire jusqu'à ce qu'elle soit près de sombrer dans l'inconscience. Sans compter qu'elle habitait dans une aile différente de lui. Je pense que c'était l'idée de mon père, pas de ma mère. Je n'imagine pas qu'elle ait jamais voulu se séparer de lui. Elle le vénérât.

« Bref. J'avais onze ans environ et je traversais le palais lorsque je l'ai vue partir une nuit, les cheveux en bataille, une cape sur les épaules comme pour dissimuler ce qu'elle avait fait. Et j'ai compris. J'ai compris pourquoi elle était là et je l'ai haïe pour ça. Plus que lui, d'ailleurs, ce qui était injuste. Dès qu'elle a quitté les lieux, je suis allé trouver mon père. Il était en peignoir, ivre et en nage. Et je lui ai dit – je ne l'oublierai jamais : « Tu ne peux plus faire venir cette pute ici. » Comme si je pouvais donner des ordres au roi.

« Il m'a attrapé le bras si fort qu'il m'a déboîté l'épaule. Il m'a balancé par terre et m'a fouetté longtemps. La douleur était tellement intense que je me suis évanoui. Je me suis réveillé dans ma chambre, le bras en écharpe. Le valet m'a dit que je ne devais plus jouer avec les gardes, que j'étais trop jeune pour en faire mes camarades de jeux.

Papa secoua la tête.

— Je ne sais pas qui a été viré, voire pire, pour rendre cette histoire plausible, mais j'ai compris que j'avais intérêt à ne rien dire. J'étais si petit que je ne risquais pas d'oser le dénoncer. En grandissant, je gardais le silence parce que j'avais honte. Et c'est devenu, je ne sais comment, une source de fierté. J'ai enduré cette souffrance tout seul, sans aucune aide, et c'était admirable. La vérité était évidemment tout autre. C'était stupide, mais on se trouve facilement des excuses quand on est jeune.

Un faible sourire éclaira ses traits.

— Je suis tellement désolée, papa.

— Ce n'est rien. Ça a fait de moi un homme plus fort, et, je l'espère, un meilleur père. J'espère que j'ai été bon pour toi.

Mes yeux s'emplirent de larmes.

— Oui.

— Bien. Pour répondre à ta question, quelques années plus tard, j'ai cru que mon père s'était débarrassé de sa maîtresse. Comme je te l'ai dit, je savais quand elle venait et je l'ai vue faire son numéro à de nombreuses reprises. Je l'ai même espionnée plusieurs fois juste pour en avoir le cœur net. Elle a disparu pendant des mois et puis un beau jour, elle a refait son apparition et je l'ai vue déambuler dans le couloir comme si elle était chez elle.

« J'étais furieux après cette femme, fou de rage qu'elle ait le culot de se pointer alors que ma mère dormait non loin. Alors je l'ai arrêtée pour lui dire ce que je pensais d'elle. Elle a penché la tête et m'a souri d'un air suffisant, comme si j'étais un insecte, un moins que rien. Puis elle s'est penchée vers moi et a murmuré à mon oreille : « Je passerai ton bonjour à ta petite sœur. » Puis elle s'est éloignée, me

laissant abasourdi. Je pense que je suis resté paralysé dix bonnes minutes, trop stupéfait pour faire un geste.

« Est-ce qu'elle avait dit ça dans l'unique but de me faire du mal ? Est-ce que j'avais vraiment une demi-sœur que je ne connaissais pas ? Je n'allais pas la supplier de me fournir des explications, et je ne pouvais évidemment pas aller trouver mon père. Ce n'est qu'après sa mort que j'ai pu la chercher.

Il déglutit.

— Mais il y a un hic. Les enfants illégitimes d'un membre de la famille royale doivent être exécutés.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je pense que c'est parce qu'ils peuvent représenter une menace. Les guerres civiles et l'agitation politique ne font de bien à personne. Regarde par exemple les problèmes que Marid nous pose. Dans le passé, nous avons éliminé ces menaces tout de suite.

Il expliqua ça froidement, comme s'il était déconnecté de ce qu'il racontait.

— Est-ce que tu l'as tuée ?

Il sourit pour lui-même.

— Non. Elle m'a plu à l'instant même où j'ai posé les yeux sur elle. Elle n'était qu'une enfant et elle ne savait pas qui était son père. Ce n'était pas sa faute si c'était une bâtarde royale. Je l'ai enlevée à sa mère, l'ai gardée avec moi et je la protège depuis.

Il finit par se risquer à croiser mon regard.

— Lady Brice ? demandai-je.

— Lady Brice.

Je ne savais pas quoi dire. J'avais une autre tante. Et ces derniers temps, elle avait fait autant pour moi que les membres de ma famille. Plus que certains, d'ailleurs. J'avais une dette envers elle.

— Je me sens coupable de la maintenir dans l'ombre, admit-il.

— Je comprends. Si elle est de sang royal, elle mérite mieux.

— Ce n'est pas possible. Et elle le comprend très bien. Elle est déjà reconnaissante de vivre ici, répondit-il. (Nous avons beau tous deux savoir que c'était vrai, ce n'était pas satisfaisant.) Donc, tu vois, je suis un traître depuis vingt ans. Ta mère et ton frère aussi. Je pense que Kaden sera le seul à ne jamais transgresser une règle.

Je souris. C'était vrai. Je craignais en revanche qu'Osten n'en pulvérise un certain nombre.

— Oublie cette règle idiote, Eadlyn. Épouse l'homme que tu aimes. S'il est assez bon pour gagner ton approbation, il est assez bon pour moi. Et si les gens ne sont pas contents, c'est leur problème. Parce que qui es-tu ?

— Je suis Eadlyn Schreave, et personne au monde n'est aussi puissant que moi, répliquai-je sans réfléchir.

Il hocha la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Et comment !

La réalisatrice ouvrit alors la porte à la volée.

— Dieu merci, vous voilà ! Vous avez dix secondes. Courez !

# 34.

Je me ruai dans la pièce en cherchant Eikko des yeux. Impossible de le voir dans la foule de gens qui s'agitaient en tous sens à ma recherche.

Je déboulai sur l'estrade à l'instant même où la lumière rouge de la caméra s'allumait et repoussai une mèche de cheveux en commençant à parler. Je n'avais strictement aucune idée de ce que j'allais dire.

— Bonsoir, Illeá.

Je ne respectais aucune des règles en vigueur quand on parle en public. Ma posture était affreuse, mon ton saccadé et je ne regardais pas la caméra, trop occupée à chercher Eikko des yeux.

— Nous avons une surprise pour vous ce soir. Pour cette édition spéciale du *Bulletin*, j'ai une annonce importante à faire.

Je finis par le repérer, à moitié dissimulé derrière Henri.

— Veuillez, s'il vous plaît, accueillir avec moi M. Eikko Koskinen.

Tout le monde applaudit et j'espérai qu'il oserait braver les caméras pour moi. Eikko déglutit et rajusta sa cravate, tandis qu'Henri lui tapotait le dos pour l'encourager à me rejoindre.

Je le pris par la main et l'invitai à se mettre à côté de moi. Je me sentais un peu étourdie et je craignais qu'il en soit de même pour lui.

— Certains d'entre vous se souviennent peut-être avoir vu ce jeune homme dans le *Bulletin* il y a quelques semaines. C'est l'interprète de Sir Henri et depuis son arrivée au palais, il s'est révélé être intelligent, bon, honorable, drôle et une dizaine de qualités supplémentaires que j'ignorais vouloir jusqu'à ce que je les admire chez lui. (Je le regardai et quelque chose dans son expression, l'espoir que je lisais dans ses prunelles, m'apaisa. J'en oubliai les caméras.) Et c'est pour ça que je suis tombée éperdument amoureuse de lui.

— Et moi de vous, répondit-il d'une voix si basse que je doute que quiconque ait entendu.

— Eikko Petteri Koskinen, me ferez-vous l'immense honneur de devenir mon époux ?

Il éclata de rire, un rire merveilleux et incrédule, et le monde s'arrêta de tourner. Pas la peine de s'agenouiller ni de chercher une bague. Juste lui et moi.

Et des millions de gens qui nous regardaient.

Il pivota et je suivis son regard. Je savais qu'il cherchait Henri. Son ami était là ; il agitait les mains et articulait *Oui* de manière théâtrale, les yeux écarquillés.

— Oui, répondit Eikko en riant.

Je me jetai dans ses bras, l'enlaçai et l'attirai vers moi pour l'embrasser. J'avais vaguement conscience d'applaudissements et de sifflets crépitant autour de nous, mais les battements joyeux de mon cœur noyaient tout.

Une petite partie de mon esprit me disait que j'aurais dû m'inquiéter de la réaction des gens et de la suite des événements. Mais le reste fit taire mes inquiétudes et je sus, avec une certitude pure et parfaite, que j'avais trouvé mon âme sœur.

Je m'écartai un peu de lui, indiciblement heureuse.

Au bout d'un instant, je vis le trouble l'envahir.

— Alors... qu'est-ce que je fais maintenant ?

Je souris.

— Ne bouge pas pour le moment. Je dois m'occuper d'autre chose. Et ensuite, j'aurai plein de choses à te dire.

— Moi aussi.

Les applaudissements faiblirent et je regardai la caméra bien en face, trop heureuse pour continuer à avoir peur. Et je dis à mon peuple la chose la plus sincère qui soit.

— Je sais que je ne suis votre reine que depuis quelques jours, mais dans ce court laps de temps, et déjà depuis longtemps avant, je me suis beaucoup inquiétée de la place que j'occupais dans vos cœurs. Je ne suis pas certaine de comprendre un jour pourquoi j'ai dû faire face à autant de désapprobation, mais je me rends compte à présent que ça ne devrait pas me préoccuper. Ma vie devrait n'appartenir qu'à moi et non à vous. Et, par réciprocité, vos vies devraient n'appartenir qu'à vous, pas à moi.

Je sentis un changement soudain dans l'atmosphère de la pièce. J'étais peut-être en train de devenir folle, mais j'avais l'impression que le studio avait doublé de taille.

— J'ai vécu les deux derniers mois dans un tourbillon. J'ai failli perdre ma mère, mon jumeau bien-aimé est parti vivre à l'étranger, j'ai été couronnée reine et je suis venue à bout d'une Sélection que personne ne pensait me voir entamer. (Je souris en songeant que tout ça était allé très vite. Ça aurait dû me détruire, mais j'avais tenu bon.) Pendant tout ce temps, certains d'entre vous ont été bienveillants, d'autres se sont sentis ignorés. Certains m'ont soutenue, d'autres m'ont agressée. Jusqu'à il y a peu, j'aurais dit que ces sentiments étaient infondés, mais je suis certaine à présent que ce n'était pas le cas.

« Avant la Sélection, je vivais dans un petit cercle de connaissances. J'admets que seul mon confort m'intéressait et que pour le maintenir, j'étais prête à sacrifier de nombreuses choses, dont le bien-être de ceux qui m'entouraient. Je ne suis pas fière de l'avouer.

Je me concentrai un instant sur la moquette pour me ressaisir.

— Mais la rencontre avec ces jeunes gens m'a montré qu'il existait un monde au-delà des murs entre lesquels je m'étais réfugiée. Ce n'est que ces dernières semaines que j'ai découvert que je savais bien

peu de chose sur mon pays. Les budgets et les propositions de loi donnent peut-être une idée de vos besoins, mais ce n'est que lorsque je vous ai rencontrés en vrai que j'ai compris de quoi vos vies étaient faites.

« C'est pourquoi (je pris une profonde inspiration) je suis aussi là ce soir pour vous annoncer qu'Illeá va devenir une monarchie constitutionnelle.

J'entendis des cris étouffés et des murmures dans la pièce et je leur laissai le temps de se calmer, imaginant que les téléspectateurs étaient dans le même état.

— Ne croyez pas que c'est une façon pour moi de renoncer à mon devoir. En réalité, je sais maintenant que je vous aime trop pour faire ce travail toute seule. Même avec un partenaire, ajoutai-je en souriant et en jetant un coup d'œil en direction d'Eikko, c'est une tâche trop épuisante pour quiconque, comme l'ont prouvé les morts prématurées et les problèmes de santé de mes prédécesseurs. Je ferai ma part afin que vous puissiez faire la vôtre.

« Depuis très longtemps, au palais, on cherche à rendre vos vies meilleures et plus heureuses. On vient juste de comprendre que c'était mission impossible. Vos vies doivent être entre vos mains. Ce n'est qu'à ce prix que s'opéreront les changements que certains d'entre vous attendent depuis des générations.

« Je nommerai un Premier ministre pour assurer l'intérim et nous programmerons des élections dans les deux ans à venir. Je ne peux pas vous dire à quel point je suis impatiente de découvrir ce que vous avez en réserve pour notre pays.

« Je sais que de nombreuses questions et contretemps ne manqueront pas de surgir tandis que nous réinventerons notre pays, mais sachez que la famille royale est de votre côté. Je ne peux pas gouverner vos cœurs, de la même manière que vous ne pouvez pas gouverner le mien. Je pense qu'il est temps pour nous de partir à la conquête d'un avenir meilleur, d'un avenir plus lumineux.

Je souris. Je ne ressentais aucune angoisse, juste de la paix. Si nous avions cessé de nous préoccuper de l'image que nous renvoyions en faisant les choses pour nous concentrer sur ce que nous faisons, nous serions parvenus à cette conclusion bien plus tôt.

— Merci infiniment pour votre soutien. Pour moi, ma famille, mon fiancé. Je vous aime, Illeá. Bonsoir.

Je regardai les caméras s'éteindre et descendis de l'estrade dans un déluge de cris. Les conseillers étaient furieux, apparemment, et ils exigeaient des réponses de mon père.

— Pourquoi me hurlez-vous dessus, espèces d'idiots ? s'emporta-t-il. C'est votre reine, bon sang ! C'est à elle qu'il faut poser les questions.

Je pivotai vers Eikko.

— Tu vas bien ?

Il éclata de rire.

— Je n'ai jamais été aussi heureux ni aussi terrifié de ma vie.

— Ça résume bien la chose.

— Hé ! s'écria Kile.

Henri le suivait de près pour féliciter Eikko. Je m'éloignai. J'avais encore beaucoup de choses à

régler. Je me faufilai entre les conseillers troublés et furieux, et gagnai le fond du studio pour passer un coup de fil.

Marid décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? hurla-t-il.

— Je vous ai empêché de vous inviter à mon règne.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

— Ce dont je me rends compte, c'est que quelque chose de parfaitement normal vous a complètement terrifié il y a quelques semaines. Je comprends pourquoi à présent. Pourquoi voudriez-vous laisser le pouvoir aux mains de quelqu'un d'autre ?

— Si vous croyez que je vais en rester là...

— En réalité, c'est exactement ce que vous allez faire. Parce que je suis proche de mon peuple à présent, je n'ai donc plus besoin de vous. Au revoir, monsieur.

Je souris, ravie. Je savais désormais une chose capitale : personne ne pouvait me déposséder de mon pays, puisque je l'avais offert avec plaisir. Mon peuple voulait être heureux autant que moi et j'étais certaine que nous ne laisserions plus personne gérer nos vies.

— Eadlyn ! s'exclama Lady Brice en se précipitant vers moi. Ma brillante fille !

— Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ?

— D'être mon Premier ministre. Ce ne sera que jusqu'aux élections, mais quand même.

— Je ne suis pas sûre d'être la plus qualifiée pour ce job, gloussa-t-elle. Et puis...

— Allez, tante Brice.

Pendant une fraction de seconde, elle eut l'air absolument paniquée. Puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je n'aurais jamais cru que j'entendrais ces mots un jour.

Je pris dans mes bras cette femme qui était devenue l'une de mes plus grandes confidentes. C'était bizarre : alors même que je ne l'avais jamais perdue, j'avais l'impression de la retrouver. Comme lorsque Ahren était venu pour le couronnement.

— Bon sang ! Il faut que j'appelle Ahren ! m'écriai-je.

— On ajoutera ça à la liste des choses à faire. Se fiancer, fait. Changer le pays, fait. Qu'est-ce qui vient ensuite ?

Je jetai un coup d'œil vers le fond de la pièce. Papa serrait la main d'Eikko, tandis que maman déposait un baiser sur sa joue.

— Changer ma vie.

## Épilogue

C'est une drôle de chose que d'être le produit d'un amour de conte de fées. Mais penser que l'on peut trouver l'amour soi-même n'a rien à voir. On peut certes regarder des films, lire des histoires et réfléchir à la façon dont tout ça est censé se dérouler.

Mais la vérité, c'est que l'amour c'est à la fois le destin et la planification, la beauté et le désastre.

Pour trouver un prince, il faut embrasser de nombreux crapauds. Ou en virer un paquet de chez soi. Tomber amoureuse peut vouloir dire courir tête baissée dans quelque chose qu'on attend depuis toujours. Ou plonger un orteil dans quelque chose qui vous a fait peur toute votre vie. Heureux à jamais, ça peut vouloir dire attendre dans un champ large d'un kilomètre. Ou dans une fenêtre de tir de sept minutes.

## Remerciements

O K, tout le monde. Je pense qu'au point où nous en sommes, je pourrais vous faire une interrogation surprise sur les gens qui figurent dans ma page de remerciements et vous auriez tous 20/20. Vous suivez mon agent sur Twitter, vous taggez mon publiciste sur Tumblr et vous êtes persuadés que mon éditeur est ma sœur, même si ce n'est pas le cas. Vous me demandez aussi des nouvelles de mon mari et de mes enfants lors des séances de dédicace, parce que vous vous intéressez à eux maintenant. Restons donc simple.

Merci !

À l'armée de gens qui ont fait de ces livres des objets de toute beauté, aux amis et à la famille qui m'aident à poursuivre, et à vous. Cette série a été une expérience unique à tous points de vue, et même si je ne revis jamais de moments pareils, je serai quand même heureuse.

Et merci à America et Eadlyn d'avoir décidé de vivre dans ma tête. Vous avez changé mon monde.